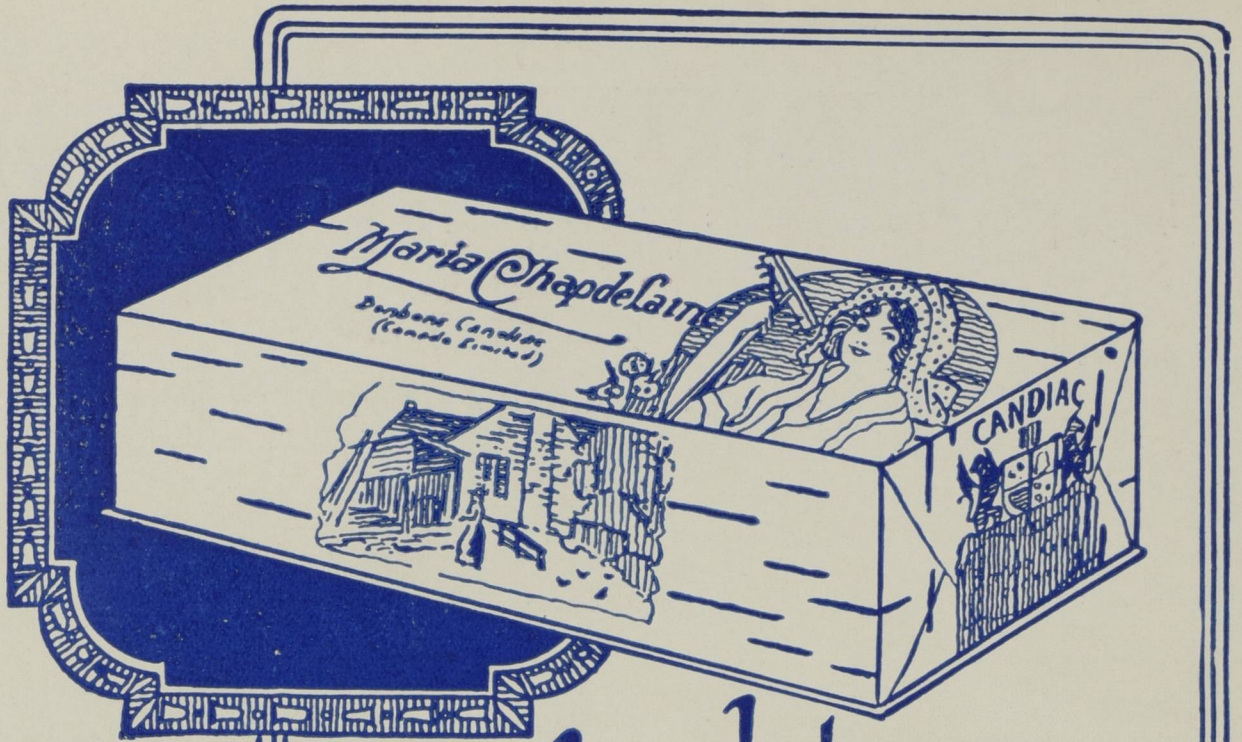


LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Au sein des grands bois canadiens



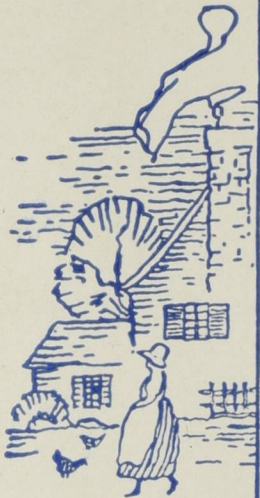
Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants . . . tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfins sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

Bonbons Candiés
- (Canada) Limitée -



LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

EUDORE CARON, Président

Bureau: 108, St-Joseph,

Téléphone 2-1229

QUEBEC

Administration:

Melle F. DIONNE
Secrétaire

M. GEORGES BELANGER
Représentant Général
à
MONTREAL

5462, ESPLANADE
Téléphone: CRESCENT 113

Rédaction:

ALPHONSE DESILETS
Rédacteur en chef

G. E. MARQUIS
DAMASE POTVIN
HORACE PHILIPPON
EMILE BOITEAU, N.P.

PRIX D'ABONNEMENT:

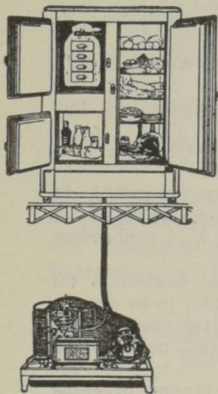
1 an: Canada \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée et adressés à 108, rue St-Joseph, Québec.

COLLABORATION

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuillet, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Secrétaire de la Rédaction: EMILE BOITEAU, N. P., 37, rue de la Couronne, QUEBEC.

Sommaire

	Pages
A Notre-Dame du Canada	5
Visions du Soir	6
Le Congrès Marial	9
D'un mois à l'autre	10
Le Français dans l'Armée Canadienne (Ernest Légaré)	12
En revenant d'un pèlerinage (G. E. Marquis)	16
Nos poètes	18
Les écrivains nordiques (Damase Potvin)	19
Illustration	22
L'Académie Commerciale	24
L'Echo Musical et Artistique (J. H. Philippon)	26
Quelques Notes d'Actualité	28
600,000 Francs par mois (roman) suite	

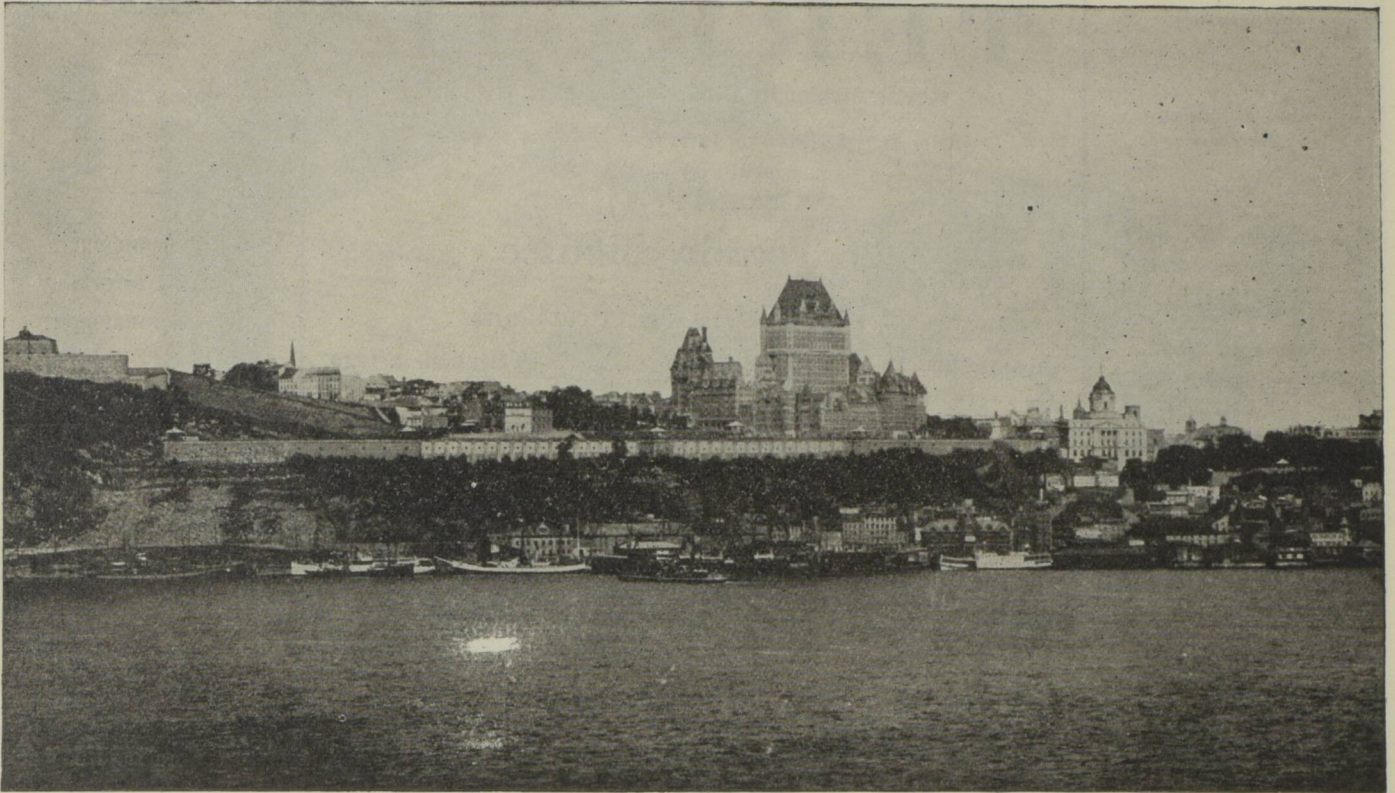


LE CHOIX DE PLUS DE
7,500,00
CLIENTS SATISFAITS
Il n'y a qu'un seul
FRIGIDAIRE
Produit de General Motor
Vendu et installé
par
GOULET &
BÉLANGER LTÉE
8 DE LA COURONNE
Tél.: 6101-6102



POUR \$5.00
COMPTANT
Nous vous livrons un
Dactylographe
UNDERWOOD,
REMINGTON
ou **ROYAL**
Reconstruit à neuf
avec une
Garantie pour 5
ans.
Ecrivez,
téléphonez ou venez.

QUEBEC
TYPEWRITER
Exchange, Enr.
J.-E. VEZINA, prop.
44, Côte de la Montagne
Tél. 2-3551 - QUEBEC.



QUÉBEC et SON DÉVELOPPEMENT

L'achat d'un terrain à bâtir, bien situé dans la ville de Québec, est un placement assuré et offre la plus grande chance de spéculation.

Depuis les trois dernières années, vingt-huit millions ont été dépensés dans la construction de bâtisses et d'industries.

Dix-sept millions ont été mis à la disposition du Port de Québec pour son amélioration par le gouvernement provincial.

Un montant de trois millions huit cent quatre-vingt-dix-neuf mille a été voté, en décembre dernier, par les contribuables pour l'amélioration du trafic et autres services de la ville.

Une Commission d'Urbanisme a été nommée par le Gouvernement Provincial qui s'occupe spécialement du progrès de la ville de Québec et surveille son agrandissement.

La ville de Québec possède des sites qui s'offrent avantageusement à toute personne à la recherche des centres d'expédition soit pour y installer des industries ou un commerce de gros.

Elle offre aussi le plus bel endroit possible de tout le Canada à tous ceux qui sont à la recherche d'un local pour se construire une résidence privée.

La ville de Québec possède plusieurs rues et boulevards où tous ses services sont installés, où des terrains vacants peuvent être acquis à des conditions exceptionnellement avantageuses, près de son plus grand parc d'amusements dans St-François d'Assise, quartier Limoilou, là où l'hôpital de St-François d'Assise, le plus perfectionné, a été construit et est ouvert actuellement à un grand nombre de patients qui reçoivent des traitements scientifiques.

Le plus beau site de ce quartier a été réservé et aménagé spécialement pour résidences privées.

On peut se procurer gratuitement une liste de lots à bâtir et de propriétés, les plus avantageusement situés, en vente à des prix d'occasion dans les différents quartiers de la ville.

Il suffit de remplir le coupon ci-dessous et le mailer à l'adresse indiquée:

ADRESSEZ :

LES IMMEUBLES DE QUÉBEC, ENREGISTRÉES

Appt 2, 108, RUE SAINT-JOSEPH

QUEBEC

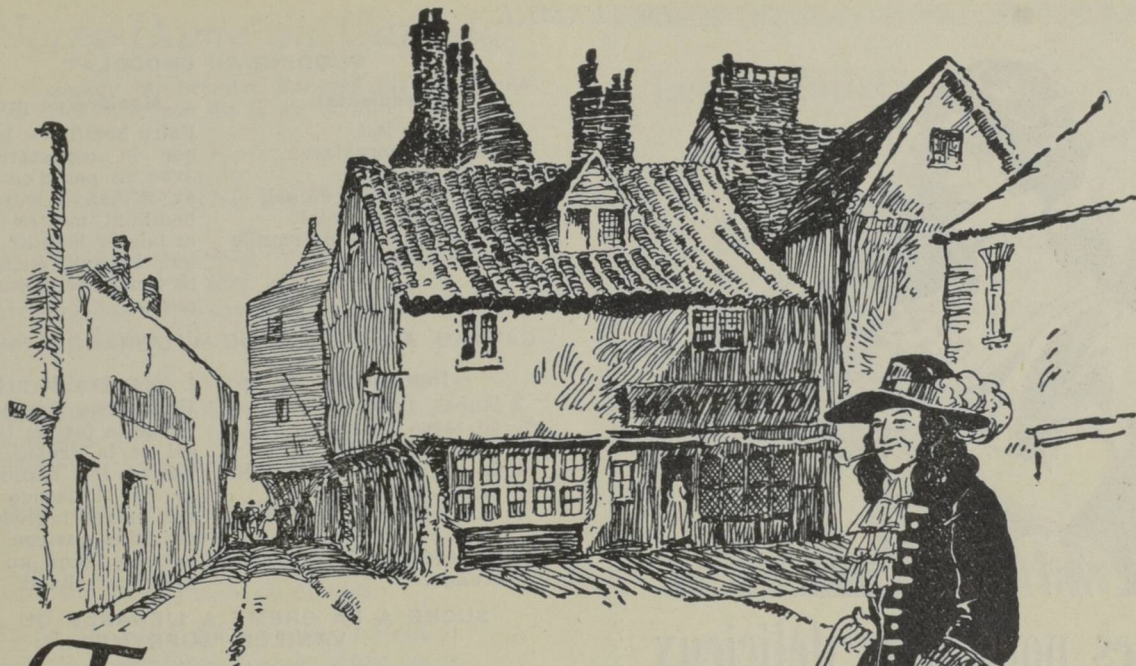
TELEPHONE 2-1229

Veuillez m'envoyer gratuitement, sans aucune obligation de ma part, une liste de lots à bâtir et de propriétés offerts en vente à des prix d'occasion.

Nom.....

Adresse.....

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer



Recettes pour Mets délicieux

(Manière facile de les préparer)

SIROP A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME"

Ingrédients:

2 tasses de sucre granulé.
1 tasse d'eau.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé d'essence d'érable "SUPREME".

Manière de procéder:

Faire bouillir l'eau, ajouter le sucre, retirer du feu et ajouter l'essence quand le sirop est à moitié refroidi.

BLANC-MANGER A L'ERABLE OU A LA VANILLE

Ingrédients:

2 tasses de lait.
 $\frac{1}{2}$ tasse de sucre.
3 cuillerées à soupe de féculé de maïs (cornstarch).
1 cuillerée à thé de vanille.
1 oeuf.
 $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel.
Essence de vanille ou d'érable "SUPREME" au goût.

Manière de procéder:

Faire dissoudre le cornstarch, le sucre et le sel dans un peu d'eau froide, ajouter le lait bouillant et remuer constamment jusqu'à consistance épaisse, ajouter l'oeuf légèrement battu et faire cuire encore quelques minutes. Retirer du feu, ajouter l'essence et verser dans un moule.

CREME POUR GATEAUX A L'ESSENCE DE FRAISE, FRAMBOISE OU ANANAS

Ingrédients:

1 tasse de sucre en poudre.
 $\frac{1}{4}$ de tasse de lait.
1 cuillerée à thé de beurre.
1 cuillerée à thé d'essence.

Manière de procéder:

Délayer le sucre avec le lait, ajouter le beurre et l'essence et étendre sur le gâteau.

TARTES AUX POMMES A L'ERABLE OU A LA VANILLE "SUPREME"

Ingrédients:

2 pommes.
1 tasse de sucre.
4 cuillerées à table de beurre.
2 cuillerées à table de farine.
3 cuillerées à thé d'essence d'érable "SUPREME".

Manière de procéder:

Couvrir le fond d'une assiette profonde d'une bonne croûte à tarte. Peler, enlever le coeur et trancher les pommes. Saupoudrer de sucre et mélanger l'essence d'érable "SUPREME" aux 3 cuillerées à thé d'eau et arroser les pommes, le sucre et le beurre. Saupoudrer de farine, recouvrir d'une couverture de pâte perforée et mettre au fourneau.

PUDDING AU CHOCOLAT

Ingrédients:

2 tasses de lait.
 $\frac{1}{2}$ tasse de cornstarch.
 $\frac{1}{4}$ tasse de sucre.
 $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel.
2 carrés de chocolat.
1 cuillerée à thé de vanille "SUPREME".

Manière de procéder:

Faire bouillir le lait, mélanger le cornstarch délayé avec un peu d'eau, le sucre et le sel. Ajouter le lait bouillant, mettre le chocolat et laisser bouillir jusqu'à ce que ce soit épais. Ajouter la vanille et mettre dans un moule.

GATEAU AU CITRON OU A L'ORANGE "SUPREME"

Ingrédients:

3 jaunes d'oeufs.
 $\frac{3}{4}$ de tasse de sucre.
3 blancs d'oeufs.
 $\frac{1}{4}$ de cuillerée à thé de sel.
 $\frac{1}{2}$ tasse de fleur.
 $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé crème de tarte.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé essence orange.

Manière de procéder:

Batte les jaunes d'oeufs, mélanger la farine, le sucre, le sel et la crème de tarte. Batte les blancs d'oeufs, ajouter l'essence et mélanger aux autres ingrédients. Faire cuire environ cinquante minutes dans un four modérément chaud.

SUCRE A LA CREME A L'ERABLE OU A LA VANILLE "SUPREME"

Ingrédients:

2 tasses cassonade brune.
1 tasse de lait.
2 cuillerées à thé de beurre.
 $\frac{1}{4}$ tasse de noix hachées.
1 cuillerée à thé d'essence.

Manière de procéder:

Mettre le sucre, le beurre et le lait dans une casserole. Brasser jusqu'au point d'ébullition. Laisser cuire sans remuer jusqu'à ce qu'il forme des boules dans l'eau froide. Laisser refroidir un peu, ajouter l'essence et brasser jusqu'à ce qu'il devienne en crème et verser dans un plat beurré.

PUDDING A LA REINE

Ingrédients:

3 tasses de pain rassi.
3 tasses de lait.
3 oeufs.
 $\frac{3}{4}$ tasse de sucre.
1 cuillerée à thé d'essence de citron "SUPREME".

Manière de procéder:

Déposer le pain coupé dans un plat de granit, et jeter dessus le lait brassé avec les oeufs, le sucre et l'essence de citron. Mélanger le tout et faire cuire au fourneau environ une heure. Servir avec crème et sirop à l'essence d'érable "SUPREME".

PUDDING A LA VAPEUR

Ingrédients:

6 cuillerées à table de beurre.
 $\frac{1}{2}$ tasse de sucre.
1 oeuf.
1 tasse de lait.
 $2\frac{1}{2}$ tasses de farine.
4 cuillerées à thé poudre à pâte.
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé d'essence d'érable "SUPREME".
 $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel.

Manière de procéder:

Défaire le beurre en crème, ajouter le sucre, l'oeuf battu puis le lait et la farine mêlée avec le sel et la poudre à pâte. Faire cuire environ 2 heures. Servir avec sauce à l'essence d'érable "SUPREME".

SAUCE A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME" (Servir avec pudding)

Ingrédients:

1 tasse d'eau.
3 cuillerées à table de cornstarch.
1 tasse de sucre.
1 cuillerée à thé d'essence d'érable "SUPREME".

Manière de procéder:

Faire bouillir l'eau et lui ajouter le sucre, le cornstarch délayé avec de l'eau froide. Laisser bouillir pendant environ 5 minutes et ajouter l'essence.

NOTA.—Les quantités pour essences dans nos recettes peuvent être augmentées au goût sans inconvénient, mais si vous en employez beaucoup plus que la quantité indiquée, la saveur désirée en sera diminuée.

Ces recettes sont fournies par la Compagnie des Essences "SUPREME" de QUEBEC.

A Notre-Dame du Canada

Stances à l'occasion du premier Congrès Marial d'Amérique tenu à Québec du 12 au 16 juin 1929.

I

CAUSA NOSTRAE LAETITIAE

Sous le ciel canadien demeuré ciel de France,
Quand le soleil de mai se lève rajeuni,
Que sur les rameaux verts aux gracieuses cadences,
Passent des vols légers et bruissent les nids.

Tout reedit votre nom, ô Vierge, et tout s'éclaire,
L'église de flambeaux et la terre de fleurs...
C'est le mois gracieux où l'hymne des voix claires
S'harmonise pour vous en naïves ardeurs.

Jusqu'en juin, cette année, emmi les lilas roses,
Cette hymne se prolonge et, sous un ciel d'été,
Se transforme, plus grave, en chant d'apothéose,
Dans la brise sonore et pleine de clartés.

Béni par vous, joyeux à vos genoux, O Reine,
Tout un peuple s'unit pour former votre cœur,
Et vous lui souriez, accueillante et sereine,
Heureuse d'un hommage où vibre son amour...

Vivat! Trêve aux soucis qui font les âmes lourdes!
Vivat à notre Hôtesse au Congrès marial!
Voyez, Mère, à Québec, défiler comme à Lourdes,
De prêtres et laïcs le cortège royal!

Qu'ici comme là-bas, pieuse cantilène
Où résonne la lyre et s'épanchent les cœurs,
La vague des Avé déferle de la plaine,
Et monte jusqu'à vous en des rythmes berceurs!

Aux premiers ouvriers, vos fils, qui sur ces plages
Mirent entre vos mains leur vie et leur labeur,
Que ce large hosanna porte aussi l'humble hommage
D'un peuple qui leur doit sa joie et sa grandeur!

Car déjà nous cueillons, en paix, les grappes mûres
De la vigne par eux jadis plantés, alors
Que dans l'âpre forêt aux sauvages murmures,
Hardis, ils travaillaient à cette moisson d'or...

Grâce à leur noble geste, en un sol encor vierge
La semence jetée, au grand ciel respandit:
Après la nuit, enfin le jour paraît, ô Vierge,
Et dans le Nouveau-Monde un monde neuf grandit.

II

REGINA MARTYRUM

Il fallait qu'un sang pur arrosât cette terre,
Pour qu'un peuple en surgît, docile au repentir,
Comme il faut à l'autel, encloses dans la pierre,
Les reliques des saints martyrs.

A votre appel, ô Reine, huit héros s'avancèrent:
Leur mort fut leur triomphe... et vous semiez de lis
Ce sol régénéré par le sang qu'y versèrent
Ces émules de votre Fils!

D'une étoile sertie en votre diadème
Vous fîtes un flambeau digne de cet autel,
Et l'Eglise, à votre ordre, écrivit le poème
Qui rendit leurs noms immortels.

Les Tribulations d'un Propriétaire ?

Est-ce là ce que vous éprouvez ? —
Eh bien, faites-vous une raison et
mettez-y fin. Confiez-nous vos pro-
priétés.

Entre nos mains, vos placements se-
ront en sûreté et il y aura un bon
rendement.

SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION ET DE FIDUCIE

Exécutrice Testamentaire Fiduciaire

MONTREAL
5 Est, rue St-Jacques
Tél.: HArbour 4192

QUEBEC
72, côte de la Montagne
Tél.: 2-1139



Vous désirez un
foyer
harmonieux ?

Vous trouverez
chez

ROBITAILLE

des sons tout doux!

Nos fameux pianos feront vos délices

L'incomparable gramophone

"VICTOR ORTHOPHONIC"

ou nos merveilleux RADIOS

"DE FOREST CROSLY"

vous apporteront bonheur et gaieté.

VOYEZ nos glacières "KELVINATOR"
productrices "du froid qui se maintient"!

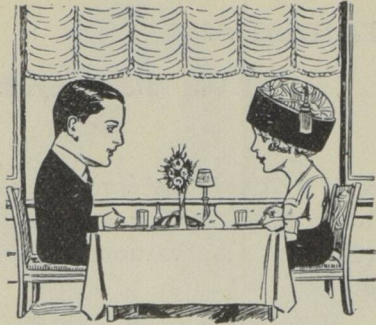
Robitaille

320, rue St-Joseph

Tél.: 8167

QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



Restaurant BERTANI

Cuisine Française et Italienne.

* *

REPAS A LA CARTE
ET TABLE D'HOTE

* *

Spécialité: Service à Domicile

66, RUE ST-JEAN -- QUEBEC

TELEPHONE: 2-3356

R.-ERNEST LEFAIVRE, L.I.C.L.A.

Successeur de Lefaivre & Gagnon

Bureau: 147, COTE DE LA MONTAGNE, Québec.

Syndic Autorisé, Comptabilité.
Liquidateur de Faillites, Etc.

VISIONS DU SOIR

LES Visions du soir passent, comme des vierges
En fins souliers d'azur, en robes de lin blanc,
Et leurs doigts délicats sont étoilés de cierges
Dont le feu pâle est sous l'haleine vacillant.

Les Visions du soir, cortèges angéliques,
Chantent dans la douceur de l'heure qui l'éteint,
Avec des voix de ciel, d'adorables cantiques
Qui font battre le coeur d'émoi jusqu'au matin...

Les Visions du soir passent, religieuses,
Sur des gazons de neige et des tapis de lys,
Où de grandes lueurs d'argent mystérieuses
Font soudain resplendir leurs robes à longs plis.

Les Visions du soir descendent de la lune;
Leur marche trace un bleu sillage de clarté.
Elles remonteront, en s'effaçant chacune,
Le chemin lumineux vers l'astre déserté,

Et sous leurs pas la nuit refera l'ombre brune...

Albert LOZEAU.

Et l'oeuvre rédemptrice, ici renouvelée,
S'enrichit d'une page où brille votre nom,
Quand sur les fronts païens, ô Vierge Immaculée,
Coula l'eau sainte et le pardon.

C'est ainsi que par vous, Mère, l'Eglise fonde,
Au prix d'un holocauste, un royaume au Christ-Roi :
La vie, hélas, jamais n'afflue au coeur de monde,
Que de la source de la Croix !

III

TURRIS DAVIDICA

Votre étoile, O Marie, a dissipé les ombres :
Les fruits sortent des fleurs, par vous multipliés :
Voyez de ces héros venus aux heures sombres,
Les fils agenouillés !

Le Canada n'est plus, Vierge, la terre inculte
Où vous avez conduit, naguères, nos aïeux :
D'un océan à l'autre y fleurit votre culte,
Dans nos temples pieux.

Comme des nids bercés dans nos érablières
Où la brise et l'oiseau symphonisent leurs voix,
Pour louer votre nom, couvents et monastères
Emergent de nos bois...

Jardins mystérieux où les lis et les roses
— Dévouements et vertus dans l'ombre épanouis —
Epandent leurs parfums, et sur lesquels se posent
Vos regards réjouis !

Non contents d'exercer jusqu'au pôle leur zèle,
Forts de votre secours, oublieux des dangers,
Vos filles et vos fils ont déployé leurs ailes
Sous des cieux étrangers.

Fiers de recommencer le geste de nos pères,
En préparant au Christ de nouvelles moissons,
De tous les biens reçus à nos débuts austères,
Ils payent la rançon...

Notre vie est votre oeuvre, et vous veillez sur elle,
Mère, comme jadis, sur son humble berceau :
Le peuple canadien vous est resté fidèle
Malgré tous les assauts.

Et, face à l'hérésie insidieuse, hostile,
Lorsque vous vous dressez, terrible, et bataillez,
C'est en vain que l'erreur, souple comme un reptile,
Menace nos foyers.

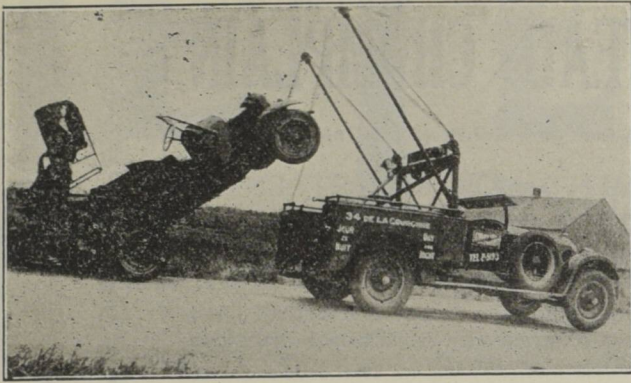
En ces temps orageux, quand la mer est peu sûre,
Tel un phare puissant, vous guidez notre esquif,
Et nous voguons sans crainte, indemnes de blessures,
A travers les récifs...

Ah ! si jamais vos fils, au vent rude qui blesse,
Loin du Christ s'égareraient en périlleux chemin,
Douce Médiatrice, oubliez leur faiblesse,
Et tendez-leur la main.

Pour que, sous notre ciel demeuré ciel de France,
Fidèles à l'Eglise et loyaux à l'Etat,
Ils restent vos hérauts, fiers de leur allégeance,
Dame du Canada !

ARTHUR LACASSE, Ptre.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



Soignez votre auto comme vous-même!

Adressez-vous à un garage de premier ordre où des mains expertes sauront remédier efficacement à toutes les déficiences sur votre char que vous retrouverez comme neuf. **PROFITEZ** de la présente saison pour nous confier vos réparations.

Service incomparable de remorquage

GARAGE SAM HUOT

"Où la satisfaction est assurée"

34, de la Couronne, - Tél. 3-0944
QUEBEC



Des Géants
couronnés
de neige
coudoient
le ciel à

JASPER

DANS LES ROCHEUSES CANADIENNES

Cherchez de nouvelles aventures dans ce pays de montagnes abruptes... avec la Loge du Parc Jasper comme pied-à-terre. Rendez-vous à cheval ou en automobile jusqu'au Glacier de l'Ange sur le Mont Edith Cavell. Visitez les cavernes profondes du Canyon Maligne, admirez la grandeur de la merveilleuse chaîne de montagnes Ramparts, les eaux azurées des lacs des Pyramides, et la majesté de la Montagne Pyramide, couronnée de neige.

Jouez au golf et livrez-vous au tennis sur les plus beaux terrains des Rocheuses Canadiennes.

Escaladez les montagnes avoisinantes, entre les repas, ou poursuivez de longues randonnées en compagnie des guides suisses jusque sur le sommet des plus hauts pics; joignez-vous aux expéditions organisées au Mont Robson et aux champs de glace de la Colombie.

Ou reposez-vous et jouissez de tout le confort que vous offre votre villa de bois rond; faites une partie de bridge, ou allez jouir de la musique et de la danse à la Loge Centrale — çanotez sur le Lac Beauvert — mêlez-vous à cette délicieuse atmosphère sociale composée de visiteurs de toutes les parties du monde.

Semaine spéciale de Golf à Jasper, du 7 au 14 septembre.

Pour de plus amples détails et réserves de places à la Loge du Parc Jasper consultez le bureau le plus rapproché.

CANADIEN NATIONAL

Le plus grand Chemin de Fer de l'Amérique.

Une
Brique
de Tuf.



12
Nuances
rentes.
diffé-

La Frontenac

Nos briques sont fabriquées de tuf pur contenant en même temps les éléments chimiques qui, en se décomposant par la cuisson, leur donnent ces tons riches et veloutés.

**Brique Rustique — Brique Commune
Terra Cotta**

Cotations et échantillons Gratis sur Demande

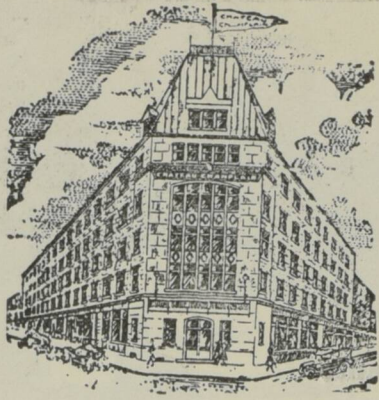
BRIQUE FRONTENAC, LIMITÉE

140, rue St-Jean, QUEBEC

TEL. 2-0980

P.-A. GALARNEAU, - - Gérant-Général

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

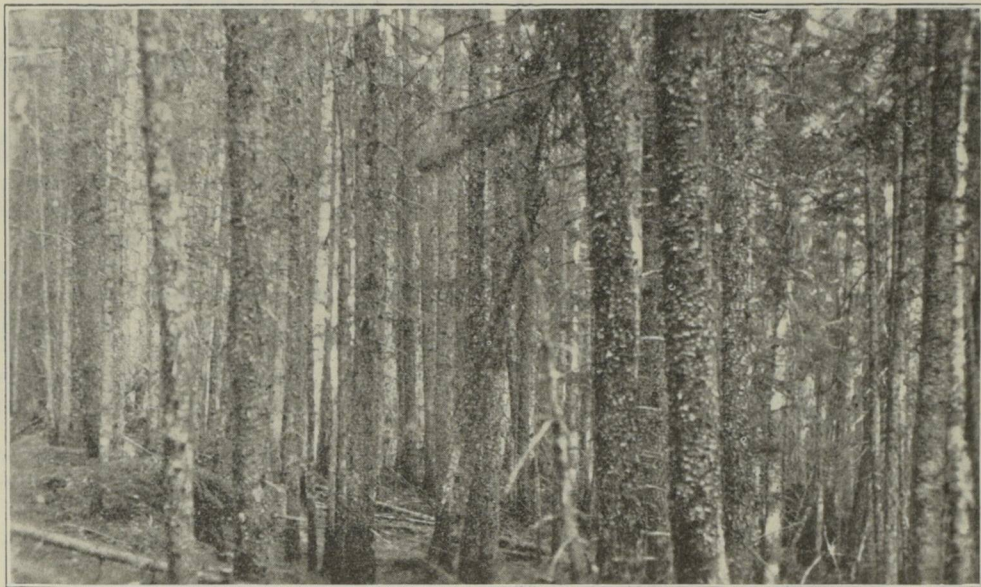


CHATEAU CHAMPLAIN

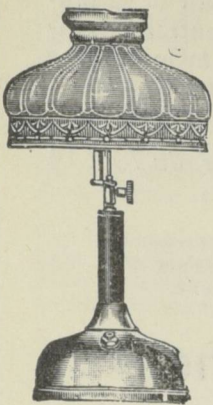
En face gare C.P.R. (Gare Union)

ABSOLUMENT MODERNE ET ENTIEREMENT A L'EPREUVE DU FEU
CUISINE EXCELLENTE

Nos Spécialités: Banquets de noces, Réunions d'hommes d'affaires.—Charcuteries et pâtisseries françaises livrées à domicile.



Un coin de nos belles forêts

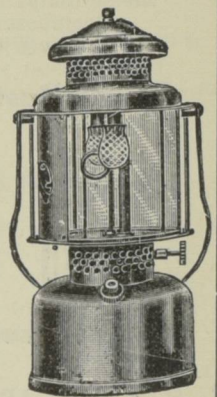


Organisez votre campement "à la Coleman"!

LA LAMPE ET LE FANAL COLEMAN signifient pour vous: minimum de tracas et maximum de satisfaction dans vos excursions de pêche ou à la campagne. VOUS FAUT-IL DES ARTICLES DE SPORT? Nous les avons à des prix intéressants et pouvons vous équiper au grand complet pour la prochaine saison.

SAMSON & FILION, Ltée

343 - 345, rue St-Paul - - - - - QUEBEC



Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUÉBEC

Vol. X

Juin

— BUREAU : 108, rue St-Joseph, QUÉBEC —

No 14

LE CONGRÈS MARIAL

Le Congrès Marial a eu un franc succès. Nous nous en réjouissons et sommes heureux de le proclamer. La Sainte Vierge, déjà si honorée par notre peuple, a été, pendant ces quatre jours, la Reine de notre cité. Son culte s'est élevé à la hauteur d'une apothéose. Tout, dans ces démonstrations, convergait vers elle. Ses gloires, ses privilèges ont été rappelés dans des dissertations savantes; les chefs de la hiérarchie, nos hommes d'Etat, les ont célébrés dans de magnifiques discours. Toute notre population, celle de Québec et celle des campagnes, a voulu lui faire escorte dans la splendide procession du dimanche. Hommes courbés sous le poids de l'âge, jeunes gens, religieux de diverses communautés, évêques, tous ont marché pendant trois heures sous les feux ardents du soleil, priant, chantant, glorifiant leur Mère du ciel.

Décorées à profusion, avec bon goût, les rues du vieux Québec avaient un air de fête qu'il faisait bon contempler. Quel spectacle que cette foule immense rassemblée sur le terrain de l'Esplanade pour adorer son Dieu et entonner le dernier chant de triomphe en l'honneur de Marie. Vraiment, ces fêtes mariales ont laissé chez notre population une empreinte qui ne s'effacera de sitôt. Le culte de la Sainte Vierge, déjà si vivace chez nous, a été raffermi. C'est avec une confiance encore plus affectueuse qu'on ira l'implorer sous ces beaux vocables que la piété des fidèles lui a consacrés: Notre-Dame de la Recouvrance, Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame de la Protection, Notre-Dame de Roc Amadour, Notre-Dame de Toutes Grâces, etc., etc. Gardons-les précieusement nos vieilles madones, invoquons-les souvent avec piété, car elles sont pour nous le témoignage des grâces innombrables obtenues pour notre pays par l'intercession de la Vierge Immaculée.

Ivanhoë CARON, ptre.

D'UN MOIS A L'AUTRE

La célébration de la fête nationale est un devoir envers la patrie. — Il y a de l'asphyxie dans le cas des citadins en quête de l'air des campagnes.—Comment l'on découvre vite une âme virgilienne. — Une histoire de pêche.

De nouveau, l'on a célébré avec enthousiasme et piété notre fête nationale. L'on y a mis du cœur jusqu'au bout des doigts. Nous croyons que chaque année, ne serait-ce qu'un devoir de reconnaissance, il importe de pieusement célébrer la Saint-Jean-Baptiste.

C'est plus qu'un devoir; c'est une nécessité.

Ce jour-là, nous retrempons nos forces. Nous nous reposons. Nous nous réjouissons et n'aurions-nous pas fait autre chose que par la vertu de cette fête de la patrie, le soir, nous sentirions dans notre âme plus d'énergie, plus d'intrépidité, plus de patriotique dévouement à poursuivre la marche en avant vers les sommets de nos destinées.

La célébration de la fête nationale n'est pas seulement, pour nous, un devoir envers la patrie, mais c'est aussi une dette de reconnaissance que nous devons payer aux fondateurs de la Société Saint-Jean-Baptiste qui prit naissance, comme l'on sait, à une heure très sombre de notre histoire et qui, peut-on dire, sans exagération, nous sauva en ce sens qu'elle donna le signal du ralliement et nous préserva de la plaie de l'apostasie nationale.

La Société Saint-Jean-Baptiste, certes, n'a pas la prétention de revendiquer pour elle toutes les victoires remportées depuis au delà de soixante-quinze ans, mais elle a assurément le droit de réclamer sa large part d'honneur, de luttes et de sacrifices.

* * *

Avec la chaleur, la ville se vide de ses habitants. Ils s'en vont qui pour un mois, qui pour une quinzaine, qui seulement pour une semaine, un grand nombre pour deux ou trois jours, tous à la recherche d'un petit trou pas cher dans les environs de la ville, au bord du fleuve, au sein des Laurentides. On le trouve assez facilement, le petit trou pas cher et, une fois que l'on y est enfoncé, l'on respire. Respirer est le mot.

Car il y a de l'asphyxie dans le cas des citadins en quête de l'air des campagnes.

Nous avons passé près de dix mois enfermés; nous nous sommes entassés dans les mêmes endroits; nous avons peiné ensemble sur des pupitres dans des salles surchauffées. Nous n'avons pas eu le temps de respirer. Et maintenant, nous voilà dans notre petit trou pas cher. Respirons donc librement.

Inutile pour cela de nous livrer à des exercices périlleux, de lancer des balles par-dessus des filets ou à travers une plaine vallonnée. Marchons, tout simplement. Dans l'air pur et silencieux de la campagne où nous venons d'arriver, il nous semble que nous sommes chez nous.

On prétend que notre amour du plein air ne date que d'un mot de Jean-Jacques Rousseau et n'est que littérature. C'est faire beaucoup d'honneur à un seul

homme quand ce besoin moderne n'est qu'un retour instinctif et universel à l'état primitif. Les conquêtes de l'homme qui pendant des siècles se sont orientées uniquement vers le bien-être de la vie stagnante, dans sa demeure et dans la cité qu'il habite, s'appliquent constamment en même temps à le pousser dehors. L'hygiène, de ce côté, fait chorus avec la mode: cure d'altitude et de soleil; camping, cheveux au vent, tennis, plages, golf. La mécanique s'en mêle et fait merveilles. Après la bicyclette, l'auto, le canot à essence. C'est la race qui lutte avec ses habitudes, avec les obligations qu'elle s'est créées, au cours des siècles. On veut rentrer chez soi, à la campagne.

Aussi ne devrait-on pas appeler "vacances" le bruyant, trop long et trépidant séjour dans les villes, ce tourbillon qui nous cache l'essentiel de la vie? Et la "rentrée" proprement dite, n'est-ce pas le retour aux champs, à la vie simplifiée qui nous libère des exigences sociales, du snobisme? Au reste, n'est-ce pas la vraie rentrée que de rentrer en soi? Envions donc ceux qui peuvent prolonger leurs méditations jusqu'au seuil de cette saison somptueuse qui n'est mélancolique que pour ceux qui ne voient pas plus loin que la feuille qui tombe.

* * *

Durant les mois de juillet et d'août, il n'est guère d'habitants d'une ville qui ne trouvent moyen de concilier leurs occupations les plus absorbantes avec l'accomplissement du devoir annuel d'aller fréquenter la nature dans son propre studio. De sorte qu'au fort de la canicule il ne reste, certains "week-ends", dans la ville délicieusement vide, que quelques citadins incorrigibles qui refusent avec obstination de quitter, un instant, leurs habitudes urbaines pour le hasard champêtre de la villégiature, et des touristes étrangers...

Or, il est intéressant de constater combien d'encroûtés citadins, de sybarites de salons deviennent vite des campagnards improvisés et s'empressent d'entrer avec un certain succès en contact avec les choses rustiques et pittoresques du lieu où les circonstances estivales les ont conduits. Tous, jeunes et vieux, s'efforcent de profiter de leur mieux des plaisirs naturels que leur offrent les champs, les montagnes, la mer et les grèves. Ils y apportent un zèle et une louable bonne foi.

C'est curieux comme l'on se découvre vite une âme agreste et bucolique! Comme l'on se prend avec docilité à s'intéresser à toutes les choses si simples de la campagne! Nous nous sentons tout à coup virgiliens en face d'un coucher de soleil et d'un clair de lune. Le pittoresque des sites éveille en nous un sens atavique de la nature qui nous rendrait aisément aux travaux de la terre et, pour un peu, nous mettrait aux mains les mancherons de la charrue et le manche de la fourche.

Et les citadins en général sont sincères dans cette rusticité momentanée, sincères au point d'en oublier complètement, au bout d'une semaine, la ville et ses plus indéracinables habitudes pour se laisser aller entièrement à l'admiration de la vie champêtre.

La nature nous rend en un mot la sagesse. Quel villégiateur n'a jamais pensé, un seul instant, à l'arrêt final du "Struggle for Life" pour s'établir définitivement dans certain petit trou pas cher qu'il occupe momentanément? Tout citadin a dans son coeur un... Cincinnatus qui sommeille.

* * *

A la grande joie des Québécois et des Québécoises, l'on a repris, au cours du mois de juin, les concerts en plein air sur la Terrasse. Québec, de ce fait, est entré dans son état normal.

Québec sans Terrasse, sans concerts en plein air, c'est le printemps sans roses. La Terrasse, c'est à Québec son poème; c'est où s'exprime sa population; où elle se résume, où elle est plus particulièrement elle-même.

La fameuse Corniche ne ressemble à la Terrasse que comme le strass ressemble au diamant. La Corniche, qu'est-ce? Qu'est-ce aussi le Grand Canal de Venise? Auprès de notre Terrasse, que sont encore la Perspective Newski, le Corsia de Milan, Regent Street de Londres, le Graben de Vienne, le Canal d'Ottawa, la Montagne de Montréal? Dans tous ces endroits, il manquera toujours la liberté de se moquer du monde comme elle souffle au grand air de la Terrasse de Québec.

Or, à la Terrasse de Québec se rattache inévitablement le Château qui en est le principal ornement et pour le compte duquel, au reste, je ne suis pas chargé de faire de la réclame. Je dois seulement convenir que pour peu qu'il demeure encore un siècle perché sur ses hauteurs, il deviendra peut-être aussi légendaire que ses collègues de la Loire ou encore ceux des bords du Rhin.

Car on aura sans doute remarqué que depuis seulement un quart de siècle, il ne s'est pas passé une affaire, dans le sens journalistique du mot, qui n'ait eu, en fin de compte, le Château pour théâtre initial, sans comprendre les fameuses affaires municipales de Montréal et certaines histoires de coeur.

Toujours donc, le Château comme la Terrasse qui lui sert de balcon, fera parler de lui. Il sera bientôt, et personne n'en serait surpris, la scène de quelque conférence internationale.

* * *

La pêche est ouverte. La glace des lacs et des rivières, longtemps après que le calendrier eut marqué la fin du printemps, a enfin consenti à disparaître. Déjà l'on commence à conter des histoires de pêche. Elles sont toujours de mode. Il n'est peut-être pas un seul homme au monde qui n'en ait pas été, un jour, la victime ou le héros. Ah! ces histoires de pêche, ce qu'il en court, chaque année, à l'époque de l'ouverture. Comme elles alimentent bien, du reste, une conversation:

"J'étais parti, un matin, ma perche de ligne sur l'épaule et..."

Ou bien:

"Un jour, nous étions au Club de la Boucane; nous avions un "time" depuis huit jours et..."

On écoute aussitôt. Ces histoires sont donc en général bien portées, surtout dans la haute société où elles remplacent, souvent, et avec avantage, certaines petites histoires que l'on conte en petits comités.

Tartarin est toujours vivant, toujours debout, comme le Veau d'Or, et ce qu'il a de duplicatas dans le monde!...

Mais quelle pêche, mon Dieu! quelle pêche que celle dont fut, un jour, le héros, un mien ami. Et ce qu'il y a d'intéressant, c'est que l'histoire n'est pas "arrangée" comme le sont tant d'autres. Il faut dire, d'ailleurs, qu'en fait de tartarinades, mon ami n'a pas son pareil et c'est pour cela que je suis obligé de déclarer que l'histoire est strictement authentique.

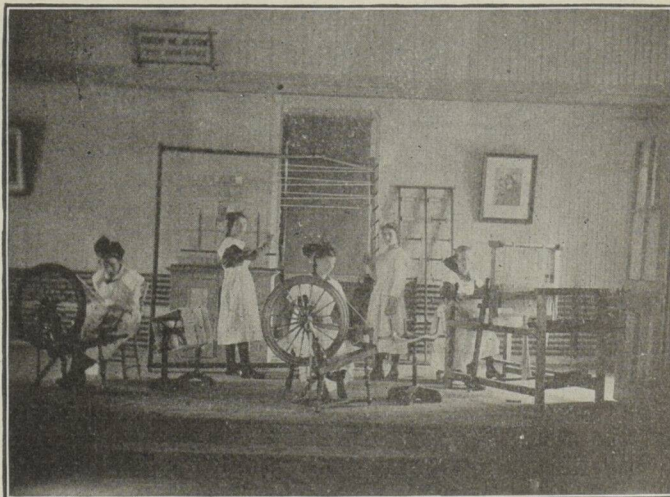
Un matin donc, assis dans son embarcation sur un petit lac des Laurentides, mon ami tenait sa perche de ligne, l'oeil attentivement fixé à l'endroit où ça devait mordre. Vlan! en effet, voilà que ça mord. Radieux, il soulève une truite magnifique. Mais voilà que la ligne s'enfoncé de nouveau sous l'eau. Cette dernière bouillonne et la ligne est entraînée. Mon ami, ébahi, fait des efforts et ramène sur le bord de la chaloupe deux magnifiques truites "emboîtées l'une dans l'autre."

C'est tout. Il n'y a là, direz-vous, rien de bien surprenant. Attendez. Savez-vous comment l'ami explique cet exploit?

"Probablement", disait-il, "que la première truite se sentant perdue, avait en frétilant demandé du secours à des compagnes qui prenaient leurs ébats non loin de là et que l'une d'elles, complaisante et charitable, avait été elle-même entraînée en voulant la retenir..."

Et Tartarin, vrai, n'aurait pas trouvé mieux, troun de l'air!...

Par tout le passé, par tout le présent, par tout l'avenir nous sommes attachés à la patrie: celui qui n'aime pas sa patrie est ennemi de ses aïeux, ennemi de ses contemporains, ennemi de sa postérité. Je comprends que la terre ne puisse pas le supporter, et s'ouvre, comme dit Bossuet, pour l'engloutir.



ST-GEORGES DE BEAUCE.—Ouvroir à l'École Ménagère. L'ancien rouet de nos mères encore en honneur dans certaines campagnes.

Le Français dans l'armée Canadienne

Par le Major ERNEST LEGARE

Vice-président de la S. A. Sc. et L.

Depuis bien des années, la question de la langue française a été l'objet de nombreuses dissertations et d'interminables polémiques. Dans la presse comme à la tribune, chez les intellectuels comme chez les masses, elle a parfois suscité des mouvements d'une ampleur et d'une importance si considérables qu'ils eurent leur retentissement dans tout le pays et même dans la république voisine. Il peut paraître superflu de ramener cette question, car, de prime abord, le sujet semble aride et dépourvu de tout intérêt. Cependant, bien qu'en maintes circonstances ont ait fait de justes observations sur notre parler en différents milieux, le langage généralement usité dans notre armée semble avoir échappé à l'attention de ceux qui, dans le passé, ont fait sur ce sujet des études sérieuses et intéressantes. Il y a lieu de croire qu'il ne serait pas sans intérêt de développer ici quelques observations faites sur la situation de la langue française dans l'armée canadienne, c'est-à-dire, la place qu'elle occupe, le genre de langage en usage, les termes et les expressions militaires, les anglicismes, leurs causes, ainsi qu'une modeste suggestion sur les moyens à prendre en vue de corriger le langage.

Examinons d'abord la place qu'occupe notre langue dans l'armée. Pour mieux saisir cette situation, il ne paraît pas inutile de connaître un peu notre organisation militaire. Depuis 1923, la milice est administrée par le Département de la Défense Nationale, lequel comprend aussi le Service de la Marine et la Force Aérienne. Le Grand-Quartier Général de la Milice, c'est-à-dire la direction des quatre branches principales du service ont leur siège aux Quartiers-Généraux de la Défense Nationale à Ottawa. Ce sont les branches du Grand Etat-Major, de l'Adjutant-Général, du Quartier-maître Général, et du Grand-Maître de l'Artillerie. Le Canada est divisé en onze districts militaires commandé chacun par un Commandant de District, lequel est assisté d'un état-major comprenant un officier d'état-major, un sous-adjutant-général et quartier-maître général et d'un certain nombre d'officiers remplissant dans le district les fonctions de chefs des services du génie, des signaux, des approvisionnements et du transport, des services de santé, vétérinaires, de la trésorerie, du matériel de guerre, des services de renseignements, d'un instructeur et d'un officier du service des cadets.

Notre armée se compose de la Milice Active et de la Milice de Réserve. La milice active comprend: la force permanente, laquelle est maintenue pour le service général et pour l'instruction de la milice, puis la force non-permanente. Ces deux forces sont réparties sur le territoire canadien parmi les onze districts militaires en nombre variant selon l'étendue, la population et l'importance stratégique de chaque district. Ces troupes comprennent la cavalerie, l'artillerie, le génie, le corps des guides, des signaleurs, l'infanterie, le corps des mitrailleuses, l'intendance militaire, le corps de santé, le corps du matériel de guerre, le corps

vétérinaire, la trésorerie militaire, le corps postal, le corps des secrétaires d'état-major. A tout cela, vient s'ajouter le Collège Royal Militaire de Kingston, les corps de cadets officiellement autorisés, les clubs et les associations de tir, puis enfin le Corps Canadien pour la préparation des officiers. Ce corps est composé de contingents dont un est attaché à chacune de nos universités. Voilà un bref exposé de la composition de notre milice sur pied de paix, bien entendu. Les effectifs ne sont pas considérables. Plus que cela, bien que depuis 1919 l'effectif légal de notre force permanente soit de 10,000 hommes, il n'en dépasse pas le tiers. Cet effectif, comme ceux de la force non-permanente, dépend de la somme d'argent votée chaque année par le Parlement pour le maintien de la milice.

Abordons maintenant le parler français dans notre armée. Il n'y a aucun doute que depuis les jours du Colonel de Salaberry, c'est-à-dire en 1812, non seulement chez les Voltigeurs de Châteauguay, mais aussi dans bien d'autres unités de la province du Bas-Canada, le français a servi de langue de communication entre les chefs et la troupe, car à cette époque la majorité des Canadiens-Français ignoraient la langue anglaise. La création de la milice sédentaire eût peu d'importance au point de vue du langage, car sauf pour quelques régiments de ville, cette milice ne recevait aucune instruction militaire et ses rassemblements ne se faisaient qu'une fois l'an, pour y procéder simplement à un appel de relevé numérique. Toutefois, un nouveau règlement d'instruction de l'infanterie anglaise, approuvé en 1861 par le Gouvernement de Londres, fut traduit en français et publié en 1863. Plus tard, avec la milice créée lors de la Confédération, et avec la loi de 1904, quelques traductions françaises de ce règlement d'instruction parurent à de rares intervalles, et le français ne semble avoir été en usage que dans les unités parlant cette langue sans aller plus loin que le régiment, et qu'à partir de la brigade en montant, notre parler était ignoré, sauf peut-être chez quelques rares états-majors.

Depuis la guerre, on semble s'y intéresser davantage. Un ordre de Milice, qui date de 1926, prescrit que tout lieutenant de la force permanente doit subir l'examen sur le français avant de se présenter aux examens exigés pour la promotion de capitaine. Cet ordre, qui rend le français obligatoire pour les lieutenants de la force permanente, est une reconnaissance de l'utilité de notre langue. Commentant récemment cet ordre, le Chef du Grand Etat-Major canadien ajoutait que l'étude du français était nécessaire aux officiers de la force permanente, que la connaissance de cette langue leur facilitera l'étude des nombreux ouvrages des écrivains militaires français.

Dans les écoles militaires de la province de Québec, bien que les commandements réglementaires soient en anglais, les officiers parlant français y reçoivent l'instruction dans leur langue. Il en est de même pour les examens; les questions écrites sont maintenant rédigées

en un français très correct. De même que dans les contingents militaires de nos universités, l'élève subit l'examen dans la langue de son choix.

Le Collège Militaire de Kingston compte actuellement plusieurs professeurs de français et l'on porte une attention particulière à son enseignement. L'échange de correspondance entre le Grand Quartier Général à Ottawa et les Commandants de Districts se fait en anglais, mais à l'Etat-Major du 5e District Militaire de Québec, les deux langues sont sur un pied d'égalité. Les ordres destinés aux corps de la force non-permanente sont bilingues, la correspondance est généralement rédigée dans la langue du destinataire.

L'Etat-Major lui-même, bien que composé d'officiers des deux races, est bilingue et l'esprit de bonne entente et de courtoisie qui se manifeste dans ses relations avec les chefs de corps est une preuve qu'avec de la bonne volonté le bilinguisme n'est pas un obstacle au bon fonctionnement des organes administratifs.

En ce qui concerne les troupes, la force permanente, qui avant la guerre ne comptait qu'un nombre très restreint d'officiers et d'hommes de notre langue, possède aujourd'hui un régiment d'infanterie, le Royal 22e, créé durant la Grande Guerre, et qui y constitue l'unique formation où le français est généralement parlé. Dans la force non-permanente, il n'y a, à vrai dire, que dans la province de Québec où ces corps français se rencontrent. A part de deux unités, la Brigade d'Artillerie de la défense des côtes, laquelle est désignée sous le nom de Brigade de Québec et Lévis, et un bataillon de Signaleurs de Québec, le reste se compose de quinze régiments d'infanterie dont treize sont désignés sous des noms bien français, et comme il entre bien dans le cadre de cette causerie de les mentionner, on constatera que ces noms se rattachent soit à la zone de recrutement, soit à l'histoire. On remarquera aussi que quelques-uns possèdent le cachet authentique du terroir. Ce sont: Les Voltigeurs de Québec, les Carabiniers du Mont-Royal, les Régiments de Québec, de St-Hyacinthe, de Maisonneuve, de Lévis, de Montmagny, de Beauce, de Châteauguay, de Joliette, les Francs-Tireurs du Saguenay, les Chasseurs Canadiens et les Fusilliers du St-Laurent. Mais tous ces beaux noms, si français qu'ils sont, ne sont pas toujours la garantie que le langage qu'on y parle l'est au même degré. Le parler qu'on y entend le plus souvent, pour ne pas dire toujours, est émaillé de mots, de termes et d'expressions techniques militaires anglais, les seuls que la plupart, que la masse connaisse et qu'elle est obligée d'employer pour s'exprimer. C'est d'ailleurs le langage dont on s'est servi pour faire l'instruction, c'est en ces termes que le soldat a appris son métier. Pour mieux s'en rendre compte, jetons un rapide coup d'oeil sur la manière dont on s'exprime généralement durant les phases préliminaires de l'instruction, c'est-à-dire lorsque l'homme passe par ce qu'on appelle l'école du soldat. Voyez la petite troupe alignée sur un rang, à distance du bras tendu. En face, se tient un gradé que les hommes regardent et dont ils écoutent les paroles avec la plus stricte attention. C'est l'instructeur: un solide gaillard, un brave garçon du reste, dont la voix exprime à la fois la douceur et la fermeté. Il est vêtu à l'ordonnance, propre, d'une tenue impeccable, il a l'allure qui impose le respect. Homme de discipline, toujours à son poste, courtois et respectueux de ses chefs, il s'est acquis leur confiance et a gagné ainsi ses premiers galons. Aimant le métier, ayant passé avec

succès par une école d'application, il est devenu instructeur. Pour donner sa leçon, il s'est inspiré du règlement d'exercice publié uniquement en anglais. Il en a traduit les articles en vue de la leçon à donner. Comme font beaucoup d'autres, il les a traduits de son mieux, c'est-à-dire littéralement. C'est ainsi qu'il va s'exprimer en donnant sa leçon. "On va faire le mouvement par numéro, et ensuite en jugeant le temps. Au commandement "Slope Arms", au mot arms, donnez une vive secousse à la carabine, montez-la avec la main gauche à la bande, et avec la main droite au petit de la butt. Au mot "deux", passez la carabine en travers du corps et mettez-la sur l'épaule gauche, le magazine en dehors, laissez la main droite sur la butt, etc. En poursuivant sa leçon sur la nomenclature des pièces du fusil, il dira la butt pour la crosse, l'orteil pour le bec, le petit de la butt pour la poignée de la crosse, la sling pour la bretelle, le receveur pour la boîte de culasse, la bolt pour la culasse mobile; il dira le frog pour le porte-baïonnette, et ainsi jusqu'à l'épuisement du programme de la journée. L'homme de troupe a écouté la leçon, surtout il a bien retenu les termes de l'instructeur. De plus, en conversant avec ses camarades plus anciens que lui dans le métier, il a garni son vocabulaire de ces expressions nouvelles qu'il a entendues. C'est ainsi qu'il finira par glisser de nombreux mots anglais dans ses conversations; leur dissonance le portera à les transformer en verbe de la première conjugaison. Ainsi, il dira qu'hier "il a drillé que c'était rough, mais qu'il a été assez blood pour tougher. Qu'il a falliné à 9 heures et dismissé à 11 heures. Que la sentinelle l'a challengé hier soir après le tatto; que l'autre matin il a tombé sur la parade avec sa belt pas shinée, ses collar badges et ses boutons pas clinés, ses putties mal roulées et que le sergent-major l'a checké. Que demain il va en fatigue pour storer l'amunition. Que, cette année, la nourriture est bonne au camp parce que la compagnie a un bon cook qui leur fait de la bonne coukerie. Il dira encore que son garçon a drillé dans la batterie comme trumpetteur et qu'il connaît tous les calls; qu'au tir il a réussi à faire trois bouresailles, que l'an prochain il espère faire le camp comme orderly d'un officier du staff. Il sait conduire l'automobile, mais en descendant la côte du camp ses breaks ont jammé. Dans tous les cas, il va s'arranger de manière à être O.K. et que l'an prochain il va prendre ça easy. Comme on le voit, l'argot américain s'est infiltré au milieu des anglicismes. Bien qu'il s'y rencontre parfois des exceptions, il faut admettre que notre langue est bien appauvrie, bien anémiée dans ce milieu. Pour peu que cet état de choses se continue, il est fort à craindre que notre parler dans la troupe devienne tout à fait méconnaissable. Pour celui qui non seulement aime sa langue, mais possède quelque peu le sentiment de fierté nationale, c'est une situation déplorable. Mais il faut être juste envers notre poilu. Avant de le juger sévèrement, cherchons d'abord celui qui lui a enseigné les véritables expressions à employer! Cherchons celui qui lui a procuré les moyens de corriger son langage! Depuis la cession du Canada, depuis le jour où les troupes françaises quittèrent nos rives pour retourner en France, les Canadiens, pendant plus d'un demi-siècle, furent privés de toutes relations avec leur ancienne mère-patrie. Comme le disait Oscar Dunn: "En 1763, il s'est établi une espèce de muraille de Chine entre la France et nous."

Groupés auprès de leurs clochers, nos pères surent

conserver le langage qu'ils possédaient en ce qu'il concernait leur religion, leurs usages, leurs coutumes et leur vie habituelle, mais les générations qui se succédèrent dans la suite oublièrent, ou plutôt ne connurent aucunement les termes et les expressions militaires français. Plus encore, la loyauté de nos pères envers le Couronne Britannique les conduisit aux armées anglaises en 1775 comme en 1812 où ils se signalèrent par la victoire de Châteauguay. C'est donc dans le vocabulaire anglais qu'ils puisèrent leurs expressions militaires.

Enfin, avec la création de notre milice actuelle, laquelle date de la Confédération, les livres, publiés en anglais pour la plupart, vinrent contribuer davantage à enraciner chez eux les expressions qu'ils possédaient déjà et leur langage en est maintenant saturé.

C'est donc à cause de ces circonstances que notre homme de troupe parle un langage aussi lamentablement déformé. Toutefois, ne lui en faisons pas de reproches amers, car à l'exception de nos zouaves pontificaux qui servirent à Rome sous le Général de Charette, il est peu de Canadiens qui ont pu connaître la moindre expression militaire française, et d'ailleurs, notre homme de troupe avec son langage si peu français, est-il plus à blâmer que le marchand qui *shippe* la marchandise, qui ne vend que des lignes *staples*, qui se plaint que la *collection* va mal malgré ses nombreux collecteurs? Que l'automobiliste qui a *skidé*, qui a eu *blow-out*, qui a écrasé son *bumper* et qui fera *overhauler* sa machine au printemps? Est-il plus à blâmer que le marin qui crie à ses hommes d'équipage "Hâle le *slack* en avant", "Hâle la *sling* en arrière"? Les expressions de notre soldat ne résonnent guère plus mal à notre oreille que celles entendues souvent en d'autres milieux, telles que *One way street* pour une rue à sens unique. Un *Diamond* pour un losange de voie ferrée, et que d'autres encore! Que pense-t-on de nos cousins d'outre-mer qui, vivant au foyer où rayonne la langue de Corneille, disent un *car*, un *tank* pour un char d'assaut, qui font du *footing*, qui vont au *dancing*, font du *camping* et construisent des *buildings*.

Passons maintenant aux degrés plus élevés de la hiérarchie. De quel langage se sert-on? Abordons de suite celui dont se servent ceux qui sont en contact immédiat avec l'homme de troupe. Jules Lemaître a dit: "Le langage est purement conventionnel, je puis appeler une porte une chaise, une fenêtre un escalier; l'essentiel, c'est d'être compris." On conçoit ce que serait une armée où les ordres, les instructions seraient donnés dans un langage où les expressions, bien que correctes, seraient toute nouvelles pour la masse. Les tire-au-flanc et les plaideurs de caserne auraient beau jeu. Les actes d'indiscipline, le laisser-aller et la désobéissance aux ordres y trouveraient un prétexte pour tout excuser. Or, les chefs, prévoyant ces difficultés, semblent être de l'avis de Jules Lemaître, ils croient devoir s'exprimer de manière à être compris. Il y a sans doute des exceptions. Il ne faut pas croire que tout homme en uniforme doit être abordé de cette manière afin qu'il vous comprenne. Cependant, il est des circonstances où les chefs sont forcés de s'exprimer ainsi. On rapporte que quelques années avant la guerre, un chef conduisait un bataillon sur une place d'armes pour y manoeuvrer. La compagnie de tête est arrivée à l'endroit fixé pour s'arrêter. Le chef ordonne "HALT"! Personne n'obéit. Par deux fois, le chef répète son commandement, le bataillon marche

toujours. Cette fois, l'officier veut en finir, il crie: "Woo"! Tout le monde s'arrête. . . . Jules Lemaître eut-il été là, qu'il n'eut pas mieux fait.

Un fait singulier qui se manifeste chez la plupart, c'est la tendance à traduire en se basant sur une similitude orthographique plutôt que de s'assurer de la signification exacte du mot. Quel est le Québécois qui n'entend pas parler assez souvent de l'*ordonnance*, des magasins de l'*ordonnance*, des officiers ou des soldats de l'*ordonnance*. On a tout simplement traduit le mot anglais "Ordnance", qui signifie *Bouche à feu*, *canon*, *artillerie*, et dans ce cas-ci "Matériel de guerre", par le mot "Ordnance" qui se dit d'un officier qui remplit les fonctions d'aide-de-camp auprès d'un général ou d'un amiral, ou encore d'un soldat mis à la disposition d'un officier, ou d'un cavalier à la disposition d'un officier supérieur pour porter ses dépêches. On dit aussi une tenue d'ordonnance, c'est-à-dire réglementaire. Que de fois l'on se fait écorcher les oreilles par ces mots *amunitions* pour munitions, un *compas prismatique* pour une boussole à prismes, le *square* pour la place d'armes. *Square*, que les Anglais ont emprunté du vieux français "esquare", est accepté par l'Académie, mais ce mot ne s'emploie pas pour désigner une place d'armes. "Payer les compliments" pour rendre les honneurs. Le mot entraînement qui revient si souvent, au point de former une véritable cascade de mots dans la langue militaire, est la traduction littérale de "training" qui veut dire éducation, instruction, dressage. Ce mot "entraînement" peut être employé dans une phrase comme celle-ci: "Surveiller l'entraînement physique, l'entraînement à la marche." Ce mot s'emploie aussi dans le sens d'emporter. "Des troupes peu aguerries sont susceptibles d'entraînements qui leur seraient funestes." L'expression "Un soldat entraîné" est d'un usage presque général ici. Cependant, on devrait dire un soldat exercé.

Assez souvent on entend dire "Un officier secondé" pour un officier hors cadre. "Transféré sur la réserve" pour passé à la réserve. Dans ce cas, comme dans bien d'autres, on traduit littéralement la préposition anglaise "on" par sur. "Être en devoir" pour être de service, est une expression d'un emploi général. Le "contrôle du feu" pour la conduite du tir. "Le volume du feu" pour l'intensité du tir. Le "soulier du fourreau" pour le dard du fourreau. Avoir un "leave" pour obtenir une permission.

Il est une expression militaire anglaise fort souvent employée, "All ranks", et que l'on exprime toujours ici par "tous les rangs". Ce mot anglais "all ranks" veut dire "tout le monde" dans l'armée, ou encore "tous les degrés de la hiérarchie", mais dans le sens employé en anglais dans les ordres, les messages et instructions, il faut une expression plus brève, plus concise. Lorsqu'aux examens, on demande à un élève de définir les "ranks", il répond, en les désignant de bas en haut de l'échelle hiérarchique, le "private", c'est-à-dire l'homme de troupe ou le simple soldat, le caporal, le sergent, le sergent-major, le lieutenant, le capitaine, le major, le lieutenant-colonel, le colonel, le brigadier, le major-général, le lieutenant-général, le général, le field marshal, c'est-à-dire le maréchal, puis au sommet, le Roi. Il est donc clair que tout le monde dans l'armée se trouve désigné par l'expression "all ranks". Quelle en est donc l'expression française? Dans son ordre du jour de la Marne, le Maréchal Joffre dit: "Au moment où s'engage une bataille

dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière." Notons bien "Rappeler à tous". Ici, un général anglais aurait dit "All ranks". Nous pouvons bien traduire cette expression par "Tous, à tout échelon". L'on me pardonnera si je m'attarde sur ce mot, mais il est assez amusant de constater les erreurs de traductions qui se commettent ailleurs. J'ai sous la main deux ouvrages de traduction publiés à Paris. Les deux ouvrages s'accordent en traduisant "All ranks" par "tous les gradés". Rien n'est plus inexact. Le mot "gradé" ne se dit que des sous-officiers, ce qui est loin de désigner tout le monde. L'on constate par là qu'il n'y a pas qu'en Canada que l'on peut se tromper et que l'Italien a parfois raison de dire: "Traduttore, traditore!"

Arrêtons-nous maintenant, il est inutile de citer d'autres exemples qui, toutefois, ne nous feraient pas défaut. Considérons la situation de notre parler aux échelons supérieurs de la hiérarchie, ce n'est pas qu'elle diffère beaucoup des autres, mais il s'y rencontre des difficultés très sérieuses à surmonter. La plus gênante de ces difficultés, c'est la question de temps. Le temps si nécessaire pour traduire convenablement. Les programmes d'instructions sont lourdement chargés et le temps qu'on y consacre est relativement court. Il s'ensuit que les uns, plutôt que de s'exprimer en un français qui ne soit pas convenable, préfèrent le faire en anglais, et les autres qui se risquent, traduisent à la hâte, se trouvent à employer, c'est la généralité des cas, un français de traduction. Cela s'explique: les sommaires anglais sont souvent d'une rédaction forcément brève, serrée, hachée, coupée, mais substantielle. Difficilement intelligible à celui qui n'en a pas fait l'expérience, à certains moments le style devient télégraphique: des articles, des verbes, des auxiliaires sont supprimés. Il faut les rétablir dans la phrase française si l'on veut s'efforcer de remédier par une traduction claire et exacte à la concision voulue, mais parfois déconcertante du texte anglais. A cela il faut

ajouter une pratique constante et des recherches considérables car il se trouve un bon nombre d'expressions techniques militaires anglaises qui ne peuvent se traduire que par une approximation.

Voilà un exposé, sans doute fort incomplet, de la situation de notre parler dans l'armée, mais qui nous porte à s'écrier: "Corrigeons-nous!... Finira-t-on par parler un bon français chez nos soldats? Est-il possible de remédier à l'état de choses actuel?" Bien que la situation soit sérieuse, grave, elle n'est pas sans espoir. Il existe une élite, peu nombreuse, mais pleine de vigueur et chez qui le courage ne fait pas défaut, même devant l'étendue de la tâche qu'elle envisage. L'épuration de notre parler militaire n'est pas une impossibilité. Toutefois, ce sera une tâche rude et longue qui devra être menée avec persistance. Il ne faudra pas s'attendre à des résultats immédiats, mais à la longue, avec le temps et un travail sérieux, ces résultats apparaîtront un jour comme le couronnement de cet effort. Déjà l'on constate, non sans une certaine satisfaction, que cet effort rencontre l'appui courtois et sympathique de nombre de chefs de langue anglaise.

L'entreprise doit consister d'abord à s'efforcer, dans tous les états-majors, comme dans tous les corps de troupe, de soigner le langage dans la correspondance, dans les ordres verbaux ou écrits, puis à l'instruction de la troupe. En épurant notre vocabulaire peu à peu, à chaque fois qu'une occasion se présente, et en procédant lentement mais avec fermeté à l'exactitude de la traduction, l'on parviendra un de ces jours à bannir de notre parler les anglicismes et les déformations, l'on réussira enfin à propager dans la troupe un parler français convenable.

C'est aux chefs militaires de langue française qu'incombe la tâche d'arrêter cette marche du langage vers la décadence. Qu'ils y voient sans retard, ils trouveront dans l'armée une élite convaincue qui leur servira d'appui et leur fournira des auxiliaires dévoués.

Major E. LEGARE



Mme MATHIAS OUELLET, de St-Janvier de Terrebonne,
une fermière modèle.

En revenant d'un Pèlerinage

Par G.-E. MARQUIS

Il y a dix ans, l'honorable juge Paul-G. Martineau, (1), membre du Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique, soumettait à cet imposant aéropage où siègent les évêques de la province de Québec et un nombre égal de laïques occupant les plus hautes positions sociales, un *Mémoire* relatif à l'Instruction publique dans la province, *Mémoire* couvrant tout au plus sept pages du format de l'"Enseignement Primaire", où étaient exposés clairement et simplement quelques problèmes de notre organisation scolaire générale.

Le savant juge de la Cour supérieure, dont la sincérité et le franc-parler sont bien connus, attaquait la plupart des problèmes qui ont fait le sujet d'une étude depuis cette époque; entre autres: les écoles normales de filles, les écoles techniques, les collèges classiques, les écoles ménagères, les brevets d'instituteurs, les inspecteurs d'écoles, le programme d'étude, l'efficacité de l'enseignement, le recensement scolaire, les élèves s'inscrivant dans les derniers mois de l'année scolaire, l'écourtement du cours scolaire, l'uniformité des livres de classe et, enfin, les salaires.

Il serait sans doute intéressant de reprendre, un à un, chacun de ces paragraphes, pour constater les changements qui sont survenus, les améliorations qui ont été apportées, depuis cet exposé de l'honorable juge Martineau. Nul doute que de grands progrès ont été accomplis, à bien des points de vue, dans notre système scolaire, depuis une dizaine d'années, et que bon nombre de *desiderata* exprimés, à cette époque, sont aujourd'hui incorporés dans nos règlements ou dans notre législation scolaire. "Paris ne s'est pas bâtie dans un jour" et, de plus, il fallait des ressources beaucoup plus considérables que celles dont on pouvait disposer à cette époque, pour accepter d'emblée ces changements et ces améliorations.

D'autre part, nous sommes conservateurs, et d'une génération à l'autre nous nous transmettons, avec nos coutumes, nos moeurs, nos traditions, des méthodes désuettes et des procédés surannés, dont notre enseignement primaire, aussi bien que notre enseignement secondaire et supérieur, ne sont pas complètement exempts. Les autres provinces et les Etats de la république voisine peuvent, plus facilement que nous, s'entraider, se communiquer le résultat de leurs tentatives et créer ainsi une espèce d'émulation dont nous sommes quelque peu privés, isolés que nous sommes dans la province de Québec et vivant plutôt du passé que du présent et de l'avenir.

Pendant 150 ans, nous n'avons songé qu'à une chose: nous maintenir, nous préserver et porter précieusement comme des reliques tout ce que la vieille France nous avait laissé en nous abandonnant. La lutte fut noble, généreuse et sincère, et il faut en remercier ceux qui l'ont organisée et qui en ont assuré le succès. Mais, pendant ce temps, à côté de nous, à l'ouest et au sud, l'on pénétrait dans une vie nouvelle, l'on se développait rapidement, l'on s'enrichissait et, la for-

tune aidant, l'on donnait à l'organisation scolaire une impulsion, un outillage et un rendement dont nous ne pouvions pas suivre l'allure.

Que nous nous ressentions encore de ces années de tribulations, rien d'étonnant, et que notre organisation scolaire soit, en général, désuète sur bien des points, nul ne saurait le nier, à moins de ne pas avoir ouvert autre chose que les manuels de l'école primaire, ni franchi les limites de sa ville ou de son village de la province de Québec.

L'honorable juge Martineau n'avait donc pas complètement tort de sonner le cri d'alarme, il y a dix ans, et d'attirer l'attention des membres du Comité catholique sur quelques-unes des lacunes dont souffrait notre enseignement à cette époque.

Il vient de trouver un émule, mais celui-ci a voulu limiter son champ de critiques à la seule école primaire rurale, ou, comme il l'appelle plus particulièrement, "l'école de rang".

En effet, il y a quelques mois à peine, paraissait, à la librairie d'Action Canadienne-française, Limitée, de Montréal, un livre intitulé "Un Pèlerinage à l'École de Rang", sous la plume féconde, hardie, philosophique et légèrement pessimiste de l'abbé Auguste Lapalme, curé de la paroisse Ste-Clothilde, de Montréal. Cette fois-ci, ce n'est plus un petit mémoire de sept pages que nous présente notre critique de "l'école de rang", mais un fort volume de 229 pages, in-8, dans lequel il énumère quelques-unes des lacunes de la petite école de chez nous, et où il parle à bouche et coeur ouverts, sans s'occuper des qu'en dira-t-on, mais aussi, malheureusement, sans s'être toujours bien rendu compte de la véracité des faits qu'il énonce, ou du moins sans savoir qu'il signale à l'attention publique des exceptions à la règle, plutôt que la règle ou la coutume générale.

L'abbé Lapalme a observé les écoles de l'île de Montréal, tant dans la ville que dans les campagnes, et partant de là il a cru qu'il pouvait parler avec connaissance de cause et autorisé sur les écoles de toute la province.

Avant de nous plonger quelque peu dans l'étude de chacun des 26 chapitres du critique de notre petite école, nous voulons faire une observation que d'autres ont déjà faite avant nous. L'abbé Lapalme est sans contredit ce que l'on appelle plutôt vulgairement un homme calé, c'est-à-dire un érudit, un dilettante, en même temps qu'un écrivain féru de l'expression rare et de la philosophie tenue. On dirait même qu'il prend un malin plaisir à émailler sa prose de mots étrangers, de néologismes étonnants et d'épilogues déconcertants.

Savoir se mettre à la portée de son auditoire ou de ses lecteurs constitue une vertu assez rare de nos jours. Or, écrire un volume sur l'école primaire suppose que l'on s'adresse à la masse, c'est-à-dire au peuple, et cela suppose encore que l'on doit employer une langue à la portée des simples, c'est-à-dire de ceux qui n'ont pas jonglé pendant des années sur des problèmes abstraits, ni essayé de comprendre les différents systèmes philosophiques que doivent approfondir ceux qui se des-

(1) Et pendant plusieurs années membre de la Commission scolaire catholique de Montréal.

tiennent à l'enseignement de cette matière ou bien sont appelés, par leur profession, à faire un appel constant aux méthodes enseignées par cette science.

Il n'est pas donné à tout le monde de faire de la métaphysique et de se plonger dans l'étude des problèmes destinés à de rares intelligences d'élite. Or, l'abbé Lapalme, à tout instant, dérouté le lecteur ordinaire par l'emploi de mots savants et l'insertion de néologismes nébuleux. Le dictionnaire peut bien nous aider parfois, mais non pas le dictionnaire ordinaire que l'on trouve dans nos écoles primaires et même dans les collèges classiques. Il faut recourir aux grandes éditions de Larousse, de Bescherelle, de Dormesteter, pour y retracer les mots rares et inusités qu'il emploie couramment et avec délectation, semble-t-il, à propos de rien comme à tout propos. Mais il arrive bien souvent que les dictionnaires ne contiennent pas quelques-uns de ces mots et alors il faut jongler pour deviner ce que l'auteur veut faire entendre par ces expressions.

C'est là une douce manie que possèdent certains auteurs, mais qui n'est pas à recommander, surtout lorsque l'on veut écrire pour se faire comprendre de tout le monde.

À ce propos, je me rappelle avoir entendu, un jour, deux allocutions du grand cardinal Mercier. L'une prononcée à la halle St-Pierre, devant des milliers de représentants de la classe ouvrière, et l'autre à la salle des Promotions de l'Université Laval, en présence du corps professoral et des intellectuels de la ville de Québec.

À la halle St-Pierre, le cardinal Mercier avait parlé un langage très simple, à la portée de tout le monde, mais un langage qui ne manquait pas de distinction et où l'enseignement le plus sûr était exposé, au sujet des droits et des devoirs de l'ouvrier. L'on s'étonnait qu'un si grand savant, un docteur de l'Église, pût, avec autant de facilité, se mettre au niveau des humbles, des illettrés, bref de la classe qui peine pour gagner son pain à la sueur de son front et avec l'énergie de ses muscles.

Le lendemain, le grand cardinal, parlant des causes éloignées qui avaient amené la déclaration de la Grande Guerre, plongea ses regards si loin dans les systèmes philosophiques et dans la mentalité qui en découla chez certains peuples d'Europe, que la grande majorité des professeurs et des professionnels qui étaient là crurent entendre une langue inconnue, comme le sanscrit, par exemple, étant donné la hauteur de sentiments et d'expressions dont se servait le primat catholique de la Belgique pour développer sa pensée. Il croyait s'adresser à un auditoire pour qui aucun système philosophique n'était inconnu et qui pouvait, par conséquent, saisir facilement son exposé abstrait.

L'abbé Lapalme serait le dernier des hommes, du moins je le crois, à s'offenser de mon franc-parler, puisque lui-même en a usé et abusé et que, d'ailleurs, il déclare ostensiblement, dans son *Avant-propos*, ce qui suit: "Nous ne pensons pas que nos observations soient à l'abri de toute discussion et nous ne demandons pas qu'elles soient agréées par tous les intéressés." C'est là une invitation à la critique de sa critique et nous allons nous en servir. Et comme exemple de son style bien à lui, voyons ce qu'il dit encore dans cet *Avant-propos*: "Nous nous sommes tenus éloignés de la cathèdre et du trépidé, et nous ne croyons pas que cette plaquette soit animée d'aucune frénésie." Nous croyons comprendre que ceci veut dire que l'au-

teur s'est tenu éloigné des extrêmes et que son étude n'est nullement partisane, mais allez donc affirmer que c'est là ce qu'il veut dire avec le mot "cathèdre", qui n'existe pas dans le dictionnaire, et le mot "trépidé", qui peut se comprendre de bien des façons et s'interpréter de bien des manières. Et un volume de 229 pages constitue une "plaquette" quelque peu rubiconde!

Nous avons, dans cette province, deux écoles qui tranchent l'une sur l'autre de façon bien claire et bien nette, lorsqu'il s'agit de l'étude de nos problèmes éducationnels: celle des dénigreurs, qui ne voient que du mal partout, et celle des endormeurs, qui ne cessent de lancer des hosannas à tort et à travers.

Nous ne prétendons pas posséder la vérité intégrale, ni être capable de démontrer d'une façon exacte ce qui est louable et ce qui est condamnable, mais nous avons pratiqué assez longtemps le dur métier de professeur et d'inspecteur, pour connaître un peu ce que nous avons de bon, de louable et de méritoire, de même que nous connaissons un peu aussi les défauts de notre organisation et les points faibles de notre édifice éducationnel, pour signaler ce qu'il importe de renforcer par tous les moyens à notre disposition, en tenant compte de notre mentalité conservatrice et des ressources dont nous disposons.

Il est injuste, souverainement injuste de ne pas reconnaître les progrès accomplis, depuis un quart de siècle, et surtout depuis dix ans, à tous les degrés de l'enseignement, et ce n'est pas par des jérémiades constantes que nous amènerons les autorités à remédier à certaines lacunes, que d'ailleurs elles connaissent elles-mêmes aussi bien que ceux dont la seule mission est de critiquer et de décourager.

(La suite au prochain numéro)

L'AVARE ENTERRE SA FEMME

Et, la cérémonie terminée, on lui présente la facture de la maison qui organisa la cérémonie.

—Trente-cinq mille franc! C'est inimaginable, s'écrie le veuf qui avait voulu bien faire les choses.

—Monsieur, réfléchissez: Nous avons fourni un char de fleurs, les voitures, un maître des cérémonies...

—Hélas! j'ai bien fourni le mort, moi! Et je ne réclame rien.

PREFERENCE

Un clerc de notaire dîne chez son patron.

Après le repas, la maîtresse de maison se met au piano. Elle demande à l'invité.

—Que désirez-vous?... une étude de Mozart ou de Beethoven?

—Oh! j'aimerais mieux celle du patron.

UN HOMME REFLECHI

Le comte de Montalembert, dans un de ses beaux discours à la Chambre des pairs, disait:

"Si l'on me demandait à quelle occasion se sont ancrées dans mon âme ces convictions que je viens d'exprimer devant vous avec une hardiesse légitime, mais inaccoutumée, je dirais que ce fut un jour où, en 1830, je vis la croix arrachée du fronton des églises de Paris, traînée dans les rues. Cette croix profanée, je la ramassai dans mon cœur et je jurai de la servir et de la défendre. S'il plaît à Dieu, je le ferai toujours."

NOS POÈTES

NOS FELICITATIONS

La Société des Arts, Sciences et Lettres est heureuse d'offrir ses plus vives félicitations à Mesdemoiselles Alice Lemieux et Simone Routier pour leur brillant succès au dernier concours littéraire provincial. Elles en sont sorties lauréates ex-aequo du Prix David pour la poésie. La Société des Poètes du Canada compte déjà plusieurs de ses membres qui ont été couronnés en Europe et au Canada. Nous nous réjouissons de ces succès qui rejaillissent sur notre production littéraire et attirent l'attention des intellectuels étrangers sur la valeur intellectuelle de notre race.

LA MEDAILLE DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR

L'honorable F. G. Carroll, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, a consenti à accorder une médaille spéciale aux membres de la Société des Poètes pour l'ouvrage qui sera désigné par le Jury de la Société comme le plus méritant de l'année littéraire poétique. Cette médaille sera décernée en septembre prochain, lors d'un dîner qu'offrira la Société des Poètes canadiens.

FEU LE NOTAIRE DeBELLEVAL

La Société des Poètes a eu le regret de perdre l'un de ses fondateurs et de ses membres les plus actifs, dans la personne du notaire Avila DeBelleval, officier en loi au Département provincial de l'Instruction Publique. La Société des Arts, Sciences et Lettres prie la famille et les confrères du regretté disparu d'agréer l'expression de sa vive sympathie.

LA CROIX DES BOIS-FRANCS

O Croix de mon pays, souvenir et symbole;
Signe victorieux, témoignage imposant,
Lumineuse, éloquente et claire parabole,
Tu dis la foi d'hier à celle du présent.

Tu te dressas naguère, au seuil de notre histoire,
Comme un phare où venaient les sauvages tribus,
Et les enfants des bois, à cet invitoire,
Offraient à l'homme blanc leurs plus riches tributs.

Tu brillas à jamais, sur la Nouvelle-France,
Comme un gage de paix et de fraternité.
A tes pieds, nos aïeux portant leur espérance,
Ont retrouvé la force et la sérénité.

Du faite de ces monts, dans l'arôme des brises,
Tu veilles désormais sur le labeur des champs.
Notre érable et nos pins avec toi fraternisent,
Et vous faites ensemble un tableau bien touchant.

Tu resteras debout, comme une sentinelle,
Pour guider nuit et jour les générations
Qui montent par la route âpre et sempiternelle
Et vont grossir les rangs serrés des nations.

Tu les appelleras vers les hauteurs sublimes
Du devoir qui commande et du noble idéal;
Et pour mieux les garder avec toi sur les cimes
Tu les animeras de ton feu triomphal.

Et tu les retiendras dans la douce patrie
Afin que s'accomplisse, au pays des Bois-Francis,
La tâche séculaire où la terre nous crie
De lui garder tous ses enfants.

Alphonse DESILETS

LES TROIS LABOURS

I

Etant robuste, il a labouré tout un pré.
Il a vingt ans; il a trouvé les heures brèves.
Oh! la bonne besogne!... Et, dans le soir pourpré,
Il est très fier d'avoir labouré tout un pré.
Il sourit, et son champ est moins grand que ses rêves.

II

Plus solide, peut-être, il trime comme deux,
Mais il a quarante ans; son sang durcit ses veines,
Et là-bas, au foyer les enfants sont nombreux.
Il songe; et bien qu'il ait besogné comme deux,
Le nombre des sillons est égal à ses peines.

III

Ce soir, il se sent vieux. Pour la première fois
Son pied fut inactif et ses heures arides!
Il a soif; il entend une source sous bois;
Il y boit, s'y regarde, hélas! et cette fois
Il trouve ses guérets moins nombreux que ses rides!

Clovis DUVAL

L'ÂME DE LA PATRIE

Qui donc es-tu, vierge voilée,
Toujours présente à mes regards?
L'ombre, comme à l'aube étoilée,
Devant toi fuit de toutes parts.

Pourquoi, déesse aux yeux d'aurore,
Troubler mon âme en la baisant?
Apportes-tu, sans qu'on l'implore,
L'amertume d'un noir présent?

Fuis de ces lieux. La dent du givre
S'enfonce dans ton sein soyeux.
En nos forêts ne peuvent vivre
Que les ours tristes aux yeux bleus.

N'entends-tu pas dans la montagne
Marcher le Nord aux pieds chenus?
De grâce, fuis ces lieux et gagne
Vite tes palais inconnus.

Ne sens-tu pas sur ton épaule
Cingler le fouet de nos hivers
Qui, hurlant, s'élançant du pôle
Et font trembler nos sapins verts?

Mais non. Debout dans la vallée,
Dans la plaine ou sur les remparts,
Tu fais, comme l'aube étoilée,
Fuir les géants aux yeux hagards.

Qui donc es-tu, vierge voilée,
Toujours présente à mes regards?

Je suis l'âme de la patrie
Qui, de votre siècle pervers,
Pleure, harassée et meurtrie,
Les abandons et les revers.

Toujours je m'en vais triste et seule
Et nul ne vient suivre mes pas,
Car on me fuit comme une aïeule
Qu'on aime et qu'on n'écoute pas.

Jamais, jamais sur ma poitrine
Ne se pose un cœur radieux
Pour écouter la voix divine
De la patrie et des aïeux.

Et lasse enfin d'être alarmée
De vos dédains froids et moqueurs,
Je meurs de n'être plus aimée
Des poètes et des grands cœurs

Michel VILLIERS

Les Écrivains Nordiques

JACK LONDON

III

J'ai relu avec infiniment de plaisir tout dernièrement "l'Appel de la Forêt" (*The Call of the Wild*) du populaire auteur qu'est Jack London.

C'est l'histoire d'un chien de l'Alaska en qui survit la sauvagerie primitive et qui retourne à ses frères après avoir conduit comme chef de file l'attelage d'un traîneau postal et non seulement connu, mais servi la civilisation.

Ce récit, quand il parut, fut très remarqué des amateurs de littérature étrangère et de tous ceux qui sont sensibles à l'originalité d'un écrivain. Celui-là s'imposait par une prodigieuse intuition de la vie animale, la fraîcheur d'un contact direct avec la nature, une grande force en même temps qu'une grande simplicité d'expression.

Voici, du reste, un historique de la vie de ce singulier auteur. Elle est la meilleure introduction à l'intelligence de son oeuvre.

M. Jack London est né à San-Francisco en 1876. A huit ans il travaillait sur un ranch où il était chargé de surveiller les abeilles. Cette tâche lui laissait des loisirs qu'il employait à lire et à rêver. "L'Alhambra", de Washington Irving, l'enchantait, et il employait les briques d'une vieille cheminée en ruines à se construire un Alhambra de sa façon, avec des tours, des terrasses et des inscriptions à la craie pour désigner les différentes sections. Toutes ses lectures ne valaient pas celle-là, et il dévora les romans-feuilletons que lui prêtaient les hommes du ranch. Aux approches de sa onzième année, il vint à Oakland et passa dans la bibliothèque publique la plus grande partie du temps qu'il n'employait pas à vendre les journaux dans les rues, il fit mille autres métiers, fréquenta l'école et attrapa ainsi ses seize ans.

Le goût de l'aventure l'emporta alors et il se joignit aux écumeurs de la baie qui pêchaient les huîtres en contrebande. C'était à cette époque une industrie prospère. Il partit ensuite comme matelot à bord d'un schooner, puis pêcha le saumon, et enfin, faisant demi-tour, s'enrôla dans une patrouille de pêche chargée d'arrêter les délinquants. Ils ne manquaient pas parmi les Chinois, les Grecs et les Italiens et plus d'un défenseur de la loi paya de sa vie son intervention. Un peu plus tard, le jeune homme naviguait vers les côtes de Japon avec une expédition de chasseurs de phoques. Il alla même jusqu'à la mer de Behring. Après avoir durant sept mois couru les mers, il revint en Californie où il fit de nouveau tous les métiers. Il se proposait de repartir avec ses anciens compagnons pour une nouvelle campagne de chasse au phoque lorsqu'une circonstance l'en empêcha. L'expédition s'embarqua sur le "Marie-Thomas", qui se perdit corps et biens.

Les débuts littéraires de London remontent à cette époque. Il travaillait alors dans une usine de jute où il était occupé treize heures par jour. Un journal de San-Francisco, le "Call" offrit un prix pour un article descriptif. La mère du jeune homme le pressa de concourir. Il choisit comme sujet: "Un Typhon au

large des côtes du Japon". Accablé de fatigue et de sommeil, avec la perspective de se lever à cinq heures et demie du matin, il se mit à l'oeuvre à minuit et travailla d'une traite jusqu'à ce qu'il eût écrit deux mille mots. C'était l'étendue fixée par les conditions du concours mais l'auteur n'avait traité que la moitié de son sujet. Il y revint donc la nuit suivante, écrivit encore deux mille mots et passa une troisième nuit à pratiquer les coupures qui devaient ramener l'article aux limites imposées. Il remporta le premier prix, le second et le troisième étaient décernés à des étudiants des deux grandes universités de Californie: Stanford et Berkeley.

Ce succès donna au jeune garçon l'idée d'écrire; mais il avait encore le sang trop chaud pour s'en tenir à une tâche régulière, et il se borna à quelques essais que le journal refusa. Il se mit alors à courir les Etats-Unis, de la Californie à Boston, avec retour à la côte du Pacifique par le Canada où il se fit mettre en prison pour vagabondage. Dans sa dix-neuvième année il revint à Oakland. Il était maintenant socialiste. Il éprouva le besoin de suivre les cours de la High School, qui correspondent à peu près à ceux des lycées de France, pour se défrayer il y prit du service, suivant l'usage assez répandu en Amérique et remplit les fonctions de portier (janitor). En même temps il collaborait au magazine de l'école, car les principaux établissements d'instruction aux Etats-Unis publient leur revue ou leur journal, Jack London fut assez connu alors comme le collégien socialiste, "the Boy Socialist". De là il passa à l'Université de Berkeley où il suivit les cours pendant un semestre, tout en travaillant dans une blanchisserie. Les deux occupations n'allaient pas très bien ensemble, d'autant que London y ajoutait le travail littéraire. Il estima donc suffisamment difficile de combiner ce dernier avec le blanchissage et, après avoir abandonné ses projets littéraires, il partit pour le Klondike avec l'impression d'être un "raté". Le voilà chercheur d'or. Une épidémie de scorbut le chasse du pays et il fait, pour rentrer chez lui, 1900 milles dans une barque. Mais le voyage n'avait pas été perdu. C'est au Klondike, dit-il, que j'appris à me connaître. Là on ne parle pas, on pense, chacun se voit tel qu'il est, je me vis.

Durant cette dernière absence, son père était mort, lui laissant toutes les charges de la famille. Les temps étaient durs en Californie et le jeune homme ne trouvait pas d'ouvrage. Tout en cherchant, il écrivit "Down the River".—En descendant la rivière—qu'il ne réussit pas à publier. D'autres tentatives ne furent pas plus heureuses. Finalement il fit accepter une nouvelle par un magazine californien qui la lui paya cinq dollars. Bientôt après, Le "Chat Noir"—The Black Cat,—lui offrit quarante dollars pour une autre. Il allait vivre de sa plume.

Une telle éducation ne l'avait préparé ni aux complexités de la vie sentimentale, ni aux raffinements de la vie intellectuelle. Plus tard, M. Jack London renouvela dans l'"East End" de Londres ses expériences de vagabond, qu'il a retracées dans un livre fort curieux: "Le Peuple de l'abîme". Il entreprit aussi

avec sa femme, un maître d'équipage, un cuisinier et un mousse japonais, le tour du monde dans un petit bateau construit à cette fin. Son dessein était de relâcher aux îles Hawaï, de naviguer dans les mers du Sud avec escale à Samoa, en Nouvelle-Zélande, Tasmanie, Australie, Nouvelle-Guinée, à Bornéo et Sumatra, puis d'arriver par les Philippines au Japon, de visiter la Corée, la Chine, l'Inde et de passer, enfin, par la Mer Rouge dans la Méditerranée. Il n'alla pas, je crois, plus loin que l'Australie.

Le goût de l'effort physique, le besoin de se mesurer avec les forces de l'univers et d'exalter au-dessus d'eux, suivant sa propre expression, ce petit morceau de vie qui est lui-même voilà ce que nous retrouvons dans l'oeuvre de M. Jack London.

Son premier livre, "The Son of the Wolf", parut en 1900. Une vingtaine de volumes se sont succédés depuis avec une rapidité et une régularité qui rappellent les plus fécondes années de Rudyard Kipling. Comme l'illustre auteur du livre de la Jungle, M. Jack London s'est plu à nous retracer les tragédies du monde animal et quelques lecteurs français connaissent déjà, par une traduction élégante, "L'Appel de la Forêt" (1903). Jamais peut-être un écrivain ne rendit avec une force et une précision si objectives tout le détail et toutes les nuances d'une psychologie animale. C'est là encore ce que fait la beauté d'un troisième livre du même genre, "The sea Wolf" (1904). Chez l'homme, Jack London s'intéresse surtout à la vie élémentaire, instinctive. Comme dit un de ses personnages, ce qui me plaît, c'est la lutte, l'effort qu'on fait de ses propres mains; c'est le primitif, la réalité. Voilà ce qu'il a peint dans un de ses livres les plus curieux, "Before Adam" où il évoque l'humanité primitive. Voilà précisément aussi ce qu'on trouvera dans "L'Amour de la Vie". Si une histoire de bête, "Loup Brun", rappelle encore la première manière de l'auteur, ses héros sont des êtres humains, que la race, le tempérament individuel ou les circonstances maintiennent ou ramènent à un mode primitif de penser et de sentir. Rudyard Kipling nous conte des histoires de l'Inde; Jack London nous conduit dans les solitudes de L'Alaska ("La Manière des Blancs", "L'Histoire de Keesh", "Negore le Lâche") parmi les indigènes de ces régions glacées où l'humanité apparaît encore avec toutes les servitudes et toutes les grandeurs de la vie primitive. Et de même aussi que Kipling nous montrait l'Anglais aux Indes, le fonctionnaire, le soldat, Jack London retrouve en Alaska les Américains qu'y a jetés le goût de l'aventure, les chercheurs d'or, les rudes gaillards que soutiennent jusqu'au bout une énergie tendue, un effort sans pensée, la résistance suprême du vouloir-vivre. Lisez, à ce point de vue, le premier récit, celui qui donne son titre au volume: "L'Amour de la Vie". Il y a enfin, et ce ne sont pas les moins belles, des histoires qui nous montrent l'homme et la femme de la civilisation des villes, saisis ou emportés par le tragique des circonstances dans cette nouvelle vie: c'est un mari qui se retrouve en présence de la femme infidèle et de son complice dans une cabane perdue au milieu des neiges ("Le Logement d'un Jour"); c'est une Anglaise qui montre son sang-froid, son sens héréditaire des formes sociales, son respect inné de la loi quand, dans le petit groupe de chercheurs où elle vit, un des compagnons a massacré ses associés pour s'approprier toute la découverte ("L'Imprévue"); c'est, enfin, une mystérieuse poursuite, pour quelque vengeance sans doute, et la course folle en traîneau d'une jeune

femme et d'un adolescent brûlés par la gelée, épuisés par l'insomnie et finalement à demi morts de faim ("La Piste des Soleils").

Partout, au cours de ces huit récits, Jack London déploie la même puissance d'un art étonnamment concret, près de la vie et qui ne laisse s'intercaler entre elle et lui aucune idée, qui ne lui impose aucune logique et d'aucune manière ne la transforme, ni ne la déforme. Cela est simple, direct, brutal même. Mais quelle impression de réalité! Et à quelle beauté atteint le style uniquement pour ne s'être chargé que de cette réalité et la laisser transparaître telle quelle, sans rien qui l'affaiblisse ni qui l'attire! Voici un homme qui ne veut pas mourir: "Épuisé par l'effort, il continue de lutter. Il ferma les yeux et se recueillit avec une précaution infinie. Il se raidit afin de se maintenir au-dessus de cette langueur qui léchait comme une marée montante toutes les profondeurs de son être. C'était bien une mer qui montait, nettoyait sa conscience petit à petit. Parfois, il était presque submergé, nageant dans l'oubli, d'une brassée qui faiblissait; puis, par une étrange alchimie de son âme, il trouvait une autre bribe de volonté et nageait avec plus de force".

Peut-être Jack London abuse-t-il parfois de cette puissance même; sa précision devient cruelle et ne nous épargne rien. Il ne choisit pas dans la réalité qu'il évoque; il n'intervient pas; mais nous laisse face à face avec elle, impitoyablement, et nous la subissons jusqu'au bout. Dans "La Piste des Soleils", par exemple, c'est à la fin une souffrance de suivre la course trop prolongée du couple en délire qui se grise de sa poursuite et s'y consume. L'étonnant réalisme de l'auteur excède plutôt les limites de notre sensibilité qui demande grâce en même temps que notre imagination. Mais ne nous plaignons pas de cet excès de force où s'épanouit l'originalité de Jack London.

Jack London mourut le 20 novembre 1916, dans son cottage de Glen Ellen. Le 19, se sentant fatigué, lassé infiniment, il avait confié à sa femme, à celle qu'il nommait si affectueusement "Mate Woman": "Je suis tellement déprimé par le manque de sommeil! Je vais me coucher. Grâce à Dieu", poursuivit-il, "tu n'as peur de rien".

Le lendemain il s'éteignait. Ses cendres furent jetées au vent proche Glen Ellen.

Mme Charmian London a écrit un beau livre à la mémoire de Jack London, son mari. Il éclaire de nombreux points de cette oeuvre où le romancier se raconta.

Damase POTVIN

LES CONFIDENCES DE LOUP LARSEN

Pour montrer la manière forte de Jack London, voici un extrait de son livre "Le Loup des Mers".

Mon intimité avec Loup Larsen s'accroît, si l'on peut nommer ainsi les relations susceptibles d'exister entre capitaine et matelot, ou mieux encore, entre roi et bouffon.

A ses yeux, je ne suis qu'une marotte et il m'accorde exactement autant de valeur qu'un enfant à son pantin.

Mon rôle est de le divertir. Et, tant que je le divertis, tout va bien. Mais, s'il lui arrive de me trouver ennuyeux, ou de tomber dans une de ces humeurs noires qui le prennent parfois, je suis immédiatement renvoyé à la cuisine. Encore dois-je alors m'estimer heureux de m'en tirer sain et sauf.

Personne à bord, qui ne craigne ou haïsse ce solitaire. Personne, non plus, qu'il ne méprise pas. On dirait qu'il se consume lui-même du terrible pouvoir qu'il possède et qui trouve, autour de lui, un déversoir insuffisant. Cet

homme est tel que le serait Lucifer, si cet esprit orgueilleux apparaissait sur la terre et venait vivre parmi nous.

L'isolement où se complait Loup Larsen a déjà, en soi, une influence fâcheuse, qui s'aggrave de la mélancolie particulière à la race scandinave.

Je comprends mieux, maintenant, connaissant Loup Larsen, les vieux mythes de la religion d'Odin. Les sauvages à peau blanche et à cheveux blonds, qui créèrent ce panthéon terrible, étaient pétris des mêmes fibres.

L'insouciance gaieté des Latins, si amoureuse du rire, est inconnue de Loup Larsen. Quand il lui arrive de rire, c'est une forme différente de sa férocité, et rien d'autre. Mais il rit rarement. Une sombre hypocondrie, qui a de profondes racines ataviques, constitue le fond de sa nature. C'est cette tristesse latente, fanatisée, qui a produit, chez les Anglais, l'Eglise Réformée et des êtres du type de Mrs. Grundy (1).

Mais la religion, qui est par elle-même une consolation, manque à Loup Larsen et l'abandonne à sa sombre humeur. Son matérialisme brutal constitue toute sa philosophie. En sorte que, quand il est envahi par ses idées noires, il ne peut que devenir diabolique.

S'il eût été un autre homme, j'aurais eu, ces jours-ci, pitié de lui. Comme j'entraîs, le matin, dans sa cabine, pour remplir son pot à eau, je le trouvai la tête enfouie dans ses mains. Ses épaules étaient secouées convulsivement, comme par des sanglots.

Je pensai qu'un chagrin formidable le déchirait. Et, comme je me retirais sur la pointe des pieds, je l'entendis grogner: "Dieu! Dieu! Oh, mon Dieu!" Mais ce n'était pas qu'il appelât Dieu à son secours. C'était une simple et banale exclamation qu'exhalait sa poitrine, un exutoire quelconque à sa douleur.

Au déjeuner il demanda aux chasseurs de phoques s'ils connaissaient, contre les maux de tête, un remède efficace. La souffrance qu'il éprouvait était telle en effet, et tellement empira, qu'à la fin de la journée il n'y voyait presque plus clair et, en dépit de sa force, chancelait en marchant sur le pont.

Je le soutins, pour le reconduire à sa cabine.

—Hump, me dit-il, ce mal est étrange... Je n'ai jamais été malade de ma vie. Jamais je n'ai souffert ainsi de la tête, sauf cette fois où j'eus la peau du crâne emportée, sur six pouces de long, par une barre de cabestan qui vint me frapper à l'improviste...

La crise dura trois jours. Loup Larsen était presque aveugle. Il souffrit comme souffrent les animaux sauvages et comme cela me semble être l'habitude sur les navires pareils au nôtre. C'est-à-dire solitaire, sans se plaindre et sans être plaint.

Ce matin, lorsque j'entraî dans sa cabine, pour lui faire son lit et savoir s'il n'avait besoin de rien, je le trouvai tout à fait remis. Sa table et sa couchette étaient jonchées de feuillets de papier, portant des chiffres et des graphiques. La boussole et l'équerre en main, il reportait ses calculs sur une grande feuille de papier calque.

Il me salua allègrement.

—Bonjour Hump! Ceci, à quoi je besogne, est une invention dont je suis l'auteur. Je procède à une dernière mise au point.

—Mais, demandai-je, de quoi s'agit-il?

—D'un procédé nouveau, destiné à faciliter le travail des navigateurs. Il réduit à presque rien les calculs nécessaires à la conduite d'un navire. Un enfant les réussirait!

"L'indispensable est seulement, dans la nuit sombre, de repérer au ciel une étoile. Il suffit alors de placer mon dispositif sur une carte astrale et de reporter, sur la table que j'ai établie, le chiffre des degrés que l'on a relevés. Vlan! Vous y êtes! Vous obtenez l'emplacement exact du navire."

La voix de Loup Larsen était toute joyeuse et ses yeux étincelaient, aussi bleus que la mer.

—Bigre! répondis-je. Vous devez être calé en mathématiques! Où avez-vous fait vos études?

—Nulle part hélas! Je n'ai jamais mis le pied dans une école. J'ai pioché tout seul... Mais, reprit-il brusquement, si j'ai travaillé à cette invention, n'allez pas croire que c'est par philanthropie, ni pour laisser mon empreinte sur le sable des temps!

Et il éclata d'un de ses horribles rires railleurs.

—Pas du tout! C'est afin de faire breveter mon procédé et d'en tirer du bon argent sonnante, qui me permettra de

me donner un jour plus de bien-être, de me payer une bonne, débauche, quand il me plaira, et de fainéanter à mon gré, tandis que de moins malins que moi continueront à trimer.

"Voilà quel fut mon but. Puis, aussi, il m'est agréable de réaliser ce que j'ai conçu."

—La joie créatrice... murmurai-je.

—Cela, je crois, s'appelle ainsi. La joie des vivants sur les morts, l'orgueil du ferment qui a grouillé congrûment...

Je levai les bras au ciel, en signe de désespoir devant cette perversité mentale obstinée, et m'occupai de faire le lit.

Loup Larsen, de son côté, se remit à reporter sur la grande feuille ses traits et ses mesures, avec une attention studieuse et une délicatesse de main que je ne pouvais m'empêcher d'admirer, et qui formait le plus bizarre contraste avec sa brutalité coutumière.

Quand j'eus terminé, je levai les yeux vers lui et le regardai avec une sorte d'inconsciente admiration. Cet homme était beau; c'était, si vous préférez, un beau mâle. Et le plus étonnant était la sérénité de son visage. On eût dit le reflet d'une pure conscience, le miroir d'une âme incapable de la moindre méchanceté.

C'était, en réalité, le signe d'une amoralité complète. La conscience de Loup Larsen était en repos, pour cette excellente raison qu'il n'avait pas de conscience.

Et je me pris à contempler, comme fasciné, ce colosse au teint bronzé, dont le profil, fraîchement rasé, avait la pureté d'un camée. Les lèvres, à la fois sensuelles et dures étaient pleines et charnues. Le nez, impérial et conquérant, avait quelque chose du bec de l'aigle, avec une régularité de lignes toute grecque ou romaine. Le masque entier était une incarnation de la force, mélancoliquement orgueilleuse et cruelle.

Cet homme m'intéressait malgré moi. Quel était-il exactement? Qu'était-il venu faire sur la terre? N'avait-il pas, comme j'en avais eu déjà l'impression, manqué sa voie, en se contentant d'être le maître obscur d'une goélette chassant les phoques?

Je ne pus garder pour moi mes réflexions et demandai à Loup Larsen:

—Ne pensez-vous pas, parfois, que vous avez raté votre vie? Bien conduite, la puissance énorme qui est en vous aurait pu vous mener haut, très haut. Dépourvu, comme vous l'êtes, de conscience et de moralité, vous auriez été un admirable meneur d'hommes. Vous auriez fait ramper devant vous tout un peuple.

"Et cependant vous êtes ici, à l'apogée de votre vie, vivant une existence sordide, parmi des brutes, sans autre satisfaction que celle d'une débauche crapuleuse, lorsque vous serez de retour à terre, sans autre avenir devant vous que de voir s'avancer un jour la décrépitude et la mort."

"Quelle malchance vous a, dès votre naissance, coupé ainsi les jarrets?"

Loup Larsen m'avait, jusqu'à la fin de mon discours, complaisamment écouté. Je me tus et, après avoir un instant réfléchi, comme s'il cherchait à se faire mieux comprendre, il me répondit.

—Hump, connaissez-vous la parabole du semeur qui s'en alla au hasard semer son grain? Si oui, vous devez vous souvenir qu'une partie du grain tomba, soit sur des endroits pierreux, recouverts seulement d'une légère couche de terre, soit parmi des ronces et des épines.

"Lorsque la semence eut levé, les premiers de ces grains, qui n'avaient pas de racines suffisantes, virent leurs pousses se faner au soleil et bientôt périr, calcinées. Les seconds, à peine levés, furent étouffés."

—Eh bien? demandai-je.

—Eh bien, je fus, moi aussi, au nombre des grains avortés!

Il rabassa les yeux sur ses calques et continua sa besogne. De mon côté, j'achevai la mienne. Lorsque j'ouvris la porte, pour sortir, Loup Larsen me retint.

—Hump, dit-il, écoutez-moi... Si vous prenez une carte figurant la Norvège et si vous vous donnez la peine d'examiner la côte Ouest de ce pays, vous y verrez figurée une creuse découpure, appelée Ronisdal-Fjord.

"Je ne suis point Norvégien, mais Danois. Danois étaient mon père et ma mère, et c'est en Danemark, à cent milles de cet endroit, que je suis né. Comment mes parents vinrent-ils, avec moi, s'établir sur cette froide crique, je l'ignore et ne l'ai jamais su. C'étaient de pauvres gens, complètement illettrés. Ils descendaient de générations non moins pauvres et illettrées qui, comme eux, labouraient la mer et, depuis une éternité de siècles, semaient leurs fils sur les vagues."

(1) Personnage symbolique aux idées étroites et mesquines.

La Fête des Arbres à Québec



Sur les Terrains de Jeux de Notre-Dame du Chemin, le 14 mai 1929.

S. H. le Maire de Québec, M. Oscar Auger, et le chef de police, Capitaine Émile Trudel, M. J. A. Roy, ingénieur forestier, MM.

Albert Santerre et Joseph Morin, membres du Comité
de la fête.

—Je vous ai dit maintenant tout ce que je connaissais de moi, et n'ai plus rien à vous apprendre."

—Est-ce bien certain? Est-ce là tout?

—Que voulez-vous de plus? reprit-il avec amertume. Voulez-vous que je vous parle de ma misérable enfance, n'ayant que du poisson pour toute nourriture et menant rude vie?

"Dès que je pus me traîner, je montai sur un bateau. Mes frères aînés partirent au loin, l'un après l'autre, sur les mers profondes, et ne revinrent jamais. Moi, dès dix ans, l'âge mûr! je fus embarqué, comme mousse, sur de vieux sabots qui faisaient le cabotage. Un dur travail et des traitements plus durs encore furent mon lot. Les coups étaient souvent mon lit et mon pain, et la seule façon de me parler. La crainte, la souffrance et la haine furent les seules impressions de mon âme d'enfant.

"Temps maudit, auquel répugne mon souvenir Une folie, quand j'y songe, me monte encore au cerveau! Il y a certains de ces capitaines-caboteurs que j'ai mille fois rêvé de retrouver et de tuer, quand j'eus atteint l'âge d'homme, avec sa force. Mais alors les fils de ma vie m'avaient entraîné loin de là.

"Je suis pourtant, il y a peu d'années, retourné une fois sur cette terre exécrée. Malheureusement, tous mes anciens tortionnaires étaient morts. Sauf un seul, un second jadis, qui était devenu capitaine. Je le mis en une telle marmelade qu'il en a jusqu'à la fin de sa vie à demeurer estropié."

—Mais où et comment avez-vous appris à lire et à écrire?

—Ce fut quand, au bout de deux ans, je passai dans la marine anglaise. Mousse de cabine à douze ans, mousse en titre à quatorze, novice à seize, matelot à dix-sept et finalement cuisinier. Telle fut mon ascension solitaire et lugubre, livré à moi-même, sans aide morale ni sympathie aucune.

"Tout ce que je connais, je l'ai appris par mes propres moyens: art de la navigation, mathématiques, philosophie, littérature, et que sais-je encore? Cela m'a conduit, com-

me vous le dites, à être, à l'apogée de ma vie, maître et propriétaire d'un navire, avec, devant moi, la perspective du déclin et de la mort. C'est bien piètre, n'est-ce pas? Comme le grain semé sur un sol pierreux, j'ai, faute de racines suffisantes, été brûlé par le soleil."

—La chance, répondis-je, évidemment vous a manqué. La chance qui, nous enseigne l'histoire, a élevé parfois des esclaves-nés jusqu'à la pourpre.

—Oui, oui, je sais cela... Mais nul ne crée la chance, et l'occasion favorable m'a fait défaut. Tout ce que l'on peut faire est de la reconnaître quand elle vient à vous. Ce fut le cas du Corse à cheveux plats, qui fut empereur de France. J'ai ébauché des rêves aussi grandioses que les siens. Mais la chance n'est pas venue. Les ronces seules, je vous dis, ont levé autour de moi et m'ont étouffé!

"Hump, vous le voyez, j'ai été confiant envers vous. Et je puis vous affirmer, sans crainte d'être démenti, que vous en savez maintenant plus long sur mon compte qu'aucun autre homme vivant, si ce n'est mon propre frère."

—Qui est ce frère? Que fait-il et où vit-il?

—C'est le dernier survivant de tous mes frères. Il commande, comme moi, à un navire qui chasse les phoques, le **Macédonia**. Sans doute le rencontrerons-nous sur la côte du Japon. Ses hommes l'appellent "Larsen-la-Mort".

—Larsen-la-Mort! m'écriai-je involontairement. Vous ressemble-t-il?

—Oh! d'assez loin. C'est un animal sans cerveau. Il a toute ma... ma...

... brutalité, suggérai-je.

—Justement! Merci d'avoir dit le mot. Il a toute ma brutalité, mais sait à peine lire et écrire.

—Et il n'a jamais, comme vous, philosophé sur la vie?

—Jamais... Il n'en est que plus heureux, dans son existence solitaire! Il ne songe pas à l'horreur de son sort... Mon tort, à moi, est d'avoir mis le nez dans les livres et d'y avoir appris à penser.

PAR LE HAUT.....

Depuis trois ans, un groupe de professeurs, canadiens-anglais de la province d'Ontario vient, chaque été, à Québec étudier et pratiquer la langue française.

Sous la direction de M. Jenneret, professeur de langues à l'Université de Toronto, ces dames et ces messieurs suivent assidûment des cours de français à Sillery. L'honorable M. Cyrille-F. Delâge, surintendant de l'Instruction Publique, à qui revient la grande part de mérite de cette noble initiative, a voulu par là établir de nouveaux liens de cordiale entente entre les deux éléments nationaux de ce pays.

Déjà des centaines de professeurs ontariens ont pû goûter ainsi le charme irrésistible de la vieille cité de Champlain. Et déjà ces relations intellectuelles ont produit des effets salutaires sur le commerce social et pour la bonne entente dans le domaine des affaires.

Nous entrevoyons dans cette démarche clairvoyante et si profondément utilitaire les plus durables résultats. La connaissance mutuelle des deux langues maîtresses en ce pays, comme dans le monde, permet aux Canadiens-français et Anglais de mieux réunir leur pensée et leur force pour le bien général de la nation.

Tant il est vrai que rien ne vaut les liens qui nous unissent par le haut, c'est-à-dire par l'intelligence et par le coeur.

Alphonse DESILETS.

Académie Commerciale de Québec

(Affiliée à l'Université Laval le 15 juin 1928)

PENSIONNAT et EXTERNAT

Sous la direction des Frères des Ecoles Chrétiennes

Le concours de professeurs distingués et des succès constants aux examens attestent la solidité de l'instruction qui y est donnée.



Cours Primaire (6 ans)

(Pour les enfants de 8 ans ou plus)

Le programme de ces classes ressemble sensiblement à celui de la Commission scolaire, sauf une attention plus grande donnée aux chiffres et à l'anglais. L'enfant qui aurait fait ces classes à l'Académie Commerciale serait mieux préparé à notre Cours Secondaire.

Cours Secondaire (6 ans)

Le but de ce cours est de donner au jeune homme qui en parcourt le cycle, une culture générale, par l'étude des littératures française et anglaise, des mathématiques, des sciences, de la philosophie, de l'apologétique, de l'histoire universelle et des matières commerciales : — comptabilité, correspondances française et anglaise, droit commercial, économie politique, dactylographie, sténographie bilingue, et pratique du BUREAU COMMERCIAL.

L'Université Laval contrôle le Cours Secondaire par des examens portant sur les principales matières des classes de Troisième, de Seconde et de Première. Elle délivre un parchemin dit "DIPLOME D'ETUDES SECONDAIRES COMMERCIALES."



LE BUREAU COMMERCIAL

Pendant cinq ans, l'élève étudie la comptabilité des marchands et celle des entreprises industrielles. Les méthodes les plus modernes sont en usage.

L'élève est d'abord initié aux principes fondamentaux de cette science, puis, à l'aide de formes commerciales, applique ces principes dans une série pratique du commerce d'un marchand.

Deux autres séries familiarisent l'élève avec le commerce organisé soit par une société anonyme ou en nom collectif, soit par une compagnie à capital-actions.

Une théorie assez complète et de nombreux problèmes sur les Sociétés et les Compagnies achèvent de donner à l'élève les connaissances nécessaires à un bon teneur de livre ou le préparent à suivre avec profit un cours supérieur de Commerce.

Cours Supérieur de Commerce (2 ans)

Depuis 1924 un Cours Supérieur de Commerce est établi à l'Académie Commerciale en faveur des jeunes gens qui ont terminé leurs études secondaires.

Le programme du cours, fixé par l'Association Générale des Comptables du Canada, conformément à sa charte Fédérale du 6 juin 1913, se répartit en deux cycles, et est contrôlé par deux examens déterminant les points voulus pour l'obtention du diplôme de l'Association conférant le titre de "Certified General Accountant". (C. G. A.)

Cours Abrégé

Ce cours a été établi pour répondre à des besoins réels. Un certain nombre de jeunes gens, parfois bien doués mais un peu âgés, ne peuvent faire un cours complet et désirent cependant se créer une situation convenable dans le commerce : ce cours vient à leur aide.

Quatre classes dites "commerciales" ont été ouvertes pour permettre à ces jeunes gens d'acquérir des connaissances suffisantes en français, anglais, arithmétique, comptabilité, sténographie, dactylographie, correspondances française et anglaise. Ils ont accès au Bureau Commercial comme les élèves du Cours Secondaire.

Un CERTIFICAT est accordé aux élèves finissants de ce Cours qui ont conservé 60 % des points des derniers examens.

L'ÉCHO MUSICAL ET ARTISTIQUE

Par J. H. PHILIPPON, avocat

N. B. — Nous recevrons avec plaisir toutes les informations que l'on voudra bien nous adresser, et qui seraient de nature à faire connaître les organisations musicales ou artistiques de chez-nous. Il est cependant bien entendu que ces informations seront ignorées si elles contiennent quelque chose d'offensif pour qui que ce soit.

ELU PRESIDENT.

M. Henri Gagnon, organiste à la Basilique Notre-Dame de Québec, et professeur à l'école de Musique de l'Université Laval, vient d'être élu président de l'Académie de Musique de Québec, pour un terme de 3 ans.

Le nouveau titulaire succède à M. Arthur Laurendeau, maître de chapelle de la Basilique de Montréal.

Les autres élections donnent les résultats suivants:

Vice-Président: M. Frédéric Pelletier, maître de chapelle à l'Eglise St-Jacques de Montréal.

Secrétaire: M. Edouard Lebel, de Montréal;

Secrétaire-Adjoint: M. Hermann Courchesne, de Québec;

Trésorier: M. J. Arthur Paquet, de Québec.

A Monsieur le Président Gagnon, le Terroir offre ses plus cordiales félicitations.

PRIX D'EUROPE:

M. Jean-Marie Beudet, organiste de Saint-Dominique, vient d'obtenir ce prix tant convoité. La bourse est de \$3,000.00 et donne le privilège d'aller étudier deux ans en Europe.

M. Beudet n'a que 21 ans. Ancien élève du collège de Lévis et du Séminaire de Québec, sa formation classique est complète. Et sa formation musicale fut dirigée par des professeurs d'une compétence reconnue: M. l'abbé Alphonse Tardif du collège de Lévis, MM. Henri Gagnon et Robert Talbot.

M. Beudet, a donc tout ce qu'il faut pour devenir un maître.

Nous le félicitons de ses succès, et lui souhaitons pour l'avenir tous ceux que laissent prévoir ses brillants talents.

LE 24 JUIN ET LE RADIO:

La Fête Nationale des Canadiens-Français a été marquée cette année par plusieurs belles réjouissances ou démonstrations publiques, dont une grande manifestation patriotique au radio. De neuf heures à 11 heures, dimanche soir le 23, le poste CHRC a irradié de la musique d'orchestre, des airs canadiens par orchestre, et des chansons canadiennes.

Nous avons suivi avec un vif intérêt ce programme de musique agréable, classique, ou semi-classique. Il serait superflu d'énumérer ici les pièces exécutées dimanche soir, et que toute la population applaudissait — en silence. Disons que les artistes locaux ont raison d'être satisfaits de leurs succès.

Et nous sommes heureux de souhaiter qu'on nous donne plus fréquemment des concerts comme celui-là, agréables et instructifs, parce que remplis de belle et bonne musique.

L'HARMONIE DE BEAUPORT.

Nous sommes heureux d'attirer l'attention de nos lecteurs sur une organisation musicale fort active, et dont le but est de récréer nos gens, en leur faisant écouter de la belle et bonne musique. Nous voulons parler de "L'Harmonie de Beauport".

Cette Fanfare compte au-delà de trente musiciens. Fondée depuis 75 ans, elle s'est maintenue sans interruption jusqu'à ce jour, et a toujours marché de succès en succès.

On nous fait remarquer qu'il y a une quinzaine d'années lors d'un concours tenu entre toutes les Fanfares de la Province, L'Harmonie de Beauport obtint l'honneur du premier prix.

Elle jouit d'une bonne renommée sur toute la Côte de Beauport. Ainsi, annuellement le 26 juillet, au Sanctuaire de Ste-Anne, à Beauport, c'est elle qui a l'insigne honneur de rehausser par la musique l'éclat exceptionnellement brillant des fêtes en l'honneur de la Grande Thaumaturge.

En outre, elle donne sur semaine, pendant la belle saison, de nombreux concerts à Beauport. Ces concerts sont fort goûtés, et partant, attirent toujours des auditoires considérables, composés de citoyens de Beauportville, et de toute la Côte.

On remarque avec bonheur que chaque programme exécuté, comporte le choix d'oeuvres classiques. Il y a très peu de place, nous dit-on, pour la "musique populaire".... ou le jazz américain. L'Harmonie de Beauport veut avant tout donner de la bonne musique, et partant, développer ou stimuler le goût musical. A ce seul titre, ne mérite-t-elle pas nos plus chaleureuses félicitations.

Ajoutons que pour fins d'exercices militaires, elle devient, deux mois par année, la Fanfare du Régiment de Québec, mais elle conserve quand même son caractère d'organisation paroissiale. Ainsi, elle se fait un devoir et un honneur de prendre une part active aux fêtes ou démonstrations publiques de Beauportville.

On nous dit que ce Corps musical est à préparer un programme très intéressant pour les débuts de septembre. Nous aurons probablement l'occasion d'en connaître les détails d'ici peu de temps, et nous en reparlerons.

En terminant, souhaitons que cette Fanfare continue son bon travail, et son oeuvre d'éducation musicale au sein des braves populations de la Côte de Beauport. Et demandons-nous pourquoi d'autres villes ou villages ne fonderaient-ils pas, ici et là, dans la Province, à l'exemple de Beauportville, des corps de musique, propres à égayer sainement nos gens, et à développer leur goût artistique?

LES PARENTS DEVRAIENT Y VOIR?.....

Les vacances... Tout le monde ne parle que de vacances... C'est juillet... il fait chaud... trop chaud pour étudier... pour travailler...

La gent écolière, du fait qu'elle n'est pas seule à parler vacances, s'en autorise pour ne rien faire du tout, non pas une semaine, un mois, mais de juin à septembre... Après dix mois de labeurs continus, elle a bien mérité, — pense-t-elle, — de faire un peu de paresse intellectuelle, de gambader comme bon lui semble, de courir les plages comme font les parents, les amis...

D'ailleurs, en fin d'année scolaire, n'a-t-elle pas été couronnée, chargée de prix, félicitée et adulée, et ses grands diplômes ne sont-ils pas significatifs de "science"?... Alors, à quoi bon étudier d'avantage?...

Un bon vieux professeur avait l'habitude de dire à ses jeunes élèves : "mes petits amis, quand il s'agit de formation intellectuelle, — ou si vous aimez mieux — d'ameublement de vos esprits, il n'y a jamais de vacances"...

Le mot était peut-être un peu sévère, mais ne contient-il pas tout au moins une leçon et un enseignement?... Pourquoi trois mois ou même quatre, passés sans ouvrir un livre, sans toucher son piano ou son violon, sans faire tels ou tels exercices de chant?...

Voici par exemple, une jeune musicienne, diplômée en juin dernier. Sous prétexte qu'elle est en vacances, elle a mis de côté le piano pour l'été. "En vacan-

ces, on n'étudie pas... dit-elle, avec un air assuré." D'ailleurs, elle n'a pas trop de temps pour le cinéma, la danse, le tennis, l'équitation...

Qu'advient-il de son talent musical? Elle oublie comme insensiblement les leçons apprises, son doigté jamais en exercice devient inhabile, son goût de la belle et grande musique disparaît, la peur de l'effort intellectuel naîtra sans qu'elle le réalise, et dès l'automne il lui paraîtra impossible de reprendre les "études" difficiles qui l'auraient faite bonne musicienne. Avouons-le, cette jeune fille a perdu le souci de sa formation musicale, et comme tant d'autres dont l'histoire est la même, elle ne sera jamais une personnalité dans le monde musical, malgré ses réels talents. Si encore elle ne joue pas que du jazz... toute sa vie...

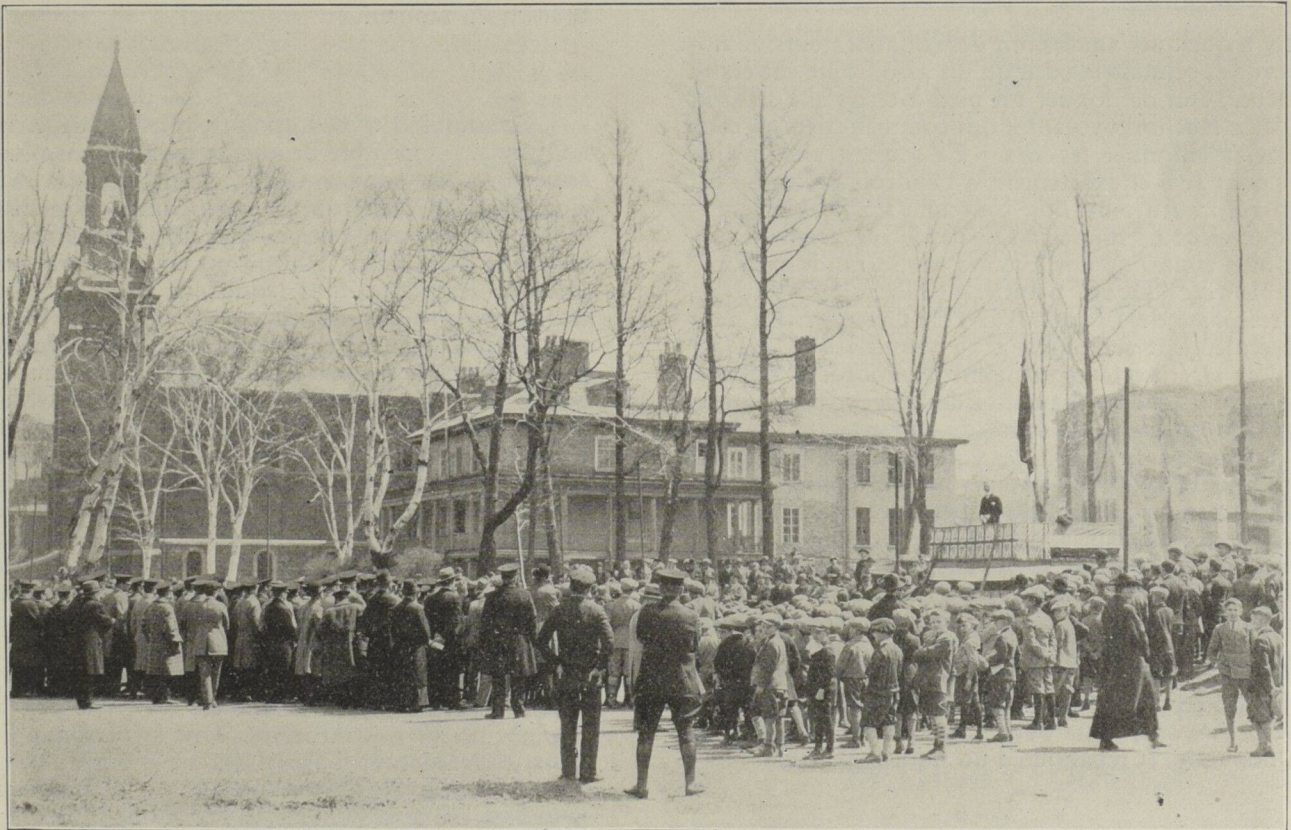
Il est pourtant facile d'organiser nos vacances de telle sorte que nos diplômées conservent l'entrain intellectuel qu'elles avaient au couvent...

Il suffit de faire, même pendant les vacances, la part de l'intelligence et celle de la récréation; une heure d'études sérieuses, chaque jour, empêcherait d'oublier les leçons et conserverait à "nos jeunes musiciennes" le goût et la volonté d'être véritablement, un jour, de bonnes et intéressantes musiciennes.

L'idée vaut, pour le jeune violoniste, pour le chanteur, bref, pour la gent écolière en général.

Ceci n'est pas une leçon... car en vacances... à moins que les parents y voient, on ne veut pas apprendre de leçons?...

MAIS LES PARENTS DEVRAIENT Y VOIR.



LA FETE DES ARBRES A QUEBEC, sur les Terrains de jeux de Notre-Dame du Chemin, le 14 mai, 1929.— Discours de l'hon. Hector Laferté, Ministre de la Colonisation.

CHEZ NOS MEMBRES

Quelques Notes d'Actualité

La Société des Arts, Sciences et Lettres recrute ses membres dans toutes les classes de la société, chez les professionnels aussi bien que chez les négociants, de même que les fonctionnaires publics. Quand l'un de ceux-ci est l'objet d'une attention spéciale, soit à cause d'un succès, d'une promotion ou d'un changement notable quelconque dans ses activités, changement qui est d'intérêt public, nous nous faisons un devoir de signaler le fait à nos amis. Nous avons donc appris avec infiniment de plaisir que M. Maurice Boisvert, avocat, a été élu récemment président du Jeune Barreau de Québec. "Aux hommes bien nés, la valeur n'attend pas le nombre des années", dit un vers célèbre. Bien que jeune encore, M. Boisvert se signale à l'attention publique par sa science légale et aussi par son grand sens pratique des affaires. Nous le félicitons donc, comme nous félicitons aussi ses confrères du Jeune Barreau : le premier, pour l'honneur qui lui échoit, et les autres, pour le choix de ce nouveau président. Nul doute que, sous la direction de celui-ci, les activités du Jeune Barreau seront manifestes au cours de la prochaine saison et qu'à de nombreux dîners-causeries ou autres manifestations du genre, ils sauront fraterniser et s'amuser tout en s'instruisant.

* * *

Il y a quelques années, un des collaborateurs de notre revue exprimait le voeu qu'un aérodrome fût établi à Québec, afin de donner un pied-à-terre, si l'on peut dire, aux machines volantes qui commençaient, à cette époque, à sillonner les airs. Ce souhait s'est réalisé après cinq ans, et exactement à l'endroit préconisé par notre ami. Aujourd'hui, c'est une Ecole Aéronautique que vient de fonder à Québec le Dr. Louis Cuisinier, bien connu de nos lecteurs par sa randonnée mémorable avec "Duke" Schiller, Thibeault et Vachon, à la rescousse du Bremen, sur l'île Greenley. La nouvelle école tient ses bureaux au numéro 408 rue St-Jean, et ses directeurs utilisent l'aérodrome du chemin Gomin, sur les hauteurs de Sillery, pour initier les jeunes aviateurs au secret de leur nouveau métier. Nous sommes heureux de voir l'un de nos amis, M. Emile Boiteau, N. P., occuper la charge de secrétaire-trésorier de l'Ecole Aéronautique de Québec. L'avenir est aux jeunes, dit-on, et c'est pourquoi nous sommes convaincus qu'avec l'esprit d'initiative qui le distingue, M. Boiteau saura faire honneur à cette nouvelle charge. Comme secrétaire du comité de rédaction du "Terroir", M. Emile Boiteau a aussi à coeur la bonne renommée de notre revue et nous sommes assurés que, grâce à lui et aux autres collaborateurs de notre revue, celle-ci ne pourra que devenir de plus en plus populaire et répandue d'un numéro à l'autre.

* * *

Il y a des hommes de lettres inconnus, ce qui peut paraître tout d'abord un paradoxe, mais nous allons prouver ce que nous venons d'avancer. Il ne s'agit pas

ici d'oeuvre posthumes ou de la révélation d'un pseudonyme, mais d'un de nos amis, chargé de lettres, mais ignoré, croyons-nous, de la foule et même de la plus grande partie de nos lecteurs. Nous voulons parler de M. Onésime Gagnon, C. R. au Barreau de Québec, qui, depuis plus d'un an, occupe la charge de secrétaire du Club Canadien de Québec et sur lequel on ne manque jamais de jeter l'oeil lorsqu'on a besoin d'un homme capable de rédiger aussi bien un procès-verbal que de préparer un factum.

* * *

Notre Premier Québec du présent numéro rappelle brièvement la leçon qui se dégage du Congrès Marial tenu à Québec au cours de juin dernier. Au cours de ce congrès, l'on a entendu, à l'Université Laval, maints orateurs sacrés qui sont venus chanter les louanges de la Vierge Marie. L'un de ceux-là, M. l'abbé Antonio Lacasse, poète bien connu et apprécié, a donné lecture d'un admirable poème, à l'une des séances de ce congrès. Chaque fois qu'un événement religieux important s'élabore, nous voyons l'humble curé de St-Apollinaire s'adresser aux Muses pour les prier de l'inspirer, afin qu'il puisse faire vibrer comme il convient les cordes harmonieuses de son coeur sensible, pour la célébration du moment.

* * *

L'honorable Ernest Lapointe, ministre de la Justice à Ottawa, — membre de notre société depuis plusieurs années, — est venu à Québec faire entendre sa voix éloquente, au cours du Congrès Marial. Le discours qu'il prononça au Manège Militaire, devant une foule recueillie d'au moins 10,000 personnes, constitue une pièce de résistance dans laquelle il a exprimé sa foi catholique profonde et exposé de façon lumineuse la part prépondérante que doit prendre, dans l'éducation des peuples, la formation chrétienne, sans quoi c'est bientôt l'anarchie qui règne. L'honorable M. Lapointe fait honneur à son pays, à sa race et à son nom, dans toutes les circonstances où il est appelé à figurer. Il est sorti des rangs du peuple et a gravi jusqu'aux cîmes avec les seules forces de ses ailes. Il appartient aujourd'hui à la noblesse intellectuelle de la race. Nous sommes fiers de lui et lui souhaitons de nouveaux lauriers.

* * *

Un nouveau conférencier s'est révélé, le printemps dernier, parmi nos membres, dans la personne de M. Ernest Légaré, tout d'abord devant le bureau de direction de notre Société et, plus tard, en présence des membres d'une section de la Société St-Jean-Baptiste de Québec, où il a prononcé une causerie remplie d'à-propos et d'humour sur le français que parlent quelquefois ceux qui font du service militaire et qui traduisent de trop près les instructions et les comman-

dements de cet art. Le major Légaré, qui est instructeur du C.O.T.C. Laval, a toujours été un fervent des exercices militaires et il a même préparé, pendant ses heures de loisir, un mémoire d'instruction pour les officiers de l'infanterie. Ce travail est sous considération au département de la Défense Nationale, à Ottawa, et nous espérons qu'il sera approuvé et mis entre les mains des officiers qui ne sont pas familiers avec la langue anglaise, afin de leur faciliter la tâche et de leur permettre de décrocher plus facilement leur brevet de capacité.

* * *

Les "Prévoyants du Canada", fondés il y a 20 ans, viennent de distribuer leurs premières rentes viagères. Les rentiers de la première heure se sont partagé la somme de \$321,237.37. La rente versée est de \$85.86 par part, c'est-à-dire que chaque prévoyant qui avait souscrit, pendant l'espace de 20 ans, la somme de \$80.00, a reçu, dès la première année, une rente supérieure à tout ce qu'il avait déboursé. Nous nous réjouissons du succès remporté par les Prévoyants du Canada, la seule compagnie à fonds social au Canada, qui fait une spécialité d'un fonds de pension, et nous en félicitons tout particulièrement son créateur, M. Antoni Lesage, gérant général, qui est l'âme de cette organisation et qui l'a conduite au succès.

* * *

Les derniers remaniements ministériels ont aussi amené quelques légers changements dans l'administration de certains départements. Ainsi notre ami M. J.-Arthur Paquet, depuis près de 40 ans attaché au département de l'Agriculture comme comptable en chef, a pris sa retraite pour consacrer toutes ses activités à la Coopérative Fédérée de Québec, dont il est le gérant général. M. Paquet n'a laissé que des amis au département de l'Agriculture et, grâce à son activité débordante, son éternelle jeunesse, son entregent inimitable, nous sommes convaincus que la Coopérative Fédérée va se développer encore plus rapidement et obtenir des succès de plus en plus marqués.

* * *

La Commission d'Urbanisme et de Conservation, qui a été créée à Québec, commence à faire sentir son existence et déjà ses décisions ont eu pour effet d'empêcher certains vandalismes, comme aussi d'arrêter la construction de certains édifices qui eussent défiguré la capitale. L'honorable sénateur P.-J. Paradis, l'un de nos amis, est président de cette commission, et pour quiconque le connaît quelque peu, l'on reste assuré qu'avec lui la Commission d'Urbanisme ne pourra que rendre de grands services à la cité de Québec. En effet, M. Paradis est un homme de bon goût, qui a beaucoup voyagé et dont le jugement sain est reconnu de tous ceux qui sont venus en contact avec lui. Cette commission a déjà tenu plus de 20 séances et elle élabore actuellement un plan d'ensemble de ses activités futures, afin de travailler à la conservation du vieux Québec et à l'embellissement des endroits où il y a encore possibilité de faire pénétrer les préceptes de l'urbanisme. Souhaitons qu'avant longtemps la capitale de la province de Québec, comme la capitale du Dominion, sera largement subventionnée des pouvoirs publics, ce qui lui permettra de mettre en oeuvre

plus rapidement le plan qu'elle aura tracé. Déjà, le gouvernement fédéral vient de voter \$50,000 pour réparer quelque peu nos fortifications. Le gouvernement de Québec tiendra sans doute à honneur de contribuer aussi à l'embellissement de la capitale.

* * *

Notre ami, M. Damase Potvin, présentait tout récemment à ses amis un nouveau-né, sorti de son cerveau fécond: "Zigzags sur la Côte et dans l'Île". Chaque année, le ministre des Terres et Forêts, l'honorable Honoré Mercier, visite une partie de la province de Québec, en compagnie de quelques chefs de services de son département et des correspondants parlementaires de la session. L'été dernier, cette randonnée s'est faite sur la Côte Nord et à l'île d'Anticosti. M. Damase Potvin en profitait pour annoter soigneusement tout ce qu'il vit et entendit, puis aidé des nombreux souvenirs historiques qu'il possède sur toutes les parties de la Province, il a pu écrire une brochure de lecture facile et instructive qu'accompagnent de nombreuses photographies. Nous avons parcouru avec délectation ce petit travail et nous sommes convaincus qu'il est de nature à mieux faire connaître et apprécier les nombreuses richesses naturelles et les beautés pittoresques que recèlent notre Bretagne canadienne et l'empire de feu Louis-Olivier Gamache.

* * *

La célébration de la fête nationale des Canadiens français, à Québec, a remporté un succès manifeste, le 24 de juin dernier, et nous sommes heureux d'en féliciter tout particulièrement notre bon ami, M. Louis-A. Pouliot, président général, qui s'est dévoué pour organiser cette fête. Il est entendu qu'il a été secondé de façon remarquable par une foule de collaborateurs, mais c'est le président qui doit tout coordonner, penser à tout, voir à tout et qui est responsable du succès ou du fiasco d'une fête semblable. Notre ami Pouliot, qui a déjà fait sa marque au Barreau de Québec et dont la science légale est aujourd'hui reconnue et appréciée par la magistrature assise, gravite lentement mais sûrement vers les sommets auxquels aspire tout fils de Thémis bien-né, qui aime sa profession et est doué de quelque ambition. Nous suivons son ascension avec intérêt et nous espérons qu'avant bien des années nous aurons le plaisir de lui adresser de nouvelles congratulations.

J.-ROBERT TALBOT, B.S.

VIOLONISTE-COMPOSITEUR

Professeur et Secrétaire de l'école de Musique de l'Université Laval
Membre de la Société Française de Musicologie (Paris)
Brevet d'enseignement de l'Académie de Musique.

192, RUE ST-CYRILLE

QUEBEC

Téléphone 6070

ARTHUR CLOUTIER

Entrepreneur de Pompes-Funèbres — Embaumeur Diplômé.
Chambre Mortuaire à la Disposition des Familles.
Corbillard Automobile.

252, RUE D'AIGUILLON,

QUEBEC

600,000 FRANCS PAR MOIS

Par J. DRAULT

(Suite de la dernière livraison)

Il lui expliqua le cas que le maître clerc écouta en ouvrant de grands yeux. Une heure après, celui-ci apportait à son patron le projet de contrat contenant toutes les clauses conditionnelles imposées par l'associé de Peter Golden et acceptés par Galupin.

En donner le texte serait répéter tout ce que nous venons d'exposer, en un style de formulaire toujours difficile à saisir pour les non-initiés.

Le surlendemain, Durand et Galupin convoqués arrivèrent chez le notaire. Ils étaient accompagnés de l'inévitable Colchester. Lecture leur fut faite du projet qui fut immédiatement transcrit sur timbre et qu'ils signèrent.

Séance tenante, Durand demanda à Galupin :

—Voulez-vous que je vous verse le premier mois devant M, le notaire ?

—C'est pas le refus, acquiesça Galupin les yeux brillants de joie, les mains tremblantes.

Durand tira un carnet de chèques de sa poche. Avant d'inscrire la somme, il demanda encore :

—Voulez-vous 600,000 francs net, ou 599,000 francs, puisque je vous ai donné 1,000 francs l'autre jour ?

—Comme vous voudrez.

—Il m'est égal à moi de ne pas vous compter ces 1,000 francs et de vous donner 600,000 francs.

—Alors, vous gênez pas ! Tant plus qu'il y en aura...

—*All right!*

Et Durand remit le chèque à Galupin en lui disant :

—Vous rendrez compte à Colchester qui vérifiera vos dépenses et vous suivra partout où vous irez. Mais il ne vivra pas à votre compte.

—Oh ! je peux le nourrir, proposa aimablement Galupin.

V

LA VIE CHIC

Seul avec Colchester — car Durand les quitta presque tout de suite, — Galupin lui remit le chèque en lui disant :

—Le mieux sera, je crois, que vous le touchiez vous-même. Moi, je ne sais pas comment que ça se pratique. Vous me donnerez au fur et à mesure.

—*All right!* Faut-il toucher de suite ?

—Oui. Vu que je suis pressé d'entamer. Je connais un petit complet qui me fait envie depuis six mois, figurez-vous...

—Où ça, *if you please*, le petit complet ?

—Aux Galeries Diderot, près de la gare de Lyon.

—*Aoh!* *Yes!* Cette gare par où je ne suis pas parti, à cause de vous.

Et Colchester eut un petit ton mélancolique.

—Vous regrettez de n'être pas allé là-bas avec les Peter Machin ?

—*Yes!* J'étais attaché à vos pas, à présent.

—On ira. On a de la galtouse. On ira partout. Même vous nous indiquerez.

—Vous êtes bon, déclara Colchester.

—Je suis riche. Tout simplement.

—Alors, nous allons aux Galeries *Diderotte*.

—*Yes!* Je veux dire : oui.

—Faut-il arrêter un taxi ?

—Pourquoi faire ? Il y a le tramway !

—Vous aurez du mal à faire vos dépenses, avec le tramway.

—Que c'est-y bête ! J'oubliais que je suis au pognon. C'est ça, mon vieux Colchester, arrêtez un taxi.

—Le temps que vous essayerez le complet, j'irai toucher le chèque...

—C'est ça. Ohé ! chauffeur !

Galupin hélait un taxi dont le conducteur hésita à s'arrêter, sans doute à cause de la tenue prolétarienne du graisseur. Ce dernier l'interpella :

—Eh ben ! Quoi ! Crème d'andouille !

Et montant dans la voiture, il déclara :

—On a du pèse, mon vieux ! Montez donc, cher Monsieur Colchester. Et toi, écraseur, aux Galeries Diderot.

—Mince ! fit le chauffeur. C'est donc la paye, aujourd'hui ?

—Un peu, mon neveu ! clama Galupin.

Devant les Galeries Diderot, tout près de la gare de Lyon, le taxi s'arrêta devant un magasin de confections pour hommes, dans les devantures duquel se dressaient des mannequins vêtus de complets et portant de grands écriteaux affichant des prix d'un marché incroyable. Il en était qui arboraient des habits de terrassiers, de mécaniciens et aussi des uniformes du P.-L.-M. Mais, tout de suite, le regard de Galupin se porta sur le complet gris qu'il apercevait dans ses rêves depuis six mois et qui était, d'ailleurs, d'un goût déplorable. Accroché à l'un des boutons du veston, l'écriteau portait un chiffre 45 énorme et un 95, à côté, minuscule. Ah ! les prix d'avant-guerre !...

Sûr que cette merveille était toujours à vendre et ne lui échapperait pas, il jeta les yeux sur le compteur du taxi et lut : 2 fr. 25.

—Mâtin, fit-il. Il est détraqué, ton fourbi, ou alors, t'as donné un coup de pouce... T'auras que deux ronds de pourboire.

—T'es pas large des épaules ! fit le chauffeur en prenant le ton de son client.

Sur les cent sous que lui remit Galupin, l'homme rendit 2 fr. 50 et affirma n'avoir pas de monnaie...

—Tu la connais ! fit le graisseur impitoyable. T'as bien encore trois ronds ! Fouille-toi, vois un peu.

—Je allé toucher le chèque ! J'aperçois un *Crédit Lyonnais!* déclarait au même instant M. Colchester qui ne songeait qu'à son office de trésorier-payeur et ne pénétrait que difficilement la saveur de ce dialogue

parigot et familier qu'échangeaient le chauffeur et le graisseur.

La réflexion du secrétaire de M. Durand ramena Galupin au sentiment de sa nouvelle situation.

—Garde les trois ronds, fit-il. J' suis au-dessus de ça! Je l'oublie toujours. J'ai pas de tête, décidément.

Et il cria à M. Colchester qui s'éloignait :

—Vous me retrouverez au rayon des complets pour hommes.

—Yes! Go!

Galupin entra dans le magasin, essaya le complet qui ne lui allait pas, en trouva un de même nuance qui lui allait à peu près, moins le pantalon qui faisait un peu accordéon du genou aux talons et déclara au sujet de cette imperfection :

—J'aime autant ça. Je n'aurai pas l'air d'avoir regardé au drap. C'est plus cossu.

Il déclara vouloir garder ce costume sur lui, sa situation lui permettant d'être endimanché tous les jours.

M. Colchester arrivait avec l'argent. Ce fut lui qui paya les 45 fr. 95. Il demanda ensuite :

—Que faisons-nous?

—Je rentre chez moi, dit Galupin. Voulez-vous déjeuner avec nous? Puisqu'aussi bien on est destiné à vivre un peu ensemble, pas vrai?

—Yes! Je volé bien.

—Vous n'allez pas trouver un local aussi rupin qu'à votre hôtel de là-bas.

—Je avé crié des journaux à New-York dans le jeune temps de moi... Alors, je souis habitué au purée.

—Ce qu'il y a de bon, avec vous autres Américains, dit Galupin, c'est que vous avez tous eu des commencements difficiles et que vous ne vous épatez de rien. On est à l'aise avec vous. Est-ce que M. Durand a eu, lui aussi, des débuts dans la purée?

—No. Lui, c'est le milieu de la vie qui a été dans la purée. Il est né riche, en France, d'un père magistrat. Il voulu être poète. Il avé bouloté l'héritage paternel d'une manière réellement distinguée, en imprimant des volumes de poésie, amour, petits oiseaux, coeur et chaumière, forêts, labourage, rêveries et autres choses. Ruiné, il avé parti pour le Amérique où il avé cherché de l'or, gardé les vaches à cheval, vendu du cochon et ensuite du cuir. Il a connu Peter Golden dans la vente du charbon et ils ont associé pour la vente du savon minéral. Et voilà.

—Le savon après le charbon, ça fait toujours bien.

—Ça fait 16 millions par an, et ça va sur 20 millions. Yes!

—On est arrivé, fit Galupin.

Tous deux cheminaient, depuis cinq minutes, sur les pavés inégaux et boueux de la rue Coriolis. Colchester s'arrêta, regarda autour de lui, surpris. D'un côté, c'était le chemin de fer, sur son talus, qui bordait la rue. De l'autre, une vieille maison à quatre étages, pauvre d'aspect, laissait voir son entrée: un étroit couloir dallé, avec l'escalier aux marches sales qui s'enfonçait dans une sorte de cavité, à droite.

—J'vous montre la route, dit le graisseur en s'engageant dans le couloir.

M. Colchester le suivit. En mettant le pied sur la première marche de l'escalier, faite de pierre jaune, humide et creusée en son milieu par les chaussures à gros clous des locataires, il fit une grimace, à cause de l'odeur fétide qui s'exhalait des plombs situés à chaque étage.

Le bois des autres marches était boueux et gluant. La rampe était grasse. M. Colchester y ayant appuyé sa main gantée de clair vit avec horreur sa paume maculée comme par une tache d'huile.

Sur chaque palier, on croisait des femmes en cheveux et en camisole sale qui allaient vider leurs eaux ménagères et les portaient dans des récipients variés. Des logements, aux portes entre-bâillées, sortaient des bruits de dispute et des criaileries d'enfants.

Avec la familiarité des logis d'ouvriers, ces ménagères mal peignées interpellaient leur co-locataires :

—Quiens! M'sieu Galupin! disait l'une. Vous allez-t-à la noce que vous avez un beau costume neuf?

—Mais non! disait l'autre. Vous savez donc pas qu'il a-t-hérité?

Les nouvelles transpirent vite, dans ces maisons, et en se déformant singulièrement. Galupin répondait :

—Ça se peut! Ça se peut!

Mais l'apparition de Colchester rasé de frais, sec, dédaigneux, aux yeux bleus d'un reflet métallique, correctement habillé, et dont le pardessus était d'une coupe et d'une couleur impressionnantes, glaçait la curiosité des voisines.

Au troisième étage. Galupin tourna à gauche, dans un couloir obscur, et s'arrêta au fond, devant une porte peinte en gris poussiéreux, à laquelle l'absence de vernis donnait un aspect rêche et miséreux. Il frappa. Mme Galupin vint ouvrir et dit, d'un ton de mauvaise humeur :

—Ah! c'est toi! T'es en retard. Faut manger vite, j'vas au lavoir!

—Au lavoir?... clama Galupin. Penses-tu, c'est fini! Entrez donc, Mossieu Colchester. Au lavoir?... Tu n'y retourneras plus au lavoir!...

L'Américain pénétra dans cet intérieur pauvre, mais bien tenu, bien balayé, fort propre. Il inclina brusquement la tête, comme s'il accomplissait un mouvement d'assouplissement au commandement, devant Mme Galupin qui, une marmotte sur la tête, les manches retroussées sur ses bras nus et rouges, ployait sous une charge de linge sale accrochée à son épaule et qu'elle s'appêtait à emporter.

—Je te présente M. Colchester, le secrétaire de M. Durand, l'Américain dont je t'ai parlé, fit Galupin.

Mme Galupin laissa tomber sa charge à terre, marmotta un *bonjour Mossieu* timide et demanda :

—Alors, c'est vrai, cette histoire?...

—Mossieu a dans sa poche 600,000 balles!... 600,000 balles à moi!... fit le graisseur. Il est là pour vérifier les dépenses, rapport au pari.

—600,000 francs fit Mme Galupin, sans paraître s'étonner de ce chiffre dont elle ne concevait pas l'énormité, à cause du désarroi de ses pensées. Ah! le mieux serait de les économiser!

Les économiser!... répliqua Galupin. C'est défendu par mon contrat... Il y a un contrat détaillé. Et il en viendra 600,000 autres dans un mois. Faut les dépenser et dare, dare! Moi, tu vois, j'ai commencé à taper dans le tas. Je m'ai envoyé ce joli 45.95. Pige!

Et, faisant un demi-tour sur lui-même, il s'offrit de dos et de trois quarts aux regards éblouis de sa conjointe qui déclara :

—Tu l'as pris un peu clair. Ça sera salissant. T'aurais dû le choisir plus sombre!

—Quand y sera sale, je le remplacerai. C'è bla-

gue! Mais, voyons, c'est pas tout ça, M. Colchester et moi, on n'a pas bouffé!

—Ton déjeuner est sur la table... Je ne savais pas que t'amènerais un invité... Les enfants et moi, on a mangé. Tu n'arrivais pas!

Sur l'humble table couverte d'une toile cirée, un litre de vin rouge à demi rempli voisinait avec deux assiettes, l'une contenant un large bifteck de cheval, et l'autre un morceau de livarot.

—C'est maigre pour deux, fit Galupin, surtout que Mossieu est habitué à l'ordinaire des grands hôtels de lusque!...

—Et puis, objecta Colchester, vous n'avez pas le droit de nourrir moà!... Je suis pour contrôler et non pour vous aider à faire de la dépense. C'est la volonté de M. Durand.

—C'est juste!...

—Allons au buffet de la gare de Lyon, nous payerons chacun notre part, proposa l'Américain.

—Oh! fit Galupin littéralement abasourdi. Au buffet de la gare?... Moi! Déjeuner!...

Il avait un scrupule de domestique à qui on propose de manger dans la vaisselle de son maître.

—Pourquoi pas?... Comme tout le monde, vous avez le droit de déjeuner à ce buffet, puisque vous payez...

—C'est vrai, après tout!... Toi, pendant ce temps-là, ma femme, tu vas porter ton linge à la blanchisseuse, au lieu de t'échigner à le blanchir toi-même. On a les moyens.

—Mâtin! fit-elle, éblouie, comme une bourgeoise, alors.

—Parfaitement... C'est de la vie chic. Et ce n'est que le commencement. En plus de ça, tu vas examiner si les gosses et toi, vous avez besoin de quelque chose en fait de linge, de fringues ou de croque-nots...

—Pas besoin d'examiner. Ils ont besoin de tout. Ils n'ont plus rien à se mettre dans les pieds...

—Va leur acheter des chaussures à tous, et tout de suite... Ça va toujours ébrécher les 600,000 balles. Après, on verra pour le reste.

Les enfants, qui jouaient dans la pièce à côté, car c'était un jeudi, et ils n'allaient point à l'école, s'étaient approchés un à un. Ils dévisageaient timidement Colchester qu'ils prenaient pour un supérieur de leur père, et ils se demandaient pourquoi ce père, généralement calamiteux, s'était endimanché pareillement en un jour de semaine.

Colchester regardait les petits avec intérêt. Il semblait n'avoir jamais vu de si près de petits Français de la classe pauvre. Il n'en avait aperçu de pareils que de loin, à travers les vitres des trains de luxe lancés à toute vapeur, et il examinait ceux-ci comme un entomologiste qui étudie des insectes peu connus.

Rose, fraîchement débarbouillée, bien peignée, les cheveux séparés en deux nattes d'or qui lui retombaient dans le dos, vêtue d'un sarrau à carreaux bleus et blancs tout propre, mais fortement reprisé, avec la croix scolaire à ruban bleu, fièrement épinglée sur sa poitrine, s'enhardit la première et sourit à l'étranger. Ses gros bas étaient bien tirés, mais les souliers épais, rugueux, usés, dont l'un bâillait légèrement, juraient avec la finesse naturelle de cette mignonne fillette.

Bernard, le plus grand des deux garçons, seul, était mal peigné et sentait le débraillé. Fernand, propre, vêtu d'un complet marin de gros drap, apporta Minou à Colchester, en lui disant :

—C'est not'chat, M'sieu. Il a z'été malade encore hier. Y mange trop depuis quatre jours.

Et Colchester sourit à cette révélation naïve. Il déclara ces babys gentils et bien portants, et demanda :

—Où est-ce qu'ils font le *footing-ball*?

—Le quoi, s'vous plaît? demanda Galupin.

—Le *footing-ball*. Ballon, vous appelez ça, je crois, pour développer pieds, poings, muscles.

—J'y suis!... fit Galupin. Et bien! je crois qu'ils se développent les pieds et les poings au sortir de l'école mutuellement sur leurs figures, vu que celui-ci rentre souvent avec son blair amoché...

—Blair? questionna Colchester.

—Pif! si vous voulez.

—Pif? questionna de nouveau l'Américain.

—Nez!

—Aoh! *Yes!*

Il prit note des deux expressions sur le petit calepin où il comptait consigner les dépenses du graisseur enrichi. Chez nous, l'étranger aime à s'instruire.

—Eh bien, partons! fit Galupin. J'ai l'estomac dans les talons.

Il embrassa ses gosses, sa femme, à laquelle sur ses instances, Colchester remit 200 francs. Tous deux gagnèrent ensuite le buffet de la gare de Lyon.

En s'asseyant à une table, entre une fenêtre d'où l'on découvrait l'amorce de la rue de Lyon et la cour surélevée de la gare, Galupin expliqua à l'Américain, installé en face de lui :

—Ce qui me rassure en venant au buffet, c'est que, dans l'*Indicateur*, on raconte comme ça qu'ici c'est tout le confort moderne avec le minimum de dépense.

—Que peut faire à vous la dépense?

—Vous êtes bon! Je peux taper dans le tas, je le sais. Mais faut pas aller trop vite...

—Vous allez être long, je le vois, à comprendre ce que c'est que 120,000 dollars. Nous compterons ce soir. Vous aurez l'effroi sur le visage...

Galupin avait saisi un menu que lui tendait un maître d'hôtel. Tout de suite, il s'écria :

—Saperlotte! Je me trompais! On a eu tort de venir ici.

—Pourquoi *if you please*?

—Savez-vous combien que ça coûte, le déjeuner? 6 francs!

—*Yes!* Eh bien?

—Eh ben! si c'est ça le minimum de dépense! Mais, avec six balles, moi, Mossieu Colchester, il m'est arrivé de nourrir mes gosses, ma femme et moi pendant deux jours et demi! Alors, j'ai du scrupule... Ah! dame! on n'a pas mangé tous les jours de la *sole florentine*... J'dis ça parce que j'en vois sur la carte, de la sole florentine. Enfin, ça va bien pour une fois!...

Il choisit des hors-d'oeuvre, de la sole florentine, un poulet aux fonds d'artichaut, un macaroni, prit du camembert, une meringue, et commanda du café, tout en se plaignant qu'il ne fût pas compris dans les six francs. La bouteille de vin lui parut chère et petite.

En entendant cette dernière réclamation, Colchester insista pour payer, en supplément, une bouteille de vieux Pomard.

—J'ai le droit d'offrir, dit-il, mais pas vous. Je ne dois pas vous aider à dépenser.

—J'accepte, fit Galupin, parce que la sole aux épinards, qu'ils appellent, je ne sais pas pourquoi, de la sole florentine, est rudement altérante.

Il sortit de table ayant trop mangé et voyant double, à cause des petits verres. Colchester et lui avaient goûté à toutes les bouteilles de liqueur dont le sommelier avait placé devant eux l'assortiment obligé des fins de repas au restaurant.

Chacun d'eux paya son écot. Galupin en eut pour douze francs, pourboire compris.

Joyeux de ce bon repas et se laissant aller à des sentiments généreux, il ordonna au maître d'hôtel d'envoyer trois *litrons* cachetés aux hommes d'équipe de la gare, ses anciens collègues, et trois autres litrons à la lampisterie avec laquelle il n'avait jamais entretenu que de bonnes relations.

Puis il regagna son domicile, après avoir rendu sa liberté à M. Colchester qui lui répondit qu'il n'avait pas autre chose à faire qu'à surveiller les dépenses de Galupin et à vérifier si les conditions du pari étaient loyalement observées. Qu'en conséquence, Colchester attendrait Galupin au Zimmer situé en face de la gare de Lyon pour suivre les péripéties de cette existence de salarié pauvre devenu subitement un oisif formidablement doré.

L'ex-graisseur trouva sa smala chaussée à neuf pourvue de linge également neuf, et sa femme endimanchée et pourvue d'un petit chapeau à 4 fr. 95.

—Je me suis acheté ça par-dessus le marché, déclara-t-elle. J'ai-t-y bien fait?

—J'te crois! T'aurais même pu renipper les gosses de fond en comble...

—J'ai pas osé.

—Pendant qu'on y était, fallait oser... Parce que je vais te dire, j'ai fortement bouloté, faut que je prenne l'air. On va le prendre en choeur, l'air. Et, pour sortir, faut que les mômes soient un peu fringués. Toi-même, mets un autre corsage.

—J'en ai pas d'autre.

—T'en achèteras un aux Galeries Diderot.

—Où c'est qu'on va, papa? demanda Rose, joyeuse de ce jeudi inattendu.

—Au Jardin d'Acclimatation! J viens de trouver ça...

—Ça coûte, pour entrer là-dedans, qu'on m'a dit, fit Mme Galupin.

—Oui! Dix ronds, que je crois.

—Alors, pourquoi ne pas aller au Jardin des Plantes, où ça ne coûte rien!

—Parce qu'on a le moyen de payer, ma bonne. Y faut même dépenser... Je vois que tu ne t'y habitues pas vite! Sans ça, je perds gros à la fin de l'année. Allons, en avant!

Colchester vit arriver au Zimmer toute la smala des Galupin, qui s'abreuva d'abord, et qui alla compléter aux Galeries Diderot la série de ses accessoires d'élégance.

On prit ensuite des tramways pour gagner le Bois de Boulogne, Mme Galupin ayant nettement refusé de prendre un taxi, et Galupin ne s'étant pas senti la force, en pleine voie publique, de lui exposer les détails du pari et les conséquences de son refus. Au surplus, Galupin pensait:

—Je boirai deux bouteilles cachetées de plus, et ça équivaldra à un taxi.

Le soir, on dîna dehors, dans un restaurant à 3 francs, situé près de la porte Maillot, Mme Galupin ayant refusé de dîner à 6 francs et s'étant même affolée d'une pareille proposition faite par son mari, par un homme qui, à ses yeux, et malgré le contrat notarié passé entre Durand et Galupin, ne pouvait

pas dépenser plus de cent sous par jour sans courir aux abîmes.

On regagna l'humble rue Coriolis à l'aide du Métro. Les mioches étaient harassés, et Mme Galupin se déclarait déjà plus fatiguée que si elle était allée au lavoir.

—Ah! ben! fit le graisseur; si une journée de plaisir te fatigue plus qu'une journée de travail, dans quel état que tu seras dans un mois! Parce que demain, va falloir recommencer et trouver du nouveau...

Colchester retint Galupin sur le trottoir, quand toute la famille fut montée pour se coucher. Il lui dit:

—Monsieur, savez-vous combien vous avez dépensé aujourd'hui?

—Non! Et rien que d'y penser, ça me fait froid dans le dos; ça doit être énorme.

Colchester eut un pli aux commissures des lèvres qui pouvait passer pour un sourire.

—Voyez je additionne, fit-il.

Et il tendit à Galupin la note de dépenses suivante, qui peut témoigner, aujourd'hui, de l'in vraisemblance des prix d'avant-guerre:

Taxi	2 fr. 50
Complet gris pour M. Galupin	45 fr. 95
Déjeuner-buffet de M. Galupin	12 fr.
“Litrons” à la lampisterie et aux graisseurs	6 fr.
Remis à Mme Galupin	200 fr.
Métros et tramways	5 fr. 15
Jardin d'Acclimatation	5 fr.
Diners et pourboires	18 fr.
Total.....	294 fr. 60

—On a dépensé tout ça? s'écria Galupin.

—Sauf ce que Mme Galupin a gardé, sur les 200 francs à elle remis.

—Mâtin!

—Et savez-vous, poursuivit Colchester, combien vous devez dépenser par jour pour gagner le pari?

—Ma foi Non!

—18,250 francs!

—Vous dites?

—Je dis que vous avez du retard pour la journée première! Un retard de 17,956 fr. 50! Pour rattraper le temps perdu vous devriez dépenser demain, la journée seconde, 36,206 fr. 50! Certes! Je ne devrais pas vous dire cela. Pourtant, je ne crois pas trahir M. Durand... Il est loyal et reconnaîtra que vous avez besoin de conseils pour ne pas être roulé complètement dans l'affaire...

—36,206 francs! murmurait Galupin. Et, si on ne les dépense pas demain, ça va encore s'accumuler!

—Yes! Je vous avais bien dit qu'à la fin de la journée, vous auriez l'effroi sur le visage!...

—Bon sang!... Quoi faire? Je me rachèterais un autre complet que ça ne servirait à rien!...

—Ici, vous ne saurez pas sortir de votre vie! Il faut sortir de votre vie, dépouiller votre vieille peau. Il faut aller où l'on dépense... à Nice.

—J'vas en parler à ma bourgeoise! dit Galupin. Mais elle ne va pas encore comprendre! A demain, M'sieu Colchester.

—Good bye!...

Et Galupin remonta chez lui, très tourmenté par cette impitoyable révélation des chiffres.

Mlle GENEVIEVE

En smoking, gardénia à la boutonnière, Durand, dans le hall de l'hôtel Ritz, fumait un cigare. Un verre de vieille fine dans lequel il avait à peine trempé les lèvres était placé sur un guéridon d'acajou, à droite de la bergère dans laquelle il se tenait renversé, tout songeur, les yeux au plafond, regardant les volutes de fumée bleue qu'il exhalait doucement, avec béatitude.

Colchester se dressa soudain devant lui, comme 9 heures sonnaient à la pendule du salon de lecture.

—Eh bien! demanda l'associé de Peter Golden.

—Eh bien! votre Galupin n'a pas pu aller plus haut que 55 dollars, pour la première journée.

—Seulement!

—*Yes!* Aucune habitude de la dépense, surtout l'épouse.

—Vous vous êtes ennuyé, peut-être, à vivre avec ces dignes gens.

—*No*, mais instruit. Enormément instruit... Je avé dîné dans un dîner dans un gril room français à 3 francs.

—3 francs!

—*Yes!* Et le repas complet. Avec soupe et dessert.

—Qu'est-ce qu'on peut bien manger et boire pour ce prix-là?

—Des choses très curieuses. Des imitations de viande, des légumes bien fabriqués, une coloration curieuse dénommée vin. Le pain, toutefois, a l'air d'être sincère, mais peu cuit, sans doute pour l'économie du combustible.

—A quoi avez-vous vu que c'était fabriqué? Au goût?

—Et aux prix. Il suffit de compter pour savoir. Ce qui manque au Français, c'est de ne pas calculer rapidement en toutes choses le prix de revient.

—Le Français sera toujours un poète, je vous l'ai dit. D'un autre côté, la tendance américaine de calculer jusqu'au prix de revient de l'assiette de potage qu'on s'ingurgite est excessive, elle aussi. Elle risque d'inquiéter, par surcroît. Quand on songe à ce que sont trois francs aujourd'hui, peut-être vaut-il mieux ne pas approfondir ce qu'on introduit dans son estomac.

—J'ai pensé que les médecins subventionnaient ce genre de restauration pour préparer les maladies nécessaires à leur commerce.

—Vous allez chercher trop loin, mon bon Colchester. En France, on n'est pas encore si canaille que ça. Seuls, les pays modernes, jeunes, libérés de toute tradition, ont imaginé ces spéculations homicides.

—C'est possible. Vous savez mieux que moi. Vous êtes d'origine française.

—Vous avez bien expliqué à ce Galupin qu'il devait, demain, pour être à jour, dépenser le reliquat de dollars restés aujourd'hui entre ses mains?

—*Yes!* Je sais que, dans l'affaire, vous voulez être loyal. Peut-être ai-je voulu cela encore plus que vous, et tort j'ai eu.

—Pourquoi? Qu'avez vous fait?

—J'ai dit à ce Galupin: "Vous aurez l'effroi sur le visage à la fin de chaque journée. Ici vous ne saurez pas sortir de votre vie, dépouiller votre vieille peau. Il faut aller où l'on dépense. Il faut aller à Nice!"

—Vous avez dit cela, Colchester?

—J'ai dit cela... Je regrette... J'ai fait comme si je jouais contre vous... C'est laid!

—Je ne dis pas cela... Je cherche pourquoi vous avez fait cela.

—Je suis honteux. Réellement... C'est vrai! Pourquoi ai-je fait cela? Je devais laisser ce Galupin se débrouiller seul et perdre son pari!

Soudain, Durand, ayant absorbé son verre de fine d'un seul trait, se leva et clama avec une joie débordante qui stupéfia M. Colchester:

—Pourquoi vous avez fait cela? Mais j'ai trouvé!... Ah! cher Colchester... Cher secrétaire... Vous avez cru être complice de mon adversaire... Et vous êtes complice de votre coeur. Je suis très heureux, je vous assure!...

—Je ne m'explique pas du tout vos raisons, cher Monsieur Durand!

—Je vais vous aider à vous les expliquer! Ne m'avez-vous pas avoué que vous aviez une inclination pour la dactylographe de mon cher associé Peter Golden, miss Elise Méringotte?

—*Yes!*... J'ai avoué... Eh bien!

—Eh bien! Miss Elise est partie à Nice. Vous étiez même triste de son départ.

—*Yes!* Je me remémore.

—Vous avez donc conseillé à Galupin d'aller à Nice, afin d'aller vous-même, puisque vous devez aller partout où il va pour surveiller ses dépenses.

—*Aoh!* Je suis incapable d'un calcul semblable, je vous jure.

—D'un calcul! Oui! Mais vous n'avez pas calculé. Vous avez subi instinctivement, sans vous en douter, l'attirance de celle que vous aimez. Et vous avez cédé au besoin si excusable de vous rapprocher d'elle!

—Vous croyez réellement? Oh! ce serait affreux!

—Qu'est-ce qui serait affreux?

—De cesser à ce point d'être maître de son vouloir!

—Mais ne vous plaignez pas de ça, saperlotte. Nous ne sommes pas sur terre exclusivement pour calculer des prix de revient, mais aussi pour sentir notre coeur battre et notre âme vibrer!

—A quoi cela sert-il?

—Ah! vous voudriez que cela servît à quelque chose?... Vous souhaiteriez sans doute qu'un coeur qui bat pût actionner un moteur, et qu'une âme qui vibre pût produire des hectowatts et faire marcher des tramways? Non, Monsieur Colchester, un coeur qui bat, une âme qui vibre, cela sert à vivre idéalement et à être heureux autrement que par le *business*.

—A vous, Monsieur Durand, le coeur bat, l'âme vibre?

—Je vous crois! Surtout que je l'ai revue aujourd'hui.

—Qui?

—Cette jeune femme qui a bouleversé ma vie!...

—Alors, vous devriez être heureux! Or, vous êtes malheureux.

—Tiens! C'est vrai!

—Alors?

—Je ne sais pas comment vous expliquer ça! D'abord, je suis heureux, rien que de la voir... Ensuite, j'ai beau souffrir, je suis heureux d'être malheureux... vu que j'espère être heureux...

—Ce jour-là, vous serez peut-être malheureux d'être heureux. J'aime mieux les affaires! C'est plus net: on perd, on est malheureux; on gagne, on est heureux!

—Seulement, voilà, vous n'êtes plus libre d'aimer exclusivement les affaires. Vous aimez Elise Maringot et vous tentez de vous rapprocher d'elle...

—Je n'ai pas calculé, raisonné, je vous le réitère!

—C'est beaucoup plus grave!

—Je vous assure que ce que vous me dites me rend réellement inquiet.

—Parce que vous mettez, pour la première fois, le pied dans le monde des sentiments! Vous n'êtes pas habitué! Vous avez la peur de l'inconnu!

—Et pourquoi semblez-vous si heureux de ce qui m'arrive?

—Pourquoi? Mais parce que lorsqu'on est deux à être affligés du même mal, on se comprend mieux, on se console, on peut arriver à s'expliquer bien des phénomènes qui vous intriguent et vous inquiètent.

—Comme au sanatorium suisse, pour les maladies à tubercules?

—Si vous voulez! Le grand Balzac l'a dit, cet expert en grandes passions: "Les amoureux, de même que les martyrs, se sentent frères de supplices! Rien au monde ne se comprend mieux que deux douleurs semblables!" Mais, j'oublie, cher Monsieur Colchester, que vous ne connaissez pas Balzac. Là-bas, à New-York, je l'ai parfois relu. Il m'a rattaché à la France. Un peu de fine, voulez-vous? Un verre, garçon!...

Le garçon apporta un verre. Durand le remplit, se versa à lui-même une nouvelle lampée de fine qu'il savoura longuement; il demanda à Colchester:

—Quel jour, ce départ pour Nice?

—Cela dépend de ce Galupin et de leurs préparatifs. Il faudra que je m'en mêle... Aurai-je le droit de les conseiller pour leurs *trunks* et *bags*? Et les autres modes de colis à main?

—Je vous permets!

—Merci. Car ils se présenteraient, je le crains, dans les palaces, avec des accessoires de bagages *ridi-quioules*!

—Que je vous envie de voir bientôt votre bien-aimée!...

—Je ne sais encore, je vous jure, si elle est une bien-aimée. Je l'aime, je crois, mais sans être bouleversé, vous ai-je dit. Mais comment ce voyage a-t-il pu germer à l'intérieur de mon cerveau à mon insu?

—L'atmosphère sentimentale française, Monsieur Colchester. Elle est autre que l'américaine! Moi-même serais-je bouleversé par quoi que ce soit, si j'étais resté en Amérique? Non!

—Et vous avez donc revu cette dame?

—Oui! Revu... de loin! Comme avant le jour où je lui ai parlé, oh! si peu parlé!

—Vous n'avez pas conversé de nouveau avec elle?

—Elle m'avait trop mal reçu une première fois... J'ai même évité qu'elle ne m'aperçoive. Je veux d'abord m'informer sur elle, pour savoir comment me présenter une seconde fois. Demain, je saurai son nom!

—Par qui?

—Par un chasseur.

—Comment cela?

—Cette personne prend tous les jours le même chemin, à la même heure. A 10 h. 1/4 ou 10 h. 25, qu'il pleuve ou fasse beau, elle traverse la place de l'Opéra, venant de la rue Auber. A 10 h. 25 ou 10 h. 1/2, elle débouche sur la place Vendôme et elle s'engouffre dans une des portes cochères qui s'ouvrent sur le pan coupé de la place, presque face à notre hôtel. Audessus de cette porte, il y a une enseigne en lettres d'or, Monsieur Colchester: BELEWSKI-SAMUEL.

—Aoh! Je connais! Vieille maison française! Je connais!

—Comme tout Paris, parbleu!

—Mme Peter Golden s'est fait habiller là longtemps. Peut-être continue-t-elle.

—Vous êtes sûr?

—Très.

—Quel malheur!... Elle aurait pu m'y conduire. Tout au moins, me renseigner. Au lieu qu'étant homme, je n'ai pas de raison d'aller dans une maison qui vend des robes. Bah!... je saurai par le groom, le chasseur qui ouvre les portières.

—Le groom de Belewski-Samuel?

—Yes!

—Vous lui avez montré la personne, sans doute, en lui demandant qui elle était?

—Sitôt qu'elle fut entrée, oui. Alors, il m'a dit: "Trois cents femmes travaillent ici, je ne connais pas le nom de toutes. Je m'informerai..." Il a proposé que j'écrive une lettre qu'il porterait en cachette des patrons. J'ai dit: "Plus tard." Et j'ai donné trois dollars à cet honnête père de famille, en promettant trois autres dollars quand j'aurai la réponse. Je l'aurai demain matin. Je vais dormir un peu tranquille... Mais peut-être préparerai-je une lettre avant de me mettre au lit...

—Croyez-moi! Faites des chiffres!

—Des chiffres?

—Dites qui vous êtes et votre rendement annuel! Cela va plus vite, qu'il s'agisse d'un mariage ou d'autre chose approchante.

—Non! Vous ne connaissez pas la France! Il faut commencer par écrire des vers. Je vais essayer. Dans ma jeunesse, je savais. Saurai-je encore?

—*All right!* J'ai envie de dormir. La journée a été fatigante.

—Et moi, je monte aussi dans mon appartement faire des vers... *Good bye!*

Une demi-heure après, Durand, dans sa chambre, qui donnait sur la place Vendôme, s'installait devant une belle feuille de papier blanc et cherchait des idées poétiques.

Il trouva tout de suite ce premier hémistiche:

Parisienne à l'oeil noir...

Mais la fin de l'alexandrin ne vint point.

—Ah! pensa-t-il. Il y a vingt ans, ça venait tout seul!... C'était en 1894. Et je comptais sur cette facilité pour faire une fortune colossale dans les lettres. La fortune est venue autrement. Je pourrais maintenant m'amuser à faire des vers toute la journée. J'ai le moyen, et je mets une demi-heure à en trouver la moitié d'un! La vie est mal faite! Demain, peut-être, je trouverai la seconde moitié!...

Et il se coucha, après avoir regardé la place qui s'étendait sous ses fenêtres et où la bise hivernale semblait balayer la lueur des réverbères sur le pavé de bois verni par les roues d'auto.

Il fut réveillé le matin, par des coups frappés à sa porte. En même temps, la voix de son secrétaire décollerait:

—Je pars! Monsieur Durand. Il est 8 heures!

—8 heures! Comme j'ai dormi!

Durand se leva, se vêtit en toute hâte d'un pyjama de soie blanche aux brandebourgs rouges en broderie et alla ouvrir. M. Colchester entra, habillé d'une jaquette, ganté, son haut de forme à la main, et portant sur son bras une grosse houppelande d'automobile jaune, au drap poilu.

ENCAISSEMENT DE COUPONS

REMPLOIS DE FONDS

ACHATS ET VENTES

effectués au mieux des
INTERETS DU CLIENT

—o—

TOUS RENSEIGNEMENTS SUR
DEMANDE

—o—

Crédit Anglo-Français, Ltée

Banquiers en Valeurs

72, COTE DE LA MONTAGNE

Téléphone: 2-6427

— — — QUEBEC

"HÔPITAL DU SACRÉ-COEUR" PLESSISVILLE

Une institution des plus modernes, située dans les Bois-Francs, comté de Mégantic, prend des dames et messieurs en pension.

Chambres avec cabinets de toilette, eau chaude, eau froide attenants.

Bonne table, confort du chez-soi, soins en cas de maladie.

Endroit idéal pour cure de repos ou convalescence.

Bons médecins, infirmières expérimentées, conditions raisonnables.

Pour plus amples informations,

s'adresser à

LA SUPERIEURE

—Vous partez? demanda Durand. Où ça? à Nice?

—Non, Monsieur. Pas encore! Je pars vers Colis Street, près la gare de Lyon, pour surveiller les dépenses de votre adversaire!

—C'est juste. Mais croyez-vous que ce Galupin dépensera si matin?

—Cela est possible... Ces gens se lèvent tôt...

—Vous avez le temps de prendre le thé. Nous le prendrons ensemble.

Déjà l'associé de Peter Golden avançait la main vers une poire électrique. Colchester l'arrêta du geste.

—Merci. Je ne prendrai pas de thé. Hier, dans le grill room à 3 francs, ce Galupin m'a prié de manger chez lui, une fois, une drôle de nourriture inconnue dans les palaces.

—Vraiment? Et laquelle?

—Attendez! J'ai classé!

M. Colchester posa sa huppelante poilue, qui ressemblait au vêtement de cérémonie d'un Samoyède, et fouilla dans sa poche. Il en tira le carnet de contrôle des dépenses de Galupin, qui lui servait aussi à noter des observations sociales, des détails de moeurs et des expressions inédites ou tout au moins inconnues du dictionnaire de la conversation à l'usage des étrangers.

Il lut :

—Petit salé chaud avec vin blanc... Qu'est-ce cela?

—Du cochon bouilli. Tout bonnement. Nous pouvons en manger ici.

—Oh non! Il faut, m'a dit ce Galupin, acheter cela chez un charcutier, tout chaud, et le rapporter dans un papier... Et cela se mange sans assiette, avec le pouce.

—Avec le pouce?...

—Il a dit avec le pouce. C'est un sport, sans doute. Je veux voir cela!

—Il ne faut pas dire : avec le pouce, mais : sur le pouce! expliqua Durand, avec un couteau de poche pointu. Les terrassiers ne mangent pas autrement sur les voies ferrées. Vous avez dû les voir, car, à ces moments-là, le train ralentit généralement.

—J'ai dû voir, en effet. Mais je ne savais pas que j'aurais l'occasion de manger ainsi un jour. Alors, je n'ai pas étudié le procédé. Mais il est 8 h. 1/4. Il va falloir que je vous dise au revoir et à ce soir. Avez-vous écrit vos vers à cette dame mystérieuse?

—Je n'en ai écrit que la moitié d'un. Ah! je n'ai plus la main, Monsieur Colchester! Je suis rouillé!

Et il montra à son secrétaire le début de son poème.

—Parisienne à l'oeil noir!... lut M. Colchester avec étonnement. Pourquoi cela? Cette dame si jolie serait-elle borgne?

—Borgne? Qui vous fait supposer? demanda Durand avec non moins d'étonnement.

—Vous ne parlez que d'un de ses yeux! Vous paraissez ne pas vouloir parler de l'autre.

—Cela se fait, en poésie! Autrement, mon inconnue a deux yeux et fort beaux.

—Je mettrais donc, moi : "Parisienne aux yeux noirs..."

—Aux yeux noirs, tout au moins! Oui, mais c'est moins poétique. En poésie, on n'additionne pas! On dit d'une dame qu'elle a l'oeil noir, comme on dit, dans la conversation, d'un monsieur qu'il a l'oreille fine. Cela ne l'empêche pas d'avoir deux oreilles, comme tout le monde.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

—Très curieux! Je vais classer.

M. Colchester consigna cette nouvelle observation sur le carnet des dépenses de Galupin, tout en demandant :

—Cette dame a réellement l'oeil noir?

—Oui. Pourquoi?

—Parce que je vois que la poésie n'est pas une chose exacte ni complètement véridique. Cette dame aurait eu l'oeil bleu que peut-être auriez-vous mis qu'il était noir, pour faire comme dans une chanson brésilienne que j'ai entendue à Londres, à l'Alhambra.

—Mais je n'ai jamais eu l'intention d'écrire à cette toute jeune dame quelque chose qui ressemble à une chanson brésilienne, protesta Durand. En voilà une idée! Je serais ridicule à ses yeux... à ses yeux noirs! Car je n'ai aucun motif de les changer de couleur, surtout à cet endroit de mon vers. Ce serait à la fin du vers que la rime eût pu me forcer à mettre un autre adjectif mensonger, je ne dis pas non! Car je me sens bien maladroit. Ce n'est plus mon métier...

—Alors, à votre place, fit Colchester je copierais une page d'un de vos grands poètes morts. C'est tout fait, et ça ne sert à rien. Vous pourriez payer cette location à la famille du poète. Pourquoi vous fatiguer la cervelle? Vous amusez-vous de vous couper et coudre un smoking ou un complet à vous-même, pendant qu'il y a de si bons tailleurs anglais?

—Oh!... fit Durand avec horreur.

—Est-ce que j'ai dit une chose énorme?

—Ah! oui, par exemple!

—Alors, je vous demande pardon, et je pars. *Good bye!*

Il s'éloigna. Durand, révolutionné par la réflexion de son secrétaire, ne put jamais trouver la seconde moitié de son premier vers. Peut-être n'eût-il d'ailleurs pu la trouver non plus autrement. Il alla taper aux vitres. Les pavés de bois de la place étaient mouillés. Une pluie fine tombait. Le ciel était bas. Le Napoléon de la colonne avait sa tête dans la brume. Les autos roulaient, faisant jaillir l'eau des flaques. 9 heures sonnèrent. De petites ouvrières traversaient la place sous leur parapluie ruisselant. Quelques-unes s'engageaient sous la porte cochère de la maison Belewski-Samuel. Sous un vaste parapluie rouge destiné à abriter les clientes depuis leur auto jusqu'à la maison, le chasseur à casquette galonnée de la célèbre maison de couture était de faction.

Hâtivement, Durand sonna pour avoir son thé. Il voulait s'habiller. Dans une heure et demie au plus tard, elle serait là. Et peut-être le chasseur au parapluie rouge savait-il déjà son nom.

Rasé, poncé, fleur à la boutonnière, gants blancs et son pardessus ouvert sur un complet bleu artistement coupé, et dont le pantalon portait les traces fraîches du coup de fer quotidien, Durand, s'abritant sous un parapluie, remonta lentement la rue de la Paix.

Toutes les abeilles de l'élégance parisienne gagnaient leurs ruches. Elles le dépassaient, le croisaient, s'agitaient autour de lui. Leur babil l'égayait. Au loin, souvent, l'apparition d'une forme mince et souple le faisait tressaillir :

—C'est elle, pensait-il. Mon coeur l'a reconnue. C'est sa ligne.

Mais il en est, paraît-il, de la voix du coeur comme de la voix du sang, car lorsque, ayant pressé le pas sans s'en douter, comme obéissant à la pression de ses



“L'École chez soi”

A TOUS CEUX

qui ne peuvent suivre ses cours
du jour et du soir.

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES DE MONTRÉAL

offre ses

COURS PAR CORRESPONDANCE

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! :: :: ::

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal

Coin Viger et St-Hubert, Montréal.

Détachez ce coupon

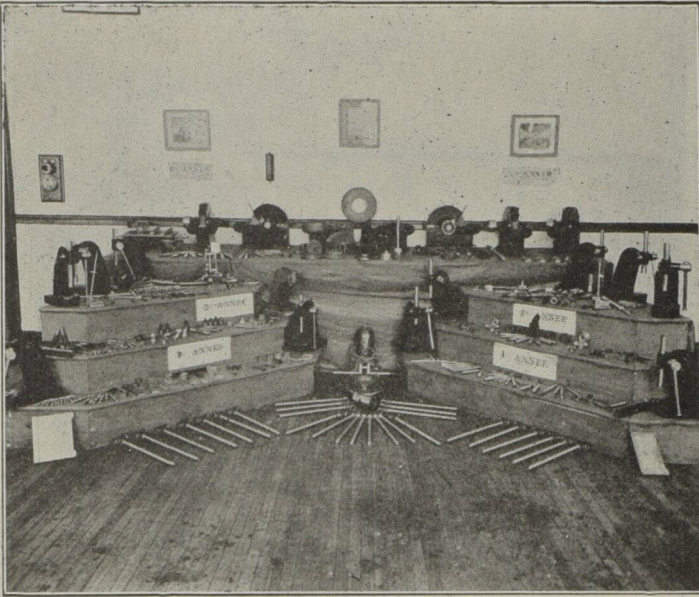
- Comptabilité Economie politique
 Langue anglaise Le français commercial
 L'anglais commercial Le droit commercial

Adressez-moi, par retour du courrier, votre brochure “L'ÉCOLE CHEZ SOI” que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

Nom.....Occupation.....

Adresse.....
A-60

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



Date des Inscriptions et des Entrées pour l'année scolaire 1929-1930

EXAMEN D'ADMISSION:

Mardi, 3 septembre, à 9 hres du matin.

Un bulletin donnant le résultat de l'examen sera adressé aux parents pour le 6 septembre 1929.

* * *

NOTE:

Les inscriptions seront reçues à partir du 1er août; elles peuvent se faire par lettre.

Nous exigeons un certificat de vaccination.

OUVERTURE DES COURS:

Lundi, 9 septembre, à 9 hres a.m., pour toutes les classes.

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

183, Boulevard Langelier
QUEBEC

PROSPECTUS
SUR
DEMANDE

artères qui battaient plus vite, il se trouvait à la hauteur de la femme entrevue, une déception l'attendait. Ce n'était pas encore *elle*. Vingt fois, trente fois, l'erreur se renouvelait.

À l'Opéra, il traversa la chaussée pour gagner le premier refuge, celui où le Métro d'Auteuil dégorgeait une foule affairée d'employés et de midinettes.

De l'autre côté du boulevard, l'autre ouverture du Métro, celle qui donne accès aux lignes Champerret-Gambetta et Opéra-Vilette, semblait également une église qui déversait son contingent de travailleuses. L'ondée était terminée. Il ferma son parapluie, stationna, regardant venir à lui les groupes de jeunes femmes qui, en général, bifurquaient, les unes s'engageant dans la rue de la Paix, les autres gagnant l'avenue de l'Opéra.

Soudain, il sentit comme un choc au coeur : elle s'avancait vers lui. D'où sortait-elle? Du Métro? De la rue Auber? De la rue Halévy? Il n'avait pu le voir. Il la reconnut à ses grands yeux qui brillaient dans un visage pâle, mat, préoccupé, aux joues rougies par le froid, sous la voilette. Elle était comme gainée dans un grand caoutchouc gris. Elle ne se retrouvait point, malgré la boue, sa robe s'arrêtant au-dessus des chevilles que moulaient les tiges de drap beige de ses bottines vernies légèrement mouchetées de boue. Un chapeau blanc, tout simple, en forme de béguin, emprisonnait sa tête fine, ne laissant voir que les bandeaux ondulés de ses cheveux noirs. Ses mains gantées de clair tenaient un parapluie à manche de corne recourbé et un sac de velours perlé d'acier. Sous son bras : un petit livre, enveloppé d'une couverture de peluche. Aucun détail ne lui échappa.

Il ne bougea pas, et attendit, en la fixant, qu'elle vînt sur lui. Elle l'évita, comme elle eût évité un réverbère. Elle ne parut pas l'avoir reconnu. Pourtant, cet homme l'avait abordée une fois et elle l'avait assez dévisagé pour lui dire qu'il n'avait point les apparences extérieures du monsieur qu'il affectait d'être.

Et Durand souffrit de sentir qu'elle lui était, à ce point, étrangère.

Elle prit la rue de la Paix.

Machinalement, il la suivit, obéissant à une attraction plus qu'à un raisonnement. Refaisant derrière elle le chemin qu'il venait de parcourir, il constata qu'on la regardait beaucoup.

Un marchand de cravates était sur sa porte qui la salua d'un geste de tête familier. Elle répondit par une inclinaison de tête sans ralentir son allure. Durand sentit un pincement au coeur. Il regarda le nom et le numéro de la rue de la Paix peints sur la boutique du chemisier.

Elle gagna la place Vendôme, tourna à gauche sans quitter le trottoir, et s'engouffra sous le porche de la maison Belewski-Samuel, où elle se confondit avec une douzaine de jeunes femmes qui entraient en même temps qu'elle. Elle n'était plus qu'une unité, qu'un rouage de la grande usine d'élégance.

Savait-elle qu'elle aurait pu être une des reines de Paris, si, sortant brusquement, elle avait dit à un homme glabre, à la boutonnière fleurie qui restait devant ce porche, plus malheureux qu'un pauvre bachelier de Salamaque à la porte d'une senora richissime : "Je vous permets d'aspirer à ma main et de commencer votre cour."

Durand fut tiré de sa rêverie par un homme qui l'interpella à mi-voix :

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

—M'sieu! M'sieu!

Cet homme était vêtu d'une longue tunique bleue, à boutons d'or larges comme des pièces de cent sous, et sur lesquelles s'apercevaient en relief deux initiales entrelacées : B. S. Une casquette rigide, à l'allemande, entourée d'un large galon d'or, enserrait son crâne jusqu'aux yeux que cachait à demi la visière. Il s'abritait sous un grand parapluie rouge.

—Ah! c'est vous! fit Durand.

—C'est moi! Y s'agit bien, pas vrai, de la personne qui vient d'entrer et que Monsieur a suivie jusqu'ici?

—Oui!

—Eh ben! A s'appelle Mam-zelle Geneviève. Elle est vendeuse dans la maison depuis deux ans. C'est bien tout ce que vous vouliez savoir?

—C'est bien tout! Merci!

—Et la lettre?

—Quelle lettre?

—Vous deviez me donner une lettre que je tâcherais de lui refiler en cachette des patrons et du chef du personnel, vu que c'est défendu.

C'était la pièce de vers dont il n'y avait que sept syllabes d'écrites.

—Ah! la lettre. Je ne l'ai pas finie... Puis-je même dire que je l'ai commencée, fit Durand, comme se parlant à lui-même.

—Ça sera pour quand vous voudrez!

—Je vais en faire une autre! Ce sera pour ce soir!

—A votre service.

L'homme quêtait visiblement la seconde moitié de son plantureux pourboire. Durand le lui remit et rentra à l'hôtel où il déchira le papier contenant son demi hexamètre et médita la rédaction d'une autre lettre, en prose.

Mais un nom lui chantait dans la tête, si doux :

—Geneviève! Geneviève!

En vérité, il ne s'était jamais douté à quel point ce nom était joli. Geneviève! Cela était harmonieux, tendre, noble et un peu sévère, comme celle qui le portait.

Alors, il écrivit :

Mademoiselle Geneviève,

Comment j'ai su votre nom, je vous le dirai plus tard. Si vous consentez à m'accorder la faveur d'un entretien, et si j'ai le bonheur que, croyant à la sincérité de mes sentiments, vous consentiez à ce que je vous parle de temps en temps, en attendant que me connaissant mieux, vous puissiez admettre que je sois un mari acceptable, au cas où vous n'auriez pas encore de fiancé, hypothèse qui me terrifie!...

Il s'arrêta, se relut et fut effrayé de l'abîme qui existait entre la force de ses sentiments et la banale platitude de ces lignes qu'un tourlourou écrivant à sa payse eût à peine osé tracer. Il déchira ce nouvel essai en prose, se leva et marcha en murmurant avec colère :

—Dire que je fus, encore collégien, admirateur de Verlaine! Et voilà ce que vingt-cinq ans de vie américaine, de spéculations sur les porcs, sur les railways, sur le savon minéral, de rédactions d'ordres de Bourse et de notes de service ont fait de ma cervelle : un monstrueux, odieux organe calculant, spéculant, discutant, combinant, chiffant, enrichissant, mais incapable de servir mon cœur malade qui, lui, étouffe et

PLACEMENT RECOMMANDÉ

\$300,000 d'Obligations

5%

1ère hypothèque

HOTEL-DIEU de CHICOUTIMI

Autorisation de cet emprunt pour agrandissement accordée par l'Evêque de Chicoutimi et ratifiée par Rome.

GARANTIES: 1ère hypothèque sur des propriétés évaluées à \$1,800,000, transport d'un octroi de \$100,000 du gouvernement provincial et de \$300,000 d'assurances contre l'incendie.

PLACEMENT ABSOLUMENT DE TOUT REPOS

PRIX: 100 et l'intérêt couru.

La CORPORATION de PRÊTS de QUÉBEC

Frs LETARTE, Gérant

132, rue St-Pierre -- Tél. 2-1121 -- Québec

Téléphones: 9523 2-4657

DOCTEUR JULES MERCIER

UROLOGIE (VOIES URINAIRES)

BUREAU: 314, rue St-Joseph, -- Québec

Diplômé A. A., P. Q.

Tél.: Résidence: 2-0992

Membre I. R. A. C.

Bureau: 8984

E.-GEO. ROUSSEAU

ARCHITECTE-EVALUATEUR

58, RUE ST-JOSEPH -- -- -- QUEBEC

Bandage herniaire perfectionné

"LA MAIN"

Si vous souffrez de hernie, procurez-vous ce bandage.

Homme d'expérience au bureau.

J.-B. MORIN, Enrg.

Tél.: 2-1071

412½, St-Jean

QUEBEC.

ENSEIGNES ELECTRIQUES

DE TOUS GENRES

Construction en métallique et approuvée.—Lettrage

Enseignes de tous genres

Demandez nos quotations

"LEPAGE SIGN SYSTEM"

42, AVE JACQUES-CARTIER

--

Tél. 2-2513

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Bureau, Tél.: 2-4576 Résidence, Tél.: 2-0567 s. 3

J.-F. TASCHEREAU

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, ST-NICOLAS -- -- QUEBEC
(Pied de la côte du Palais)

Fondée en 1872

O. Chalifour Inc.

Bois et Menuiserie de Qualité

126, rue Prince-Edouard, -- -- QUEBEC.

Tél. 2-5147-M

C.-CAMILLE LESSARD, M.A.E.I.C.

INGENIEUR CIVIL

Spécialités: Aqueducs, Egouts, Béton Armé

32, Blvd DES ALLIES, -- -- QUEBEC

LOUIS LEMAY, Avocat

de LEMAY & CHALOULT, avocats

105, Côte de la Montagne -- -- QUEBEC

Téléphone 2-4225

Residence: 50 avenue Lamontagne, tél. 2-7661w

SPECIALISTES**CLINIQUE TOUSIGNANT**Yeux, nez, oreilles et gorge
par les Docteurs**J. A. Tousignant et Léo Côté**

525, RUE ST-JEAN, -- -- QUEBEC

HEURES DE CONSULTATIONS:

10 à 12 heures A.M. — 2 à 4 heures P.M.

7 à 8 heures les lundi, mercredi et vendredi soirs

ne peut plus s'exprimer... Etrange chose : mon cerveau est devenu américain, mon cœur est redevenu français. Ils ne s'entendent pas. Je serai déchiré dans cette lutte. Irai-je trouver ce Dr Carrel qui remplace, dit-on, les cerveaux et les cœurs? Et quand même cela serait possible, quel serait le plus sage de remplacer mon cerveau américain par un cerveau français ou mon cœur français par un cœur américain.

Puis il se raisonna :

—Allons! Que mon cerveau serve mon cœur selon ses moyens. Tant pis! Advienne que pourra!

Et il écrivit :

Mademoiselle Geneviève,

Je sais votre nom parce que je ne vis plus que dans l'espoir de vous épouser. Je vous ai accostée, l'autre jour. Vous m'avez envoyé promener parce que ma tenue extérieure vous a paru plus riche que celle d'un homme de la condition à laquelle je disais appartenir. Vous avez bien fait. Je vous mentais. Je suis un homme fort riche. Et je vous en fais toutes mes excuses. Quand on se présente comme riche, on a l'air d'être acheteur de ce que l'on désire. Voilà pourquoi j'avais eu une pudeur à me présenter à vous comme un homme très fortuné, la première fois que je vous parlais. Je vous respecte, en effet, si je vous aime. J'ai attendu, je vous ai vue passer sans vous accoster pour ne pas vous déplaire, et aussi pour ne pas être envoyé au bain. Je pense à vous nuit et jour. Permettez-moi de vous parler. Ecrivez-moi tout au moins. On me nomme John Durand et j'habite l'hôtel Ritz, du côté de la place Vendôme, opposé à celui où se trouve la maison où vous travaillez. Epreuvez-moi, mettez un délai aussi long qu'il vous plaira pour la date de l'entrevue qu'il vous plaira de m'accorder, si toutefois vous daignez consentir à me l'accorder. Mais ne me dites pas : "Jamais!" C'est un mot terrible pour un homme qui aime comme je vous aime. J'attends comme attend le condamné à l'électrocution. J'embrasse vos mains si vous me le permettez, et je m'excuse de troubler une vie que je sens si affairée. Mais un homme qui aime est-il tout à fait responsable et ne mérite-t-il point un peu de pitié, même si on se prépare à le repousser?...

Voilà! Je ne trouve plus rien à vous dire, et j'ai peur de me répéter si je prolonge cette lettre.

Votre serviteur respectueux,

John Durand.

Il se relut et pensa :

—Cette lettre est précise comme une lettre d'affaires. Elle est claire. Et je l'ai écrite très facilement. J'ai comme un soulagement. Les vers sont très mal commodes pour dire ce qu'on pense, et ils risquent de faire dire des choses très ridicules!

Cinq minutes après, la missive, sous enveloppe, sans adresse, était remise au chasseur de la maison Belewski-Samuel, qui s'abritait toujours sous son parapluie rouge, la pluie recommençant à tomber.

Et, comme il revenait vers son hôtel, une nouvelle angoisse le saisit :

—Peut-être aurais-je dû, dès maintenant, parler de mariage. Car, enfin, si cette jeune *girl* est libre de tout attachement, comme cela apparaissait, en dépit du salut suspect de cet odieux marchand de cravates...

Dans le hall de l'hôtel, une femme élégante, suivie d'un garçon à casquette galonnée, porteur d'énormes cartons, parlait à un gérant, assez haut pour que Durand l'entendit :

—Veuillez prévenir Mme Van Peterbvom, de Philadelphie, que Mlle Suzanne, de la maison Prunet, vient pour ses essayages...

Durand observa l'employée de la maison Prunet et s'aperçut qu'à l'une de ses mains dégantées brillait une alliance :

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

VOUS DESIREZ

UNE

Toilette

"différente"?

—

L'endroit est tout choisi à notre magasin exclusif pour dames, où prédominent :

LE STYLE,

LE BON GOUT et

L'ORIGINALITE

Raoul Dionne

65 DE LA FABRIQUE

—

"L'Exclusif à prix raisonnables"

—Tiens, pensa-t-il, dans la couture, pour les clientes, on est toujours Mademoiselle, bien que mariée... Est-ce que ma Geneviève, elle aussi, serait mariée?... Il ne manquerait vraiment plus que ça!

Il déjeuna sans appétit, à l'hôtel même. Il ne voulait pas s'éloigner, au cas où la réponse espérée arriverait plus tôt qu'il ne le pensait.

Or, vers 2 heures, on le prévint qu'un homme en livrée le demandait dans le hall. Il s'y précipita. O joie! c'était le chasseur de Belewski-Samuel. Mais l'homme n'avait pas son parapluie rouge et sa figure était empreinte de tristesse.

—Déjà! lui dit Durand, plein de joie.

—Oui, Monsieur, déjà! Ça n'a pas traîné. Je suis à pied.

—Je pense bien que vous n'êtes pas venu à cheval.

—Pardon! excuse! Je suis mis à pied. J'ai mon compte.

—Mais la réponse? fit impatiemment l'associé de Peter Golden, à qui ces détails parurent oiseux.

—Mais la réponse, la voilà. J'me tue à le dire à Monsieur. Votre demoiselle Geneviève est une petite rosse qui m'a fait flanquer à la porte, rapport à la lettre.

—Avant même de l'avoir lue?

—Non. Après.

—Ah!

Durand poussa un soupir douloureux et s'affala dans un fauteuil.

—Si ça avait été avant de la lire, fit-il, je serais moins malheureux. Cela me démontrerait que, de sa part, c'est une mesure générale.

—Monsieur, c'est kif-kif. La vérité, voulez-vous que je vous la dise? C'est qu'elle a été surprise par le fils Samuel qui faisait sa tournée; il est comme un adjupète, c'est lui-là. Toujours à fourner dans les salons pour surveiller, surprendre son monde. J'étais là, attendant. Tout indiquait qu'elle lisait une lettre que je venais d'apporter. Alors, elle m'a flanqué par-dessus bord pour se dégager... C'est un peu rosse, mais chacun pour sa peau, n'est-ce pas, dans la vie?

—Cette maison Belewski-Samuel est-elle donc si rigide?

—Elle est comme les autres maisons. Elle défend à ses employés, masculins et féminins, de recevoir des lettres à la maison, rapport à la concurrence. On a peur que d'autres maisons fassent des offres aux vendeuses et essayent de les débaucher, à seule fin de détourner la clientèle. Quand il leur arrive des lettres par la poste, le chef du personnel les retient et ne les leur donne pas.

—Alors, Mlle Geneviève répondra peut-être à ma lettre?

—Peut-être, si vous lui avez donné votre adresse.

—*All right!* Il n'y a que demi-mal!

—Excepté pour moi!

—Combien gagnez-vous chez Belewski-Samuel?

—Dix francs par jour, plus les pourboires, affirma le chasseur, en exagérant un peu.

—Je vous donne douze francs jusqu'à ce que vous ayez une autre place, puisque je vous ai fait perdre la vôtre.

—Merci, Monsieur.

—Je vous emploierai à de petites choses, mais vous aurez le temps de chercher une autre place... Dites-moi...

ESSAYEZ LES

Nouveaux
Charbons**"JEDDO-
HIGHLAND"**

Plus nets

Plus purs

Plus chauds

Plus luisants

Pas d'ardoise

Pas de mâchefer

Pas de charbons plats

Moitié moins de cendre

5 tonnes de "JEDDO"
équivalent à 6 tonnes
d'anthracite ordinairePlus cher, mais plus
ECONOMIQUE**E.-J. CHARTIER
& CIE**Seuls distributeurs
pour Québec22, RUE ST-ROCH
TEL. 2-6559**DES RENTES
POUR TOUS**

Vous n'êtes pas rentier?

C'est votre faute!

Avec le système perfectionné des "Prévoyants du Canada" les rentes sont mises à la portée de tous. Pour un sou seulement économisé chaque jour, vous obtenez une de nos belles rentes.

Maintenant que sont là, "Les Prévoyants du Canada", vous n'aurez que vous à accuser, si plus tard vous regrettez de ne pas être rentier.

NOUS SOMMES

la plus puissante compagnie de rentes viagères en Canada et l'une des plus fortes du monde entier.

EDIFICE

**Les Prévoyants
du Canada**

56 rue St-Pierre

Tél. 2-0688. QUEBEC

GERMAIN

LEPINE

LIMITEE

(Maison fondée en 1845)

EMBAUMEURS ET
DIRECTEURS DE
FUNERAILLES

**

Chambre mortuaire à la
disposition des familles.

**

AMBULANCE
MODERNEService d'automobile
privée

**

Service de jour et de nuit
TELEPHONE 2-2119-j

**

283, ST-VALIER

QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

—Monsieur?

—Cette demoiselle Geneviève est-elle mariée?

—Puisqu'elle est demoiselle, voyons, Monsieur veut rire!...

—Dans le commerce de la mode, ne reste-t-on pas demoiselle toujours, pour la clientèle?

—C'est juste!... Même elles portent quelquefois des noms qui ne sont pas à elles, quand c'est qu'elles sont deux à avoir le même petit nom. Faut bien qu'on les distingue!

—Ce serait ennuyeux! Tâchez de savoir beaucoup de choses sur elle, et cherchez-vous une autre place! Voici cinq dollars, pour deux jours. Allez!...

Et il lui remit vingt-cinq francs.

Durand ne bougea pas de l'hôtel de tout l'après-midi, attendant la réponse de Geneviève. Il palpita trois fois, car il reçut trois dépêches. Il crut à trois messages téléphonés. Il froissa la première avec fureur quand il eut pris connaissance de son libellé, qui était le suivant :

Hourra! cher associé de mon père. Mazoire, mon concurrent, poids coq, "knock out" au dixième round. Un swing m'a cassé deux dents au cinquième round. Je les fais monter en épingle avec des diamants et vous en ferai le cadeau. Vous porterez en souvenir de ma première victoire, sur votre cravate, j'espère. Je secoue les mains avec vous.

William Peter Golden.

—Aussi, pensa Durand, quelle idée saugrenue me passa par la tête de supposer que Geneviève me répondrait par message téléphoné! C'est par lettre qu'elle me répondra, si elle répond. Et bien heureux, encore!

Il n'empêche qu'il espéra de nouveau à la seconde dépêche, qui était ainsi conçue :

Hourra! cher associé. Sur menace de construction de notre railway, la San-Francisco's Railway, Société allemande, a pris la fuite. Elle offre traité avantageux pour nos transports toute espèce. Vous enverrai contrat à étudier. Autre chose : ici, nouvelles affaires intérieures troublent séjour; dactylographe Elise Maringot tape en soupirant et commet erreurs énormes. Interrogée, elle a avoué être amoureuse de mon fils William. Que faire? Envoyez conseil par télégraphe. *Shake-hands.*

Peter Golden.

Durand sourit en lisant cette dépêche-là, et il en consigna la réponse à faire un petit bloc-notes:

Entendu. Etudierai contrat. Pour dactylographe, laissez faire. Très rare que qui aime soit aimé, hélas! Poignée de mains.

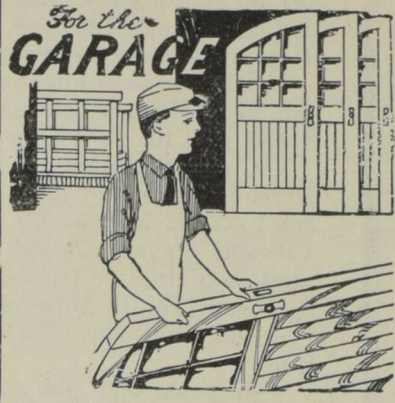
Durand.

La troisième dépêche arrivait d'Amérique. Durand ne prit connaissance que de son origine, puis il la jeta sur la table avec découragement.

L'heure du déjeuner arriva. Durand mangea du bout des dents, puis remonta chez lui.

L'air de sa chambre lui parut irrespirable. Il sortit. Le temps s'était levé. Un pâle rayon de soleil avait dissipé les brumes hivernales et séchait par places le pavé de bois mouillé par la pluie du matin. Là-

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



CONSTRUISEZ-VOUS ?
CHOISISSEZ VOTRE **BOIS**

où la qualité est la meilleure et les prix les plus avantageux. Soumettez vos plans à la vieille maison de confiance

E.-T. Nesbitt, Enr
74, 10e Ave. - Québec.

Holt, Rensfrew & Co.

Limited

LE MAGASIN APPROUVE PAR HOMMES ET FEMMES QUI CONNAISSENT LA QUALITE ET LA VALEUR DANS LA FOURRURE ET HABILLEMENT. ::

RUE BUADE, QUEBEC, P.Q.

Bureau: Tél. 2-5510

Résidence: Tél. 4729

P.=R. LECLERC

Ancien Comptable de Naz. Turcotte & Cie

Comptable & Syndic - Liquidateur de Faillites
Collection de comptes

Propriétés et terres à vendre - Argent à prêter sur première hypothèque.

Bur.: 92, St-Pierre Rés.: 135, Aberdeen

LA CAISSE D'ECONOMIE

de NOTRE-DAME de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.
L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.
Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La seule Banque d'Epargne à QUEBEC



(Boileau)

Par ses travaux hardis surpasse la nature.

ÉCOLE DES

Beaux-Arts



JEUNES GENS, VOULEZ-VOUS ÉTUDIER

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -- --

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux Arts. Les cours sont donnés gratuitement.

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture, comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

Soyez de ceux qui veulent monter et briller dans la société. L'avenir est aux jeunes qui travaillent.



S'adresser, pour autres renseignements, à

M. JAN BAILLEUL,

Directeur de l'Ecole des Beaux Arts

Tél.: 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC

bas, devant la maison Belewski-Samuel, un taxi-auto s'arrêtait, appelé par un nouveau chasseur. Durand, machinalement, s'approcha. Un garçon livreur à casquette galonnée sortit, portant trois grandes boîtes en bois, au couvercle garni de toile cirée, et qui laissaient voir sur le côté, en gros caractères, le nom de Belewski-Samuel. Cet homme monta à côté du chauffeur avec ses boîtes.

Le chasseur avait ouvert la portière et se tenait à côté de la voiture, sur le trottoir.

Soudain, Mlle Geneviève apparut. Durand en eut comme un éblouissement. Il la vit monter dans le taxi-auto. Puis, la suivant, un homme barbu, correctement mis, monta avec elle. Le chasseur referma la portière, donna une adresse, et le taxi démarra.

L'associé de Peter Golden avait reçu comme un coup dans l'estomac en voyant un homme barbu monter ainsi sans façon auprès de son idole.

Fou de jalousie, d'inquiétude, de chagrin, il héla un taxi et sauta dedans :

— Suivez cette voiture! cria-t-il au chauffeur, en lui montrant le taxi où Geneviève voyageait en compagnie d'un homme barbu.

— Va-t-elle loin? demanda le chauffeur.

— Est-ce que je sais? C'est justement pour le savoir! Filez vite! Bon pourboire! Et pas de questions!

Le taxi partit à une vitesse folle. Le chauffeur était convaincu qu'il avait affaire à une *grosse légume* de la police et qu'il ne fallait pas plaisanter.

La voiture qui contenait Geneviève, l'homme barbu, le garçon livreur et ses boîtes, s'arrêta rue François-Ier, devant la grille d'un hôtel important. Les trois voyageurs pénétrèrent dans cette maison. Durand s'informa : il était devant l'ambassade des Etats-Unis. Il y resta une heure et demie!

Au bout de ce temps, Geneviève, l'homme barbu et le garçon livreur, qui n'avait plus qu'une boîte, reprirent leurs places respectives dans leur taxi-auto, qui fila jusqu'au bout de l'avenue du Bois. Il stationna là une bonne heure. Après quoi, à la nuit tombante, les trois voyageurs, toujours suivis par le taxi-auto de Durand, réintégrèrent la maison Belewski-Samuel.

— Quelle tournée stupide! pensa l'associé de Peter Golden. Qu'ai-je appris? Rien. Quel est cet homme barbu? Je l'ignore!

Il descendit, paya sa voiture et aperçut le taxi de Geneviève qui, après avoir été réglé par l'homme barbu, repartait à vide vers la rue de la Paix.

Durand l'arrêta, monta dedans et cria :

— Où vous voudrez!

Surpris, le chauffeur répondit :

— Je charge tous les jours un client place de la République. Je vas toujours aller de ce côté-là?

— A votre aise!

Qu'espérait Durand?... Quel besoin éprouvait-il de rouler dans la même voiture où Geneviève avait voyagé en tête à tête avec un homme barbu? Il n'aurait pu définir lui-même les mobiles de son acte. Tout au plus avait-il songé un moment à demander au chauffeur s'il avait entendu quelques bribes de conversation entre la dame et le monsieur qui avaient habité sa voiture une partie de l'après-midi.

Mais un objet oublié dans la voiture frappa sa vue et changea le cours de ses idées. C'était un livre! Juste le livre qu'il avait vu le matin dans les mains

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

de Geneviève. Il le reconnaissait bien. Il fondit dessus comme l'aigle sur sa proie, l'ouvrit, aperçut des annotations en marge!

Sans regarder même le titre du volume il cria au chauffeur d'arrêter, lui remit 50 francs qu'il trouva dans la poche de son gilet, et se sauva comme un voleur vers l'hôtel Ritz, pour s'enfermer avec le mystérieux volume qui contenait sans doute les plus secrètes pensées de l'idole. Le chauffeur crut avoir eu affaire à un fou.

Devant l'hôtel, Durand rencontra l'ancien chasseur de Belewski-Samuel qui, au lieu de chercher une place, rôdait autour de l'homme qui lui avait fait perdre sa place.

Durand lui raconta la promenade étrange de Geneviève en compagnie d'un homme barbu et d'un livreur chargé de boîtes.

—C'est un tailleur de la maison! expliqua l'ex-chasseur. Il fait l'essayage pour les costumes tailleur.

—*All right!* Vous me rendez le souffle. Voici pour vous.

Et Durand lui remit 100 francs.

—Plus souvent que je me chercherai une place! fit l'autre. Celle-ci est trop bonne!

Durand, déjà, s'était enfermé pour ouvrir le volume de Geneviève. Il s'apprêtait à en lire d'abord le titre, quand M. Colchester arriva. Il revenait de chez Galupin, après avoir passé une journée bien remplie, dont nous donnerons ultérieurement le détail.

Durand ne voulut rien écouter du récit que son secrétaire se préparait à lui faire. Il le congédia, en lui disant :

—Demain matin!... Ce soir, j'ai trop à faire... Vous devez, d'ailleurs, être fatigué. Allez vous reposer!

Et l'associé de Peter Golden, demeuré seul, put ouvrir le livre.

C'était un agenda contenant des notes et des adresses. Mais, au milieu de l'agenda bloc-notes, se trouvait un autre livre, d'un format plus petit, dont la grosseur bossuait et déformait la couverture cartonnée de ce calepin bloc-notes.

Et cet autre livre n'était autre que l'*Imitation de Jésus-Christ*, suivie de la *Journée du chrétien* et de l'*Ordinaire de la messe*.

Les mains de Durand tremblèrent un peu. Il avait conscience de commettre une indécatesse, de voler un secret qui ne lui appartenait point. Il rabroua sa conscience en lui rappelant qu'elle avait été jadis, entre autres, la conscience d'un chercheur d'or. Et puis, allait-il porter cet objet au commissariat de police? Par qui donc ce bloc-notes et ce livre seraient-ils feuilletés plus pieusement que par lui?

Dans le petit livre de l'*Imitation*, il trouva des pages cornées et des passages soulignés, preuve que l'ouvrage était lu et médité.

Cette réflexion du livre III, chapitre XXXIX, était entourée complètement au crayon bleu :

Il y a dans les affaires un danger terrible pour l'âme, lorsqu'elle ne veille pas sur elle-même attentivement. Nous ne parlons point des tentations de l'intérêt, si vives pourtant, si multipliées, et qui finissent ordinairement par affaiblir au moins la conscience. Alors même qu'elles ne produisent pas ce triste effet, elles dessèchent le cœur, préoccupent l'esprit, le dé-

PHOTOGRAVURE

VIGNETTES

Pour impressions de luxe

Notre spécialité

S
E
R
V
I
C
E
R
A
P
I
D
E

Clichés de tous
genres

Photographie

Stéséros

Dessin artistique

Croquis

Artistes experts

Personnel

compétent

Ouvrage de première qualité garanti

Prix spéciaux pour contrat

DÉPARTEMENT DE PHOTOGRAVURE

L'ACTION SOCIALE

LIMITÉE

TELEPHONE: 2-8700

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

\$1.50 et plus.
Plan Européen

Téléphones:

Bureau: Harb 4511
Hôtel: Plateau 0752
Hôtel: Plateau 0693

**Quand vous
passerez à
Montréal,
inscrivez-vous à
L'HOTEL
PLAZA**

146-448, PLACE
JACQUES - CARTIER
MONTREAL

Entièrement à
l'épreuve du feu.
Licencié

REPAS A TOUTE
HEURE

50 chambres avec bain.
Service courtois et
rapide
ALEX. JULIEN,
Propriétaire

La Banque CANADIENNE NATIONALE

Capital versé et
Réserve . . \$ 11,000,000
Actif . . \$150,000,000



**La grande banque
du
Canada français**



255 succursales au
Canada. 215 dans la Pro-
vince de Québec, 12 dans
la Cité de Québec.



Filiale à Paris:

**La Banque
Canadienne
Nationale**

(FRANCE)

14, RUE AUBER
PARIS

Notre personnel est
à vos ordres.

tourment de Dieu et de la grande pensée du salut. Il y a toujours quelque chose qu'on ne peut laisser en retard, et sous ce prétexte, sans dessein formé, par le seul entraînement des occupations qu'on s'est faites, on abandonne peu à peu les exercices qui nourrissent la piété, les lectures saintes, la prière, les devoirs indispensables de la religion, et ainsi la vie s'écoule pleine de projets, de soucis, de travaux, dans l'oubli de la seule chose nécessaire. Les maladies mêmes ne réveillent pas : aucun avertissement n'est écouté. Enfin la mort vient, saisit cette créature, la présente au Juge qui l'interroge : Qu'as-tu fait du temps que je t'ai accordé? L'infortunée créature voit d'un coup d'oeil trente, quarante, soixante années tout entières dans les soins de la terre, et elle ne voit que cela. Il est tard en ce moment pour s'occuper d'elle, et son sort est fixé irrévocablement. Ah! pensez avant tout à ce qui ne doit jamais finir.

—Curieux petit livre! se dit l'associé de Peter Golden. Combien vrai pour les affaires! On doit toujours s'arrêter quand on est malade ou quand on vaut tant de dollars. Et on ne s'arrête jamais! Et on ne meurt même pas dans le repos, mais en songeant à un marché de peaux ou à un nouveau railway. Comme c'est bête! Et il y a le salut! Qu'il y a longtemps qu'on ne m'a parlé de mon salut!... Il me semble que c'est cette pourtant si dure Geneviève qui m'en parle...

Il feuilletait le petit livre distraitemment. Un papier bleu, fragment d'un bout de lettre déchirée, contenant ces mots : *Mlle Nada-Béric, Majestic. Tous les matins, jusqu'à 11 heures.*

—Nada-Béric!... La danseuse persane!... fit Durand. Quoi! Elle connaît cette Persane, qui est d'ailleurs Poméranienne?... Etrange relation!... Je suis choqué!... Cette Nada-Béric danse présentement aux Folies-Bergères et nu-pieds!...

Puis il réfléchit.

—Au fait!... Une cliente!... C'est évident.

D'autres adresses de femmes de tous les mondes, mais principalement de la colonie étrangère, se trouvaient éparses, indifféremment, entre les pages du bloc-notes comme entre celles du petit livre de l'*Imitation*. Mais une lettre s'y trouvait aussi, une lettre sans enveloppe. La lettre était courte. Durand la lut à la suite d'une nouvelle hésitation. La violation du secret était encore plus flagrante. Les lignes étaient les suivantes :

Ma chère enfant, je ne vous ai point vue à la dernière conférence de Saint-Roch. Je vous y aurais dit que je confesserai samedi soir au 9 de la rue Antoinette. Mes bons souvenirs.

Abbé Loquin, vicaire.

Durand ignorait qu'au 9 de la rue Antoinette, dans une rue populeuse de Montmartre, se trouve une chapelle gardée par le P. Joseph de Maistre, arrière petit-fils du grand Joseph de Maistre, et où l'on dit chaque dimanche la messe des midinettes, qui a inspiré à Maurice Talmeyr une des plus belles pages de sa *Nouvelle légende dorée*. Mais il se souvint avoir vu Geneviève entrer à Saint-Roch. La lettre indiquait qu'il y avait, à Saint-Roch, un vicaire qui s'appelait l'abbé Loquin et qui connaissait Geneviève.

Dès demain, l'associé de Peter Golden irait à Saint-



Boulangerie Modèle

HETHRINGTON

PAINS et
PETITS PAINS

Biscuits,
Pâtisseries, Gâteaux

GROS ET DETAIL

Livraison de ville et de
campagne

Demandez nos listes
de prix

T. HETHRINGTON

— Limitée —

358-364, rue St-Jean

Tél. 2-6636 -- Québec

LES

**OBLIGATIONS
D'UTILITÉS
PUBLIQUES**

SONT LES

PLACEMENTS

DU JOUR

**Valeurs de choix
Rendement
Intéressant**

Demandez notre liste

**LE PRÊT
MUNICIPAL**

Limitée

Banquiers en Valeurs
de Placements

72, Côte de la Montagne
Tél. 2-3300. QUÉBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Roch demander ce vicair et lui remettre l'objet trouvé par lui avec prière de le faire parvenir à Mlle Geneviève. Qui sait? Il apprendrait ainsi d'intéressantes choses sur la rébarbative Parisienne. Peut-être le remercierait-elle!... Ah!... le demi-roi du savon minéral trouva qu'il y avait parfois, dans la vie, de belles fins de journées. Il se coucha tôt pour se lever de meilleure heure.

VII

LES ETONNEMENTS DE L'ABBE LOQUIN

Il était 8 heures quand un bedeau de Saint-Roch, époussetant des chaises, se vit aborder par un monsieur vêtu d'une pelisse somptueuse. Ouverte, elle laissait voir un complet de drap beige d'une élégance printanière qui contrastait avec le froid de ce début de journée.

—Je voudrais voir M. l'abbé Loquin!

—Ah! Monsieur. Il vient de dire sa messe, répond le bedeau. Il est parti.

—Loin? fit Durand avec inquiétude.

—Chez lui. C'est à côté... Rue Saint-Roch. Tout près du libraire. Vous demanderez. La maison fait un peu corps avec l'église.

—Merci, mon ami, fit l'associé de Peter Golden avec un accent de reconnaissance éperdue.

Il mit cent sous dans la main du bedeau et sortit de l'église. Il fut vite renseigné et monta l'escalier d'une maison aussi vieille que l'église et tira, au deuxième étage, un vieux cordon rougeâtre qui correspondait à une sonnette au son un peu fêlé.

Une vieille bonne à bonnet poitevin, vint ouvrir, un balai à la main. Elle témoigna d'un certain émoi devant l'élégance de ce visiteur qui arrivait à l'heure où l'on ouvre plus généralement à la porteuse de pain ou au laitier.

—M. l'abbé Loquin?... demanda Durand.

—Il est là! fit, devenant apprivoisée, la bonne dont la large face s'éclaira d'un sourire. Il déjeune.

—Bien! Bien! Je descends fumer un cigare pour lui laisser le temps, et je remonte.

—Pas la peine, Monsieur. Vous n'aurez pas le temps de fumer votre cigare. Monsieur le vicair a presque fini. Qui faut-il annoncer?

—M. Durand, associé de M. Peter Golden, de New-York. Mais ça ne lui dira peut-être rien.

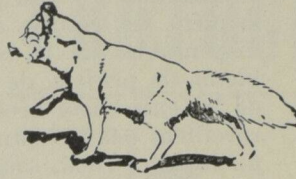
—Entrez donc, Monsieur.

Elle l'introduisit dans un cabinet de travail assez grand, au carrelage peint en rouge, meublé d'une table-bureau en acajou, d'une bibliothèque en chêne sculpté à portes vitrées et de rayons de sapin noir surchargés de livres. Un grand Christ adossé à un fond de velours rouge, et entouré d'un cadre doré de style Louis XV, était suspendu au mur. Il constituait le seul ornement de cette pièce. En face du Christ, un prie-Dieu d'église était posé, supportant sur la tablette de son dossier une *Imitation de Jésus-Christ*.

—Ah! pensa Durand. C'est peut-être ce prêtre qui a fait encadrer à Mlle Geneviève cette réflexion sur le danger de trop s'adonner aux affaires! Cette demoiselle Geneviève aimerait donc trop les affaires et l'argent? Nous allons savoir, peut-être...

L'abbé entra. Durand aperçut un prêtre à cheveux blancs, mais à la physionomie encore jeune, pleine, assez grasse, au teint mat et un peu bistré, au

Songez dès maintenant



à faire exécuter
vos réparations
sur vos
FOURRURES

Profitez de la saison moins active pour bénéficier des prix réduits, alors que nous pouvons également y apporter un soin encore plus délicat. : : : :

Confection, remodelage, fourrures de cou, etc.

Entrez nous voir. Vous y trouverez votre profit. Satisfaction assurée. Travail exécuté sous la direction personnelle de M.

Uldéric Bédard

Marchand-Manufacturier de fourrures

244, rue Richelieu, Québec, -- Tél.: 4892

Fondée en 1867

*Fourrure de qualité à prix moyens.
Rayon moderne d'articles pour hommes.
Coiffures pour petits garçons.*

Demandez notre catalogue
DE FOURRURE

J.-B. LALIBERTÉ (limitée)

145, RUE ST-JOSEPH, 145
QUEBEC

Tél.: Atelier 2-8715

Une visite est sollicitée

JOSEPH HEBERT

ELECTRICIEN LICENCIÉ

Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié

— Poseur d'Appareils à Eau Chaude —

45, RUE DU PONT,

— QUEBEC.

ROBERT TAVARAS

Professeur de chant

NILLY TAVARAS

Professeur de piano

695, RUE ST-VALIER, QUEBEC

Téléphone: 3-2877

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

nez régulier et fin. Il était haut de taille, carré d'épaules, puissant sans être massif. Les mains étaient fines et délicates. Ce vicaire de paroisse avait une distinction de prélat. Une intelligence déliée s'affirmait dans le regard fort doux, mais pénétrant, et dans le sourire discret qui contenait un peu de cette ironie sans méchanceté que l'on sent faite d'expérience.

L'élégance exotique du demi-roi du savon minéral ne parut point étonner le prêtre. Il indiqua un fauteuil à son visiteur, après avoir approché ce siège de la cheminée où rougissaient les bûches de métal d'un radiateur à gaz :

—M. l'abbé Loquin? demandait Durand.

—C'est moi. Asseyez-vous donc.

Puis, s'étant assis lui-même sur une chaise demeurée le long du mur, et fixant le visiteur, le prêtre ajouta :

—A qui ai-je l'honneur... ?

—Durand, associé de la maison Peter Golden, de New York, répondit l'Américain.

Et il s'assit. Puis, tout de suite :

—Monsieur l'abbé, vous m'excuserez de venir vous déranger si matin.

—Du tout, Monsieur, du tout!... Je suis fait pour être dérangé à n'importe quelle heure!

—J'ai à vous parler de choses graves...

—Graves?

—Graves!... Je ne suis point un malhonnête homme...

—J'en suis convaincu, Monsieur, fit l'abbé Loquin, qui ne put s'empêcher de rire. Vous ne m'en donnez point l'impression. Fussiez-vous un malhonnête homme, au surplus, que votre présence ici témoignerait d'un repentir sincère et que ma maison ne vous serait point fermée. La maison de Dieu encore moins... D'autant que...

L'abbé hésita.

—Que quoi, Monsieur l'abbé? Dites!

—Que peut-être êtes-vous venu pour vous confesser?

—Non!...

—Vous n'êtes point catholique, peut-être? Vous êtes Américain, me dites-vous.

—Américain d'origine française!... Et il y a longtemps. Catholique, oui, il y a longtemps aussi...

—Ne l'êtes-vous plus? Vous avez abjuré?

—Que non pas!

—Alors, vous êtes toujours catholique... Seulement, il y a longtemps que vous ne pratiquez plus.

—Voilà!

—Seriez-vous devenu hostile à la religion de vos pères?

—Que non pas!

—Indifférence, alors?

—Non!... Les affaires, voilà tout!

—Il y a temps pour tout, si l'on veut! Le dimanche, justement, est observé là-bas...

—Sans doute! Seulement, avant d'être à New-York et de valoir cent millions de dollars, j'ai mené une vie dans des coins terribles, où il n'y a ni dimanches, ni fêtes, ni repos, pas plus que pour les ours, les serpents et les loups avec qui on voisine.

—J'ai voisiné, moi aussi, avec des bêtes de cette sorte. J'ai été missionnaire. Nous allons nous trouver sur le même terrain. Peut-être avons-nous eu faim et soif dans les mêmes pays!

—All right! fit Durand, se dégelant soudain. Vous

me comprendrez mieux. Nous sommes déjà plus près l'un de l'autre.

—Voyons, qu'avez-vous à me dire?... fit l'abbé, voulant profiter de ce moment d'expansion.

Il s'apercevait, avec sa vieille expérience des hommes, que l'Américain tournait, comme on dit, autour du pot, au lieu d'aller droit au but, comme s'il hésitait à exposer le but de sa visite.

Alors, brusquement, Durand tira de la poche intérieure de sa pelisse un petit paquet soigneusement enveloppé dans du papier et ficelé. Il brisa le lien, défit le papier, et présenta au vicaire l'agenda bloc-notes au milieu duquel se trouvait le petit livre de *l'Imitation*.

—Voici, Monsieur l'abbé, j'ai trouvé ces deux objets, l'un dans l'autre, dans un taxi. Je vous les rapporte.

—Ceci n'est pas à moi, dit le prêtre jetant un coup d'oeil sur l'agenda qu'il refusa même de prendre.

—Non. Ce n'est pas à vous. Mais parmi les papiers entremêlés aux pages de l'agenda et du petit livre qui est caché dedans, il y a une lettre de vous indiquant que vous connaissez la propriétaire des objets perdus.

—Voyons, fit l'abbé Loquin surpris.

Il prit l'agenda, l'ouvrit, aperçut le petit livre, feuilleta, trouva la lettre, la parcourut rapidement et s'écria :

—Mais, parfaitement! Je connais la personne. Je lui ferai tenir les deux objets et lui dirai comment ils me sont parvenus.

—Tout simplement, acquiesça l'associé de Peter Golden.

Mais il paraissait dépit, ne se levait point. Evidemment, il avait autre chose à dire et qu'il ne disait point. Sans le vouloir, le prêtre rouvrit l'entretien qui semblait clos.

—Au fait, dit-il, vous m'avez dit, en parlant du possesseur des objets trouvés par vous : la propriétaire. Vous savez donc que c'est une femme.

—Oui.

—Suis-je sot! Pour pouvoir arriver jusqu'à moi, il a fallu que vous lisiez ma lettre. Et j'ai écrit, parlant à la personne : "Ma chère enfant". Il est donc tout naturel que vous ayez su tout de suite que c'était une femme, une jeune fille...

—Une jeune fille! avez-vous dit, Monsieur l'abbé. Elle n'est donc point mariée?

Il y avait un tel accent de joie dans cette exclamation que l'abbé Loquin fut mis en éveil.

—Non, dit-il. Elle n'est point mariée. Mais pourquoi cet émoi? Que vous importe que... La connaissez-vous donc?

—Non, Monsieur l'abbé... Je suis un très malhonnête homme...

—Vous vous calomniez, fit le prêtre d'un ton enjoué destiné à ôter de l'importance à la conversation qui lui semblait déjà gênante.

Il se demandait si son interlocuteur était tout à fait sain d'esprit. Il ajouta :

—Vous êtes entré ici en me disant que vous n'étiez pas un malhonnête homme.

—Je mentais.

—Je vais tout vous dire.

—Allons! C'est vous qui, maintenant, voulez faire votre confession?

—Quel crime avez-vous donc commis? plaisanta le vicaire.

—C'est une confession, effectivement! Si j'ai trouvé dans le taxi un livre d'affaires et un livre précieux appartenant à Mlle Geneviève, c'est que j'ai sauté dans le taxi après qu'elle en fut descendue.

—Mlle Geneviève? questionna le prêtre surpris.

—Oui, n'est-ce pas son nom?

L'abbé ne répondit point.

—Continuez, fit-il gravement.

—Elle avait fait des courses en voiture pour sa maison. Je l'ai suivie en taxi. Puis, quand elle fut descendue, je hélai le taxi qui l'avait conduite et je montai dans la voiture qu'elle venait de quitter.

—Dans quel but l'avez-vous suivie? Dans quel but êtes-vous monté dans la voiture qu'elle venait de quitter?

Le prêtre, à présent, interrogeait avec une certaine sévérité.

—Dans quel but? Tâchez de savoir.

—De savoir quoi?

—Quelque chose sur elle.

—En quoi sa vie peut-elle vous intéresser?

—En ce que je n'ai qu'elle en tête!...

—Quelles sont donc vos intentions?

—L'épouser!

—Vous ne la connaissez point!

—Je l'aime, cependant!

—Depuis quand?

—Depuis des semaines.

—Et pourquoi aimez-vous cette personne que vous ne connaissez pas! Dont vous ne savez ni le caractère, ni l'origine, ni la famille? Elle est jolie, n'est-ce pas voilà tout? Elle vous a plu! Et vous parlez de mariage! Qu'est-ce que le mariage vient faire là-dedans, mon cher Monsieur? Le mariage, c'est la fondation d'un foyer. En Amérique, je sais que c'est autre chose, car la préoccupation du foyer n'y existe guère. Vous épousez une femme simplement parce qu'elle est jolie; c'est un caprice et ce caprice suffit pour motiver un mariage. Il est vrai que cela, chez vous, ne tire pas à conséquence. Le divorce est là, avec des facilités encore plus grandes qu'en France. On se marie à l'aide d'une licence obtenue rapidement. On divorce dès que le caprice est passé! Mais, cher Monsieur, votre Amérique qui regarde la pauvre France, du haut de sa vertu, comme le pays de tous les vices et de toutes les turpitudes — je sais Monsieur, ce qu'on dit en Amérique de la France et de ce Paris que vous ne connaissez guère, à l'étranger, que par son écume dorée, faite d'éléments bien plus

cosmopolites que français, — votre Amérique, dis-je, qui juge si sévèrement notre France dans ses journaux, ses livres et ses films, autorise, en réalité, froidement le dévergondage et lui donne une estampille et une consécration officielles. C'est du joli! En réalité, je ne sais pas si je ne serais pas plus indulgent à l'égard de l'union libre qui a au moins de la franchise, et qui, en France, est loin d'être si répandue que votre mariage américain où l'on prend une épouse comme un appartement, avec un bail de trois, six, neuf. Car, en France, la masse demeure fidèle aux vieilles traditions catholiques et demeure d'esprit catholique. Et c'est vrai même là où l'on pratique le moins. On se marie encore pour fonder un foyer où, malheureusement, le nombre des enfants est trop limité. Quant au divorce, cadeau des Juifs qui font, chez nous, des lois pour leurs commodités, il n'est nullement encore si généralisé chez nous qu'il l'est en Amérique. Tout ceci pour vous dire, Monsieur, que parler d'épouser une jeune fille qu'on a aperçue un soir et qu'on a trouvée jolie me semble un enfantillage, pour ne pas dire plus...

L'abbé s'aperçut qu'il s'animait. Il se raisonna, voulut ne pas blesser cet étranger qui n'était coupable, peut-être, que d'avoir vécu dans une autre planète que lui, et réfléchit qu'après tout, cet homme, en se confiant à lui, avait peut-être une âme en désarroi et éprouvait le besoin d'être guidé:

—Je ne veux pas vous froisser, Monsieur, mais vous êtes étranger, bien que né en France, et vous avez subi, peut-être, l'atmosphère américaine, si calomnieuse à notre endroit. Vous êtes venu vous amuser à Paris, vous croyant tout permis dans cette ville qui est le lieu de récréation et l'auberge du monde entier. Et vous vous êtes trompé d'adresse. Vous avez parlé à cette jeune fille, dites-vous?

—Oui! Elle m'a répondu... vivement.

—Cela ne m'étonne pas...

—Cela ne m'a point rebuté, au contraire. Et si je connaissais sa famille, j'irais sur l'heure me présenter, donner des références, en faire envoyer de New-York si nécessaire, ou de Nice où mon associé Peter Golden se trouve en ce moment. Je nourrissais l'espoir secret que par vous... Mais voilà que vous paraissez croire que ce n'est pas sérieux. Seulement je suis tenace. Même si je me sentais moins attiré par cette personne, le besoin de réussir m'aiguillonnerait suffisamment.

(Suite au prochain numéro)

Avez-vous soif? Les Bières et Porter

B O S W E L L

constituent les breuvages les plus rafraîchissants.

Excellents, sains et purs.

LE CHOIX POPULAIRE des VRAIS CONNAISSEURS !

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

CONSULTEZ LE
PACIFIQUE CANADIEN

POUR TOUS LES VOYAGES

CANADA

EUROPE

CROISIÈRES

ETATS-UNIS

ORIENT

Billets pour toutes les destinations

Renseignements fournis gratuitement — Itinéraires préparés
avec soin — Service incomparable — Satisfaction
absolue — Plaquettes illustrées sur demande.

Bureaux des billets à Québec: — 30, rue St-Jean, Tél. 2-0093
Château Frontenac, Tél. 2-1840 — Gare du Palais, Tél.
2-0663 — Détails supplémentaires en s'adressant à:

CHS=A. LANGEVIN,

Agent Général Service
des voyageurs,

GARE DU PALAIS, QUEBEC

Agence Générale de Navigation Océanique. — Toutes les lignes circulant du Canada et des
Etats-Unis représentées.

Aux pages 5, 6 et 7, plusieurs recettes utiles sont publiées avec lesquelles l'on peut faire des mets délicieux en employant les essences "SUPREME".



ESSENCES SUPREME

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE
Employez les Essences "SUPREME",
DANS LE :
Sirop, Sucre à la crème, Crème Glacée,
Gâteaux, Gelées, Blanc Manger.

Les Essences

Fabriquées par :
"SUPREME" Enr., Québec.

Avec l'essence d'érable "SUPREME" vous ferez un sirop de table délicieux, équivalent sinon meilleur au vrai sirop d'érable. Recettes faciles aux pages 5, 6 et 7.

